LA FRONDE DES GENERAUX

par J. FAUVET et J. PLANCHAIS (pp. 8, 9, 10)

L'EXPRESS

1,25 NF

7 SEPTEMBRE. — N° 534

(Archives.)

LE COUPLE DE « L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD » (pp. 30, 31)

« Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé. »

(Verlaine - Colloque sentimental.)

B1 ★ ★ ★ ★ ★

INDEX

Algérie	5
Allemagne	13
Amérique	11
Belgrade	7
Jean Daniel	3
Effel	5
Jazz	34
Lettres	23
Rentrée scolaire	20
Siné	33
Spectacles	32
Télévision	33
Tim	3

Page 4 :
- ZZZZZ, par Françoise GIROUD.

Pages 8, 9, 10 :
- LA FRONDE DES GENERAUX, par J. FAUVET et J. PLANCHAIS.

Pages 27, 28, 29 :
- LES RUSSES A PARIS, par Michel COURNOT.

Pages 30, 31 :
- REPERES POUR MARIENBAD.

UN SEUL A OSE

Je viens aujourd'hui faire une petite critique concernant vos sentiments sur l'attitude des Quadros, Guy Mollet et autres Léon Blum.

Certes le courage physique leur manque ou leur a manqué. Dès lors, comme vous le dites si bien, ils n'avaient qu'à se tenir « hors de la bagarre politique ».

Je crois surtout qu'ils ne veulent pas faire appel au peuple contre les « forces obscures » parce que cet appel implique une alliance avec les communistes : tout plutôt que le front populaire, tout mais pas ça !

Un seul personnage a osé le faire, certes pour un très court instant et dans une période de quelques heures particulièrement dramatiques, c'est de Gaulle...

Dr René Golfand
Vincennes.

ON A VU LEUR COURAGE

Non, chère Françoise Giroud, l'O.A.S. ne se trompe pas de porte... Ces grands noms de la presse, ces « conducteurs » ont montré en 1958 le peu de courage qui les animait. Ils ont cédé à un chantage.

Mieux même, quoi qu'ils en aient pensé au fond d'eux mêmes, certains ont feint de croire à ce qu'on leur faisait dire. Ils ont contribué sciemment à une gigantesque entreprise de mystification à laquelle participaient ceux qui aujourd'hui mettent du plastic sur leur palier.

Alors, aujourd'hui ne soyez pas sûre qu'ils ne céderont pas au chantage puisqu'ils y ont cédé une fois. Et soyez certaine que si Challe était à l'Elysée il se trouverait des grands noms de la presse pour manier conjointement les trompettes de la renommée et la brosse à reluire.

Guy Desson
Conseil général des Ardennes.

AVIEZ-VOUS DES ILLUSIONS ?

Je vous écris parce que vous me paraissez bien amer cette semaine. Est-ce que par hasard vous aviez encore des illusions ? La politique est le tremplin qui permet de réaliser des ambitions strictement personnelles. Il n'y a pas longtemps que je m'en aperçois, mais l'on apprend à mieux connaître l'homme lorsque l'on vit en province, car on connaît chacun, ses faiblesses et ses tendances, et je vous assure ces découvertes sont propres à vous dégoûter à tout jamais...

J'ai 40 ans, jusqu'à l'âge de 38 ans je croyais en l'homme, j'avais une naïveté stupide qui attendrissait mon mari de dix ans plus âgé. Lorsqu'il y a trois ans j'ai voté pour de Gaulle, j'avais foi en lui, aujourd'hui que me reste-t-il ?

Je ne fais pas de politique, mais je ne puis me bander les yeux. Pour l'instant je vois les deux K, semblables à deux dogues l'un en face de l'autre grondant lourdement, l'échine hérissée mais n'osant pas se jeter l'un sur l'autre. Je suis de droite parce que je suis croyante. De gauche, parce que je pense que tout le monde a droit à sa part de soleil et d'une façon équitable.

Parfois je déteste les dessins de Siné, d'autres fois je les aime beaucoup.

Je ne vous demande pas de publier ma lettre, elle ne mérite pas de réponse, mais elle vous assure de toute ma sympathie.

N.C.
Hesdin.

SEULS, LES ACTES...

L'Armée, l'Eglise, le Capital ont « vaincu » Quadros. Mais celui-ci n'avait pas engagé le combat.

Plus que jamais, il faut rappeler qu'en politique, ce sont les actes qui comptent, et eux seuls.

On ne peut être républicain et transiger avec le régime gaulliste.

On ne peut être laïc et transiger avec la réaction cléricale, encouragée par la hiérarchie de l'Eglise.

Croyez-moi, il serait grand temps que ces évidences imprègnent la gauche française, toute la gauche. On y verrait sans doute plus de fermeté et moins d'interminables résolutions...

René Fallas
Comité politique du P.S.U.

SOLIDARITE SOCIALISTE

Je me dois, après lecture de votre éditorial « Le crime de M. Quadros » de vous remercier. Soyez assuré, dans de telles entreprises de démystification, de l'accord et de la solidarité de militants socialistes dont je suis.

J.-L. Bacqué
étudiant,
Toulouse.

LEON BLUM ET GUY MOLLET

J'ai eu 24 cartes du Parti S.F.I.O. et dont la carte du Parti clandestin signée Léon Blum. J'en suis fier.

D'accord sur le fond de votre éditorial « Le crime de M. Quadros ». Le dernier paragraphe résume tout. Si la politique n'est pas le génie de donner aux hommes le goût et le courage de vivre et de mourir pour un avenir qui dépasse leur confort individuel, alors la politique n'est que supercherie. Rien... Je regrette néanmoins que vous puissiez comparer Léon Blum et Guy Mollet. Mettre ces deux hommes sur le même plan c'est injuste. En 1935 au début du « Front populaire », j'ai connu Léon Blum. Il était venu à Clermont-Ferrand pour soutenir le premier élu de la coalition des gauches qui a été élu et qui s'appelait Antoine Villedieu. Je l'ai vu ensuite à sa prison de Bourassol par Riom où mon ami Daniel Mayer m'avait demandé de lui apporter quelques subsides et j'étais au congrès de la Mutualité, toujours délégué de la S.F.I.O. après son retour en Allemagne. Au procès de Riom il a défendu la République socialiste qui, comme l'exprimait Jaurès, n'avait rien d'incompatible avec la patrie.

Léon Blum s'est peut-être trompé dans la guerre d'Espagne, mais il connaissait notre force, connaissait celle des nazis et c'est pour cela qu'il a hésité. Guy Mollet, rien de comparable. Parlez-moi de son courage. C'est bien lui qui est allé chercher le général de Gaulle qu'il avait toujours haï...

Tous les hommes politiques ont fait des fautes, ceux qui viendront demain en feront. Léon Blum n'en a pas été exempt et avec courage il l'a dit. Mais Guy Mollet !

Je suis vexé lorsque l'on parle de Léon Blum, qu'on puisse faire une comparaison si minime soit-elle avec Guy Mollet et qui n'a peut-être pas dit ni fait son dernier exploit. Nous en reparlerons.

Jean Lacquit
Clermont-Ferrand
(P.-de-D.).

PARLER AUX MILITAIRES

Les déclarations faites à Jules Roy par les officiers d'Algérie méritent la plus sérieuse attention. Il est parfaitement exact que de Gaulle les a dupés, comme il a dupé les Français algériens, comme il continue à duper les Français de la Métropole, qu'il conduit dans des voies tortueuses, impénétrables.

Comment rétablir maintenant le contact perdu entre l'Armée et le peuple ?

Il est impensable que nos officiers soient en majorité des factieux et des tortionnaires. Beaucoup sont cultivés et conscients des enchaînements de l'histoire.

Récemment, venues des milieux de gauche, de hautes personnalités de l'Université et du Parlement ont tenu des Colloques. Pourquoi ne pas convier des militaires à ces travaux ?

Il conviendrait de multiplier ces rencontres et d'organiser à tous les échelons, des plus petites garnisons aux plus grandes, des contacts où civils et militaires chercheraient ensemble à voir clair dans leurs problèmes.

Quel soulagement ce serait pour les Français !

J.S.
Lons-le-Saunier.

D'ABORD LA TRANQUILLITE

Voilà que vous secouez votre monde. Et pourtant vous savez comme moi que cela ne servira à rien parce que l'Occident continuera à manger son fromage.

Combien de Français qui ont voté « oui » au dernier référendum sont à peine étonnés de l'échec de la politique algérienne du chef de l'Etat. Ils n'ont voté ni sur l'Algérie ni sur de Gaulle, mais sur leur tranquillité. Vos lecteurs de « L'Express » sont-ils différents des autres ? Non — simplement un peu plus hypocrites. Vos articles les émoustillent un peu, leur créent des sensations qui leur donnent bonne conscience ; mais eux aussi mangent leur fromage (j'en suis).

Et puis c'est rassurant qu'un journal parle encore votre langage. En somme tout n'est pas complètement perdu tant que l'on recevra « L'Express » » tous les huit jours.

J.-P. Chartier
Lyon.

VOUS NE COMPRENEZ PAS

Vous ne comprenez pas le vrai sens du communisme russe. Les Russes sont des orientaux. C'est pourquoi les Russes sont avant tout comme moi-même des nihilistes. Le nihilisme n'est pas l'anarchie. Il procède chez les Orientaux d'une habitude séculaire d'approcher la vérité par la négation.

Dans le désordre d'une pensée qui ne procède pas de la vérité, je suis pour ce qui mènera à l'explosion et au chaos. Certes, toutes les formulations, quelles qu'elles soient, mènent à ce chaos. M. Krouchtchev en est un des artisans les plus sûrs. Et M. Kennedy, et le Général...

Or, si l'on s'ennuie toujours avec le Général, avec « L'Express » ou avec Krouchtchev on ne s'ennuie presque jamais. Vous, et ceux avec lesquels on ne s'ennuie pas, vous conduisez beaucoup plus rapidement et directement à l'explosion. En cela vous servez la vérité.

A. Rouart
Saint-Michel-sur-Orge.

LES BRETONS A POITIERS

Le souci de vérité et de justice qui vous est cher à vous, journalistes, m'oblige à rectifier certains passages de l'article de M. Cournot sur notre Festival. Son jugement sur le groupe de la Jeunesse Etudiante Bretonne ne reflète pas du tout la réalité et montre une certaine ignorance de la richesse du folklore qu'il présentait. Je voudrais qu'il soit rendu justice au seul groupe folklorique étudiant de France qui était au Festival et dont personne ne saurait mettre en doute la valeur artistique.

J. Sterna,
Responsable du Festival,
Poitiers.

DESCARTES GAGNERA

Je m'étonne qu'un esprit aussi distingué que le vôtre attribue le succès des aéronautes soviétiques à la pensée socialiste. Au point de vue scientifique, il est essentiellement dû à Descartes.

Il est absolument évident que les savants soviétiques, qui ont admirablement calculé ces appareils, se sont inspirés de Descartes et de Laplace.

Je doute que la « mystique » socialiste ait beaucoup inspiré les hommes de science soviétiques dans leurs calculs.

Je concède d'ailleurs que les pilotes sont des « marxistes convaincus » et dévoués à cet idéal.

Quant à la « lutte stupide » de nos « aînés » contre le socialisme, elle n'est qu'un reflet du conflit qui oppose automatiquement Descartes à toute mystique.

Descartes a troublé le mouvement socialiste du XIX[e] et du XX[e] siècles. Vous connaissez aussi bien que moi les conceptions opposées des divers leaders du mouvement socialiste.

Elles ont ralenti la marche ascendante de ces idées.

Non sans mal, Karl Marx a triomphé. Sa doctrine a survécu. Les autres ne sont plus que « philosophiques ».

Le conflit Descartes-Marx se prolongera. Descartes ne pourra succomber parce que la science est de son côté.

Descartes sèmera toujours la division chez les marxistes. Karl Marx sera écrasé.

Jean Jaurès, Marcel Sembat, Jules Guesde, vous - même, « L'Express », êtes tous des disciples de Descartes.

Seules arriveront — peut-être — à laisser Descartes dans ses limites les religions. Le reste sera vaincu.

L.E. A.,
Beyrouth.

A VOTRE SANTE

« Donner aux hommes le goût et le courage de vivre et mourir pour un avenir qui... » merci, merci, arrêtons-nous là. Le salaud, c'est vous. J'ai 29 ans. J'en ai vu assez déjà pour me défier de ces mots-là.

Mourir pour des lendemains qui chantent, on connaît ça. Ce sont toujours les mêmes qui trinquent pour permettre à d'autre de boire. Alors à votre santé.

Jean-Claude Coubronne,
Clermont (Oise).

Attention

vous pouvez économiser

1.500 francs

en souscrivant un abonnement d'un an à

L'EXPRESS

à l'ancien prix de 5.000 francs

AVANT LE 1[er] OCTOBRE

•

BULLETIN

à nous renvoyer 29, rue de Marignan - PARIS (VIII[e])

M ____________

Adresse ____________

____

Profession ____________

désire souscrire un abonnement d'un an au prix ancien de 50 NF France, 60 NF étranger (1) qu'il vous remet en un

- chèque bancaire (1)
- chèque postal
- virement à votre C.C.P. Paris 737.819

(1) Rayer les mentions inutiles

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS

S. A. Presse Union

Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

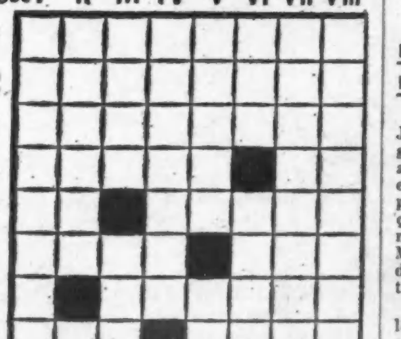
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.

ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.

Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Mots croisés n° 308



Horizontalement. — 1. Opération plus séduisante au bas d'une échelle qu'à son sommet. — 2. Pris par plus d'un bout. — 3. Se trouve certainement dans la Somme et se trouve peut-être un peu partout. — 4. Fille d'un banquier helvétique qui s'intéressa à la Germanie. — Peuvent donner, dans certaines conditions, le même son. — 5. Répété, pour désigner un ancêtre, sans souci d'excessive vénération — Souvent indigne de la citation. — 6. S'accole au radical d'une doctrine. — Avec un doigt, fait un parapluie. — 7. Voit du rose en avant. — 8. S'éprouve dans l'infortune. Perd son eau et garde son sel. — 9. On en attend de la force. — 10. Qui occupe insuffisamment d'espace, du moins horizontalement.

Verticalement. — I. Qui pénètre assez loin, sans parfois faire un mouvement. — II. Autour du principal. Fait séparer Tony de Margaret. — III. Enleva du superflu ou prodigua de l'indésirable. Permet un premier diagnostic. — IV. Deux rangs de travailleurs ne leur suffisaient pas. L'euphonie lui fait parfois préférer l'homologue de l'autre genre. — V. Singe qui doit permettre une espérance vespérale. Ordre de mise en mouvement. — VI. Aucun village n'est guère plus au Nord. Ce que tu fis souvent, marchand de bois. — VII. Fièvre qui longtemps n'affecta guère les femmes. — VIII. Prête à affronter à nouveau le trottoir.

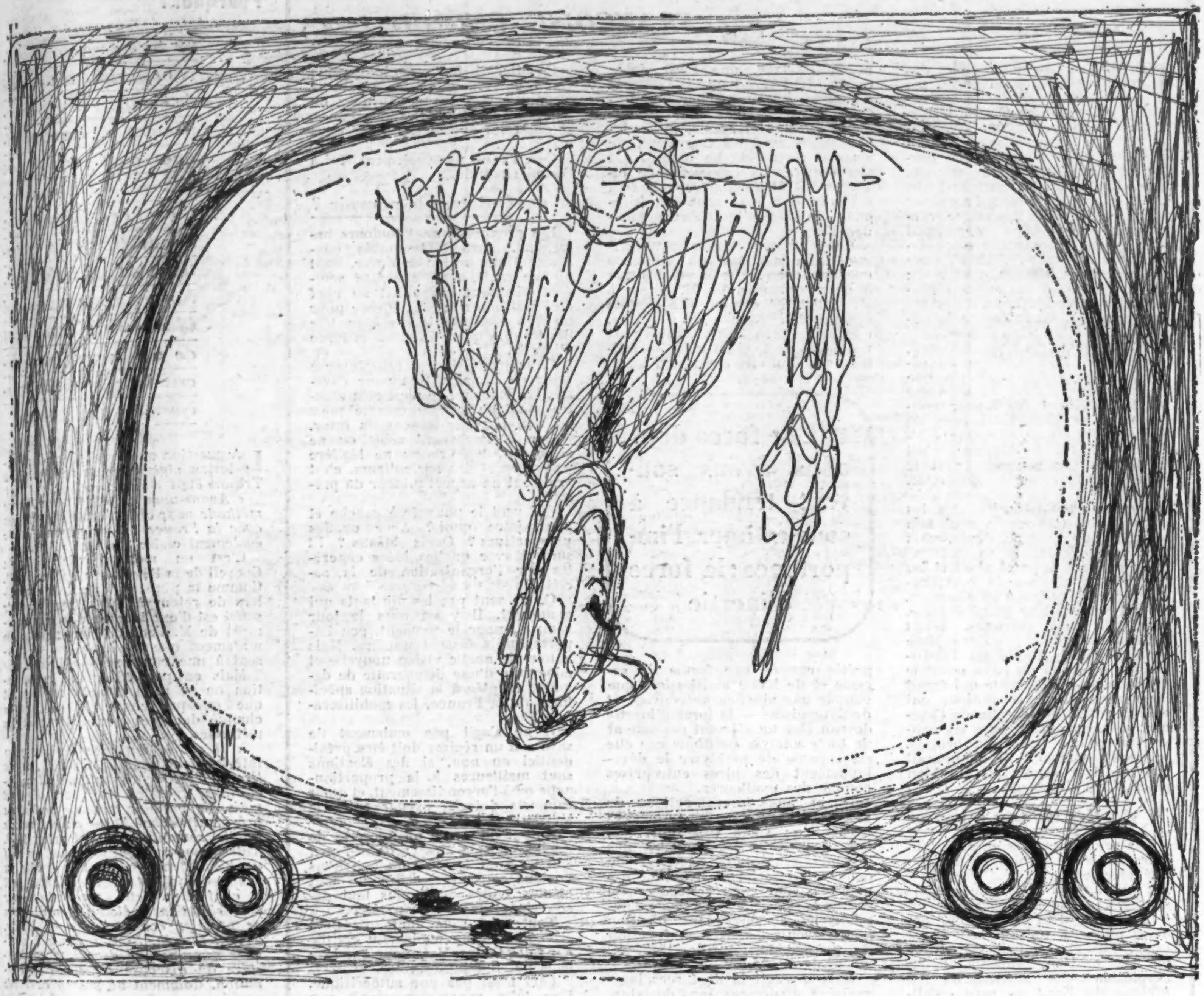
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	I	R	A	B	E	A	U
2	A	L	I	B	O	R	O	N
3	R	I	A	■	L	O	D	I
4	C	O	D	E	E	S	■	V
5	H	N	■	P	R	I	V	E
6	E	■	H	O	O	V	E	R
7	P	I	O	U	■	E	R	S
8	I	E	I	S	K	■	O	I
9	E	R	R	E	R	O	N	T
10	D	E	S	S	A	L	E	E

Solution du n° 307

7 SEPTEMBRE 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 534



« Tout se tient, vous savez !... »

(Le général de Gaulle au cours de sa conférence de presse du 5 septembre.)

LA GUERRE

Pourquoi de Gaulle est pessimiste

● ***Un ami est venu, d'Alger, raconter à Jean Daniel qu'il cotisait à l'O.A.S.***

UN Français d'Algérie, adversaire politique, mais, sur le plan humain, ami depuis toujours, vient de me rendre visite.

Après l'avoir entendu je ne me suis plus soucié de savoir quelles conclusions M. Louis Joxe avait tirées de son voyage récent en Algérie, ni quelles incidences le rapport de M. Joxe avait eues sur la conférence de presse du général de Gaulle.

Depuis quatre ans nous étions convenus, cet ami et moi, de ne plus parler de la politique algérienne au cours de nos rares rencontres. Cette fois-ci, cela n'a pas été possible parce qu'il a bien fallu parler de sa vie quotidienne à Alger. Et pour commencer il m'a simplement déclaré : « Je verse régulièrement ma cotisation à l'O.A.S. » Pour devancer ma réaction il a insisté : « J'ai bien dit à l'O.A.S. » Je lui ai demandé si c'était par conviction. Il a répondu : « Non, bien sûr. Cela s'est passé très vite : en un mois je suis devenu suspect dans ma rue. Deux ou trois fois, j'ai dit devant mes employés que je désapprouvais l'O.A.S. Je ne me précipitais pas avec les voisins sur le balcon pour applaudir chaque fois qu'une bombe au plastic explosait ; je ne criais pas « Algérie française » chaque fois que je voyais un petit gars du contingent ; je ne crachais pas sur les « melons » les jours où il y avait un attentat F.L.N., et lorsque l'aîné de mes quatre enfants prétendait aller manifester avec ses copains et son professeur, alors, comme il n'a pas treize ans, je l'enfermais à la maison.

Un reçu tout prêt

« En quelques jours, j'avais tous les voisins de mon immeuble contre moi. En deux semaines, l'épicier, le marchand de journaux, le bistro faisaient des réflexions désagréables et parfois menaçantes à ma femme. Un jour j'ai eu le malheur d'expliquer à mes enfants que j'étais autant qu'eux pour l'Algérie française et que depuis quelques années, je l'avais assez montré, mais que j'en avais assez d'être trompé et que dès le début de cette guerre les « pieds-noirs » avaient été trompés par tout le monde, y compris l'Armée.

« Parce que nous, entre parenthèses, à Alger, on ne nous fera jamais croire que Challe n'était pas de mèche avec de Gaulle et qu'il n'a pas saboté entièrement le coup du 22 avril.

« Donc, un jour, il y a eu une explosion de plastic dans l'immeuble juste en face de chez nous. Deux heures après, un type de l'O.A.S. est venu me voir. Il m'a expliqué, tout en regardant la maison plastiquée, qu'il valait mieux que je paie sur-le-champ.

« Il disait qu'on racontait sur moi des tas de choses, et que naturellement, lui, savait qu'elles étaient fausses, qu'il s'était porté garant de mon patriotisme et que jusqu'à preuve du contraire personne ne pouvait me soupçonner de souhaiter la victoire des « melons ».

« Parce que c'est bien simple, maintenant, si l'on est contre l'O.A.S. à Alger, cela veut dire qu'on est pour le F.L.N. Moi aussi, j'ai regardé la maison plastiquée. C'était une chemiserie. Je savais bien ce qui allait arriver. Les partisans de l'O.A.S. ne viendraient plus acheter des chemises chez ce commerçant marqué comme ennemi et les ennemis de l'O.A.S. (s'il y en a parmi les Européens) ne viendraient plus, de peur de se faire repérer. Bref, la ruine. Sans parler du reste.

« Moi, je ne pouvais pas me permettre ça. J'ai quatre enfants, j'ai payé. D'autant que ce type qui venait me voir avait souvent risqué sa vie : un fou peut-être, mais un fou courageux. Après tout, c'était pour des gens comme moi qu'il croyait lutter.

« Je lui ai dit que j'acceptais de payer. Il m'a dit qu'il en était sûr et qu'il avait déjà préparé le reçu. La somme était calculée sur le montant exact de mon dernier versement fiscal. C'est-à-dire que l'O.A.S. a complètement l'administration dans sa poche. Et pas seulement l'administration ! Tout le monde.

Le règlement final

« Il n'y a pas un seul Européen qui ne se sente plus ou moins solidaire de l'O.A.S., même quand il réprouve certains excès. Maintenant seulement nous comprenons ce qui se passait pour les « melons » et le F.L.N. On ne comprenait pas. On se disait : voilà des gars qui provoquent une répression épouvantable sur les musulmans et ces imbéciles continuent de les soutenir. A Alger, tout les Européens soutiennent l'O.A.S.

« D'ailleurs, dans toute la ville, il n'y a plus ni armée, ni police, ni administration qui t i e n n e. D'un côté il y a le F.L.N. et de l'autre l'O.A.S. Il n'y a plus de lois communes aux Arabes et aux Français. Chaque communauté r è g l e ses comptes. L'anarchie est la pire qu'ait jamais connue l'Algérie. Dans certains quartiers arabes, la police ne fait plus rien. Elle s'est retirée, mais oui, elle s'est retirée, et si tu as le malheur de traverser en voiture un quartier de ce genre et de frôler même très légèrement un Arabe, alors aussitôt tu as deux ou trois cents Arabes qui sortent de tous côtés et qui viennent entourer ta voiture.

« De temps en temps, à la tombée de la nuit, des Arabes sortent de chez eux, viennent chez nous, font un attentat et s'en retournent chez eux. Le lendemain, l'O.A.S. se venge. Ils ont des listes d'otages surtout dans la bourgeoisie musulmane attentiste. Mais il n'y a plus de lois. Les Arabes n'honorent plus les chèques, ne paient plus leur crédit, mais ils achètent comptant et à très bas prix des immeubles et des fonds de commerce. Ils tiennent le haut du pavé, se croient tout permis ; ils sont devenus arrogants et parfois ils interpellent nos femmes.

« De ce point de vue, l'O.A.S. ne vaut pas plus cher d'ailleurs, mais chacun se tient bien dans sa communauté et mal dans l'autre.

« On se guette jusqu'au jour du règlement final qui se fera dans la rue. C'est un jour proche. Les événements

→

Zzzzzzzzzzzzzzzzzzz...

par FRANÇOISE GIROUD

JOINDRE ses larmes à celles des crocodiles gémissant parce que le général de Gaulle traite le Parlement comme le reste, par le mépris : franchement, non.

Pour une première raison : c'est que l'immense majorité des parlementaires s'est fait élire sur son nom. Les gaullistes intermittents, serviles lorsqu'il s'agit d'arracher un siège, vacillants lorsqu'une fraction du pays gronde, ne peuvent sous aucun prétexte être respectables, donc respectés. Et s'ils ne sont pas opportunistes, c'est pire : ils révèlent, ces hommes qui prétendent à la conduite ou au moins au contrôle des affaires de la nation, un pénible aveuglement.

Se figuraient-ils, par hasard, réfugiés en 1958 derrière un général par peur des militaires, que le Saint-Patron dont ils se firent les apôtres allait se laisser conduire par la barbichette hors du dogme qu'il avait lui-même clairement érigé ? La France, c'est de Gaulle. Les Français, c'est le reste. Ils font partie du reste. Amen.

Les vrais gaullistes, les purs, les dévoués, les tout-acquis sont non seulement plus sympathiques, mais plus conséquents.

Ils savaient le passé aboli et les méthodes anciennes de gouvernement non adaptées à la situation. Ils ont cru que leur grand homme, muni de tous pouvoirs, serait l'homme du présent et qu'un régime semi-autoritaire fondé sur l'indiscutable adhésion du pays serait le grand régime réformiste qui ferait l'économie d'une révolution, qui enfanterait la démocratie de l'avenir en épargnant au pays les convulsions d'une transition brutale.

Jusqu'à présent, il n'apparaît pas que leur espoir ait été bien placé. C'est dommage.

Des maîtres à penser

Des problèmes, il y en aura toujours. Mais de nature et de gravité inégales.

Trois ans et demi de régime gaulliste ont abouti essentiellement à la création d'un parti révolutionnaire puissant, puisque seul il est armé, puisque seul il est animé par la passion, puisque, enfin, l'évolution des événements en Afrique du Nord ne peut qu'alimenter son amertume et son humiliation.

Pouvait-il en être autrement ? Sans doute, mais l'Histoire est déjà assez difficile à comprendre sans s'obstiner à se demander ce qu'elle aurait pu être.

Aujourd'hui, c'est ainsi.

En face de ce parti révolutionnaire, l'Armée, une seule force existe dont nous avons souvent tendance à sous-estimer l'importance. C'est la force d'inertie.

Elle n'est ni féconde, ni explosive. Mais aussi longtemps que de grands malheurs ne frapperont pas de grandes catégories de citoyens — et en tout cas il faut souhaiter que cela nous soit épargné — la force d'inertie sera considérable.

Elle a un programme, non écrit mais non négligeable : « Pourvu que ça dure ». Elle a ses maîtres à ne pas penser, de M. Pinay à M. Mollet. Et comme elle recrute également à gauche et à droite, comme les secousses violentes sont redoutées de tous les côtés — attitude qui peut être aussi bien interprétée comme une forme de sagesse et de haute civilisation, que comme une absence de courage et de dynamisme — la force d'inertie devrait être un élément permanent de toute analyse politique car elle est capable de paralyser le développement des pires entreprises comme des meilleures.

● Une force dont nous avons souvent tendance à sous-estimer l'importance : la force d'inertie

Quant aux forces actives de gauche, il semble bien qu'elles existent au stade des individus, que dans tous les secteurs des hommes sentent la nécessité de concevoir une forme neuve de démocratie, une pensée dégagée du sentimentalisme mais non de l'humanisme, et des plans d'action pour l'avenir élaborés en fonction du présent et non de 1848. Ni même de 1948.

Mais il s'agit là de forces inorganisées, dispersées, sans doctrine, sans programme.

A quoi pensent-ils donc, à quoi travaillent-ils donc ceux qui, à gauche, seraient capables d'un effort de réflexion et de création ? Etre dans l'opposition, ce n'est pas un programme. C'est un préalable.

Une façon de dire ce que l'on ne veut pas.

Ensuite, il faut savoir ce que l'on veut, ou bien s'attendre à voir ceux qui le savent confisquer un jour les déceptions, les amertumes, et aussi les énergies. La force va à la force.

Cela n'est-il pas également vrai à l'échelle mondiale ?

Qui veut le pouvoir ?

Les pronostics sont toujours hasardeux, surtout lorsqu'ils contiennent une notion de durée. Tant pis. Je crois, moi, que sauf accident physique survenant au chef de l'Etat, nous l'avons encore pour un bon bout de temps à la tête des troupes que lui fournit la force d'inertie.

Ce temps-là, il faut l'employer à avoir de l'imagination pour l'avenir. La jeunesse, ce n'est rien d'autre pour un peuple comme pour un individu que le sens du futur.

Que le Parlement siège ou ne siège pas, légifère ou ne légifère pas au sujet des agriculteurs, c'est vraiment un aspect mineur du présent.

Qui veut le pouvoir à gauche et pour faire quoi ? Avec quelles perspectives ? Quels idéaux ? Et surtout avec quelles idées concrètes sur l'organisation de la société ?

Ce ne sont pas les militants qui manquent. Il y en aura le jour venu et, pour le moment, peu importe qu'ils fassent nombre. Mais autour de quelle vision nouvelle et cohérente d'une démocratie de demain, adaptée à la situation spécifique de la France, les mobilisera-t-on ?

Il ne s'agit pas seulement de savoir si un régime doit être présidentiel ou non, si des élections sont meilleures à la proportionnelle ou à l'arrondissement, et quels rapports doivent exister entre le législatif et l'exécutif.

Autour de quelle philosophie, de quelle morale les réunira-t-on ? Quelles sont les valeurs que nous voulons conserver, celles qui sont mortes, celles qu'il nous faut découvrir et faire découvrir ?

Tout cela, sans doute, ne peut être du jour au lendemain codifié dans des textes. Mais pour que lève le grain, il faut le semer.

Ceci n'est pas une autocritique. Une telle expression serait par trop immodeste. Il n'est pas bon que les mouches se prennent pour les coches. Elles peuvent, seulement, lorsque les coches somnolent, bourdonner pour qu'ils s'éveillent.

Je bourdonne.

F. G.

→

d'Oran ne seront rien à côté de ce qui se passera à Alger.

« C'est ce qu'on reproche le plus à de Gaulle : d'avoir abouti à une situation où plus rien n'est possible. Plus rien. Pour détruire les activistes, de Gaulle a donné une force extraordinaire au F.L.N. : il lui a permis de sortir dans la rue ; mais comme il n'a pas conclu en même temps un arrangement avec le F.L.N., et qu'il n'a pas non plus détruit les activistes, alors ici personne ne sait plus où il en est. Tout est pourri. Il n'y a plus qu'une seule chose vraie, c'est que de chaque côté les hommes sont prêts à mourir. Sans idée de victoire. Simplement pour ne pas être vaincus. »

Une espièglerie

Et mon visiteur a conclu en disant que la lecture de la presse parisienne le réjouissait beaucoup : cinq jeunes membres de l'O.A.S. sont condamnés à quinze jours de prison avec sursis près d'Alger, et même « Le Figaro » s'étonne de la faiblesse de la sanction. Pendant une demi-heure, l'O.A.S. paralyse Radio-Alger ; à la Faculté d'Alger, le fanion de l'O.A.S. reste hissé pendant plus de trois quarts d'heure, et l'on croit à un « canular », à une espièglerie estudiantine ! « Ce que vous ne comprenez pas, dit-il encore, c'est que l'O.A.S. est en Algérie chez elle. C'est un Etat. Alors, les beaux projets du fou !... »

Ces « beaux projets » nous les connaissons avec plus de précision depuis mardi. Ils consistent à confier à un pouvoir provisoire le soin d'organiser le référendum et, par la suite, des élections. Ce pouvoir provisoire, on espère encore que le F.L.N. y participera et, pour l'appâter, on lui précise maintenant que la France aura, alors, déjà « décroché » et que le pouvoir provisoire disposera d'une force armée. Davantage : sur l'un des obstacles principaux des négociations récentes, le Sahara, on cède, à la condition que les intérêts pétroliers de la France et les aérodromes de liaison avec l'Afrique noire soient conservés, la souveraineté de l'Etat algérien sur le Sahara est prise en considération.

Tout cela, comme d'habitude, n'est pas négligeable. Il y a deux mois, cela aurait suffi à assurer le succès de la négociation. Pourquoi avoir attendu ? Cette question ressemble à tant d'autres qu'il n'est même plus intéressant de la poser.

Il reste que nous dépendons, aujourd'hui, de l'acceptation du F.L.N. et qu'en cas de refus de ce dernier, la situation intérieure de l'Algérie conduit avec rapidité à une internationalisation de fait. Les résolutions de l'O.N.U. se sont peut-être révélées vaines dans le passé, toutes les réunions, de Bandoeng à Belgrade, n'ont peut-être pas été prises en considération. Cependant, devant les aspects congolais que s'apprêtent à revêtir les développements de l'affaire algérienne, voici le monde penché sur l'Algérie. Si la France et le F.L.N. ne peuvent pas s'entendre, ils ne peuvent rien faire non plus l'un sans l'autre dans l'Algérie de 1961. Or, maintenant, la France doit non seulement s'entendre avec le F.L.N., ce qui, on l'a vu, n'est pas facile, mais encore imposer cette entente à l'état-major de l'O.A.S.

JEAN DANIEL.

ALGÉRIE

Pourquoi ?

● Si les révolutionnaires algériens ont décidé de modifier leur gouvernement et leur politique c'est qu'ils ont changé d'avis sur de Gaulle, Kennedy et Krouchtchev, la situation en Algérie, etc. Notre envoyé spécial Claude Krief, qui vient de parler avec eux, décrit leur nouvelle analyse.

LA question que les chefs de la révolution algérienne se sont posés à Tripoli était claire :

« *Avons-nous employé la meilleure méthode pour affronter la négociation avec la France ?* » la réponse a été également claire : « *Non* ».

C'est un membre dirigeant du Conseil de la Révolution qui me le dit. Comme la plupart des autres conseillers de retour à Tunis, son premier souci est d'expliquer que le remplacement de M. Ferhat Abbas ne signifie nullement que les Algériens se refusent à une confrontation loyale.

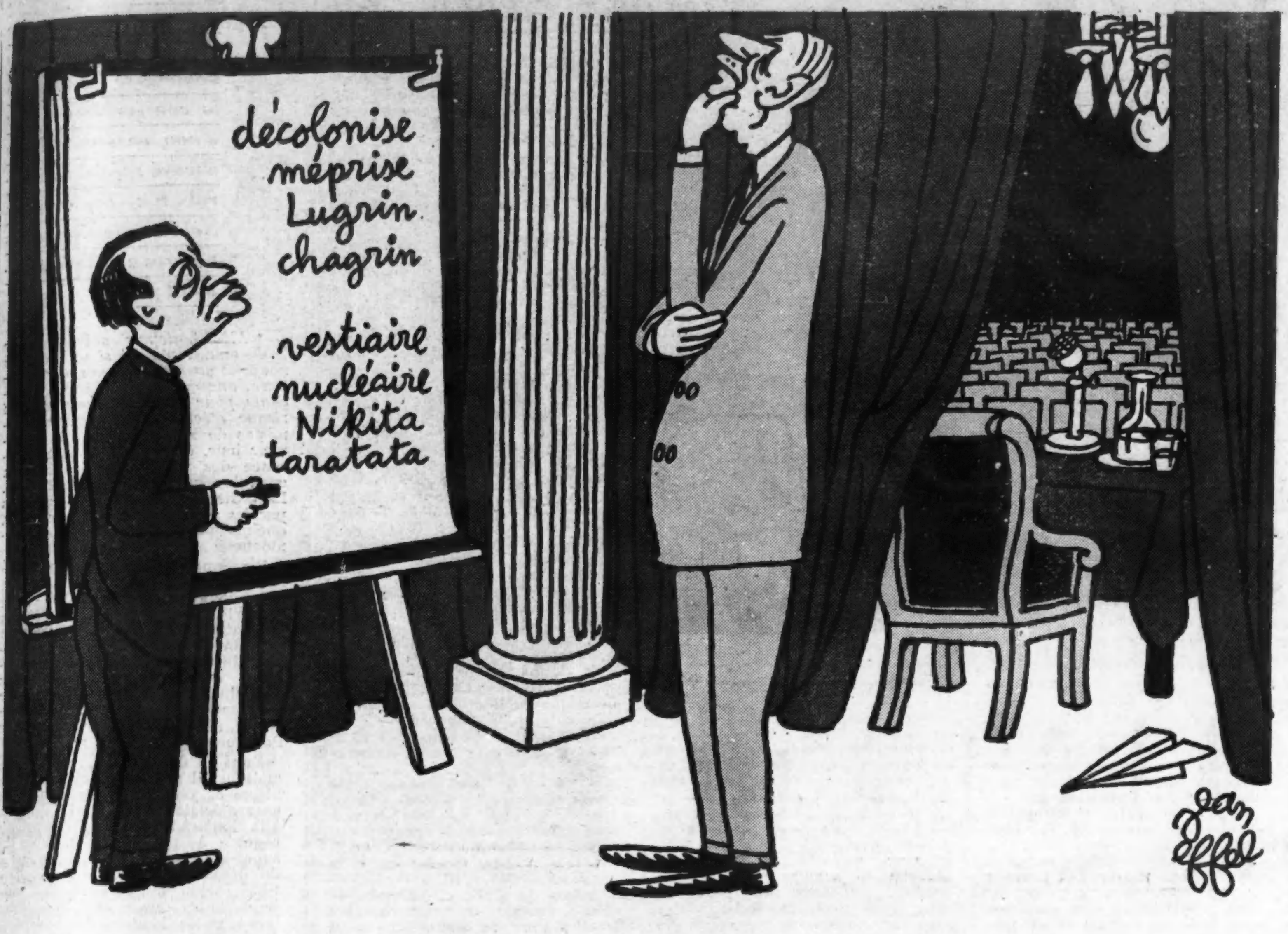
Mais en poursuivant la conversation on se rend compte rapidement que quelque chose de profond a changé dans les perspectives et les méthodes.

« *Il est évident*, me déclare mon interlocuteur, *que le C.N.R.A. a dû tirer la leçon de dix-huit mois de négociations avortées. Oui, de dix-huit mois. Le premier message verbal du président Ferhat Abbas au général de Gaulle remonte au 22 février 1960. Notre gouvernement proposait au chef de l'Etat français un tête à tête au sommet et faisait savoir qu'il était prêt à confirmer cette proposition par écrit si la France était d'accord. Après ce premier échec il y a eu Melun, Evian, Lugrin. Nous sommes à quelques semaines du deuxième anniversaire du discours sur l'autodétermination. Comment ne pas en tirer des conséquences ?...* »

Certaines critiques

C'est sur cette situation précise que le C.N.R.A. s'est penché. Quelles ont été ses conclusions ? Le rapport global de l'activité du gouvernement sortant a été présenté dès l'ouverture par M. Ahmed Francis, qui participait aux négociations d'Evian et de Lugrin. La solidarité totale du G.P.R.A. était engagée car en vertu des règles édictées par le F.L.N. l'ensemble des ministres est responsable de l'ensemble de l'activité du gouvernement. Condamner M. Ferhat Abbas c'était donc à la fois condamner Krim Belkacem, Boussouf et Ben Tobbal. Il n'en a rien été. Pour une raison de fond : le C.N.R.A. a jugé que les tête à tête franco-algériens ont entraîné pratiquement la reconnaissance *de facto* et ce résultat a paru assez important pour

LE GRAND SEPTENNAT LITTÉRAIRE



— Ils commencent à se lasser des conférences de presse : la prochaine fois, on pourrait leur faire des quatrains improvisés…

justifier la tactique appliquée par les responsables sortants.

Mais malgré ces résultats, le tableau comportait des ombres et a justifié certaines critiques des analyses faites depuis le dernier C.N.R.A.

Le degré appréciable de « gaullisme » d'une partie des masses nationalistes algériennes, d'une fraction de la gauche française comme d'un certain nombre de diplomates et de leaders étrangers avait amené le G.P.R.A. à adopter un certain style, une certaine manière d'approcher la négociation. L'élimination, à cette époque, de M. Ben Khedda et de ses amis était justement dans cette ligne. M. Ben Khedda l'avait compris et il s'était incliné devant la majorité. Mais il avait pris ses précautions en adressant officiellement au C.N.R.A. un mémorandum où il exposait son analyse, ses craintes, et la politique que lui préconisait.

Pas de cadeau

Il expliquait qu'il croyait nécessaire d'abandonner le préalable de l'indépendance, mais, ceci posé, il établissait une sorte de mode d'emploi de l'autodétermination affirmant que la politique apparamment la moins conciliante avait le plus de chance d'aboutir rapidement. Pourtant, il y a peu de temps encore, certains nationalistes algériens pensaient toujours qu'il fallait aider le général de Gaulle. Cette période est maintenant totalement révolue. Plusieurs orateurs du C.N.R.A. ont déclaré à Tripoli qu'il n'y avait rien à attendre du général de Gaulle, que celui-ci ne comptait qu'avec les forces réellement existantes et qu'il ne s'inclinerait que devant la démonstration de la force politique ou militaire de la Révolution Algérienne. Pour ces orateurs la négociation ne pouvait aboutir qu'au moment où l'Algérie ferait la preuve qu'elle pouvait imposer la paix, car le général de Gaulle « *ne ferait jamais de cadeau* ». (« Il ne nous apportera pas l'Algérie sur un plateau. »)

C'est à partir de ce nouvel état d'esprit que l'on peut comprendre la signification pour la France du remplacement de M. Ferhat Abbas. L'existence même du général de Gaulle ne compte plus.

« *Nous devons être en situation de mener à bien une négociation, même avec le colonel Godard* », m'a dit un Algérien responsable. Le C.N.R.A. a constaté que certains de ses dirigeants avaient été « englués » dans la politique intérieure française. Ils jugent maintenant qu'aucune considération de putsch militaire, de mouvements ultras ou de crises, ne doit influer à priori sur leur choix. Il convient seulement pour eux d'agir en sorte que quelle que soit l'évolution politique française, l'homme ou les forces au pouvoir ne puissent éluder l'échéance de l'indépendance algérienne.

Là est la clé de la « remobilisation générale » qui a suivi la réunion de Tripoli. Sans doute des critiques concernant un certain immobilisme ministériel, une certaine installation dans la bureaucratie ont joué, mais le mobile déterminant a été la nécessité d'utiliser à fond, en l'encadrant d'une manière encore plus serrée, le peuple algérien, « *notre vraie force de frappe* », selon le mot d'un responsable. Cela veut dire que le C.N.R.A. de Tripoli a décidé de mener la lutte avec une énergie encore plus grande. La nomination de M. Krim Belkacem au ministère de l'Intérieur, c'est-à-dire à un poste où il coiffe toute l'organisation, les fédérations de France, de Tunisie et du Maroc, n'a pas, vue de Tunis, d'autre signification. Mais cette nouvelle prise en main n'a pas comme perspective que la guerre. Le C.N.R.A. a dû choisir une politique qui réponde en même temps à une triple éventualité : cessez-le-feu à court terme, à moyen terme ou à long terme.

Un grand parti

Si le cessez-le-feu intervient à court terme ou à moyen terme, la structure actuelle du G.P.R.A., concentrée autour d'un ministère de l'Intérieur fort, prépare la conversion du F.L.N. en un grand parti politique susceptible d'éviter un effritement des forces et des énergies en des tendances divergentes. Pendant la période transitoire, celle qui précédera le référendum, ce parti utilisera, pour maintenir les masses mobilisées, le programme révolutionnaire adopté à Tripoli.

Mais dans le cas d'un cessez-le-feu à plus long terme, la même organisation, renforcée par les cadres les plus valables, pèsera de tout son poids, tant dans les combats proprement dits que dans les contre-attaques politiques indispensables pour le cas où la France mettrait unilatéralement en pratique une politique d'exécutif provisoire, de partage ou de regroupement.

→

Votre copie en 4 secondes avec

l'"ADJOINTE" portable

C'est tellement plus rapide avec l'ADJOINTE. Le temps d'allumer une cigarette... Voici votre copie, toute sèche, et prête à être diffusée car THERMO-FAX est un procédé 100 % électrique donc 100 % à sec.

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

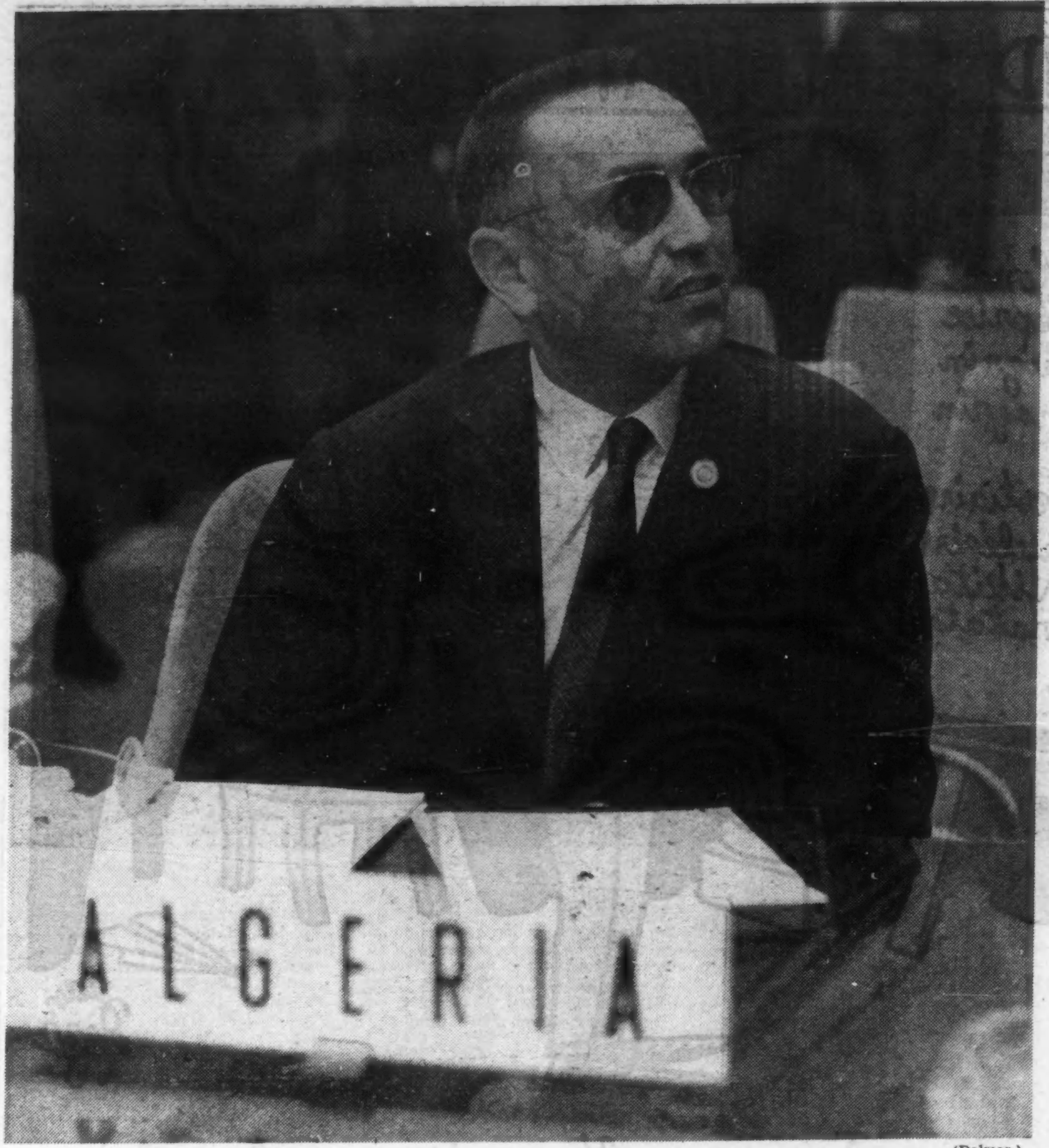
PUB. YVE.

MACHINES Thermo-Fax MARQUE DÉPOSÉE

MINNESOTA DE FRANCE

135, bd Sérurier, PARIS-19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à
Lille (Nord), 68, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)



(Dalmas.)

M. Youssef Ben Khedda, nouveau président du G.P.R.A.
Même avec le colonel Godard.

→

Ainsi c'est à partir des nécessités intérieures à l'Algérie que le C.N.R.A. a tranché. C'est en ce sens que l'on a pu parler de victoire des maquis.

Autrement dit, par suite des vicissitudes de la politique française, le C.N.R.A. a conclu que la meilleure manière de parvenir à la paix, c'était de faire encore mieux la guerre, l'appareil de combat étant en même temps celui de la construction de l'Algérie de demain. C'est cette même analyse, depuis longtemps préconisée par M. Ben Khedda, qui a conduit le C.N. R.A. à choisir une politique de non-alignement.

Les conseillers algériens ont constaté qu'il ne servait à rien de « faire du charme » à l'Occident. Pas plus que le général de Gaulle, ni M. Kennedy, ni M. Macmillan « ne font de cadeau » au nom des principes de liberté que l'Occident est censé défendre.

Mais la méfiance vis-à-vis de l'Occident qui a conduit le C.N.R.A. à se définir d'abord comme maghrebin, ensuite comme africain, n'a pas entraîné, au contraire, une volonté de renforcer les liens à l'Est. M. Ben Khedda croit, comme M. Sekou Touré, qu'il convient de trouver des formules originales de socialisation, fonction des données spécifiques de chaque pays. En ce sens les Algériens, qui ont le sentiment d'avoir été un « phare » dans la lutte pour l'émancipation, entendent bien continuer à l'être dans la construction de leur Etat.

Pas de train

C'est de cette évolution très profonde qu'il faut maintenant tenir compte. « *Des négociations bien sûr,* m'a dit un membre du C.N.R.A., *mais des négociations enfin sérieuses.* » Qu'est-ce que cela veut dire ? Que les Algériens, s'ils sont prêts à reprendre les discussions, entendent maintenant éviter tout « tour de piste » ou toute réunion destinée à « amuser la galerie » ou à rendre possible, dans l'esprit du gouvernement français, la réalisation d'objectifs politiques autres que la paix négociée. Cela est aussi nouveau.

Mais ce qu'offre la nouvelle équipe est aussi considérable. L'actuel gouvernement est indiscutable et indiscuté. « *Les trois hommes les plus importants de la révolution y figurent comme vice-présidents,* m'a fait remarquer le conseiller national que je citais plus haut, *c'est-à-dire Krim, Ben Bella et Boudiaf.* » Cela veut dire qu'un accord où figurerait le nom de ces trois hommes serait décisif et définitif. Pour la première fois aussi le G.P.R.A. est habilité à négocier non plus seulement les conditions de l'autodétermination mais la coopération avec la France.

« *Alors,* m'a répondu mon interlocuteur, *on nous a dit : prenez le train en marche avant qu'il ne soit trop tard. Mais il n'y a pas de train, il n'y a même pas de rails.* »

Est-ce que le général de Gaulle l'a réellement compris comme tend à le faire croire sa dernière conférence de presse ? Il n'y a eu encore aucune réaction officielle à Tunis. Mais un Algérien m'a dit : « *Evian et Lugrin n'auraient jamais échoué si les négociateurs français s'étaient assurés des positions exprimées par le chef de l'Etat français sur le Sahara. Le général de Gaulle a encore octroyé au lieu de discuter. L'ouverture paraît cependant réelle.* »

On a en revanche très mal pris la tentative d'opposer Tunisiens et Algériens sur le Sahara, de relancer les difficultés issues des revendications de Bourguiba sur Edjeleh. Les contacts de ces dernières semaines entre le gouvernement tunisien et la mission F.L.N. à Tunis avaient eu des résultats positifs. « *Jouer la division du Maghreb ne sera jamais payant pour Paris* » m'a dit un responsable algérien. En particulier l'ombre de Bizerte semble peser en plus en plus. De toutes façons le retour de M. Ben Khedda à Tunis permettra de savoir si oui ou non la France et l'Algérie peuvent encore parler.

CLAUDE KRIEF.

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

ÉTUDIANTS BACHELIERS
vous pouvez dès maintenant demander pour la prochaine rentrée scolaire la documentation de
L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
(1 année d'études)
et de sa
SECTION PRÉPARATOIRE
15, rue Soufflot, PARIS (5e) - ODEon 46-72

BELGRADE

La peur

● ***Un homme seul, Nehru, inlassable de passion et d'énergie, a bouleversé les plans de la conférence des pays « non engagés ». Notre envoyé spécial K. S. Karol n'a pas reconnu Nehru : le leader des neutres a cette fois vraiment peur.***

« J*AMAIS, depuis quinze ans, le monde n'a été si proche d'une nouvelle guerre, et jamais, dans l'Histoire, une guerre n'a été aussi menaçante pour l'humanité que celle qui risque d'éclater.* » Ces paroles alarmistes de M. Nehru ont, dès le premier jour, donné le ton de la Conférence des vingt-quatre pays « non engagés » qui s'est ouverte à Belgrade. La veille, les Russes étaient passés des paroles aux actes en faisant exploser, quelque part en Asie, un engin thermonucléaire.

Personne, à Belgrade, pas même M. N'Khruma (Ghana) qui rentrait d'un long séjour en U.R.S.S., n'a compris pourquoi les Soviétiques avaient décidé de braver l'opinion mondiale en reprenant des expériences atomiques dont ils avaient toujours dénoncé les dangers. Mais M. Nehru a su en tirer la leçon pour ses compagnons neutralistes du monde entier, réunis dans la grande salle du Parlement yougoslave.

Dans un discours improvisé et dramatique, il a expliqué qu'aucun problème ne pourrait être résolu si une guerre éclatait à Berlin. Il a demandé à la Conférence d'accorder la priorité absolue à une médiation entre les super-grands, afin de sauver le monde du désastre. Toutes les autres questions, selon lui, fussent-elles aussi importantes que celles du colonialisme et de l'impérialisme, devaient être oubliées momentanément car elles étaient dépassées par la menace d'un holocauste universel.

Ce message a stupéfié les délégués des vingt-quatre pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine venus à Belgrade pour discuter précisément de ces problèmes que le doyen de la Conférence déclarait tout à coup secondaires. Tous ont été frappés par ce ton d'urgence, si inhabituel dans la bouche du Premier ministre indien.

Dans les musées

J'avais vu M. Nehru à New York, au mois de septembre dernier : ce n'est pas le même homme que j'ai retrouvé à Belgrade. A l'O.N.U., il était le plus détaché de tous les hommes d'Etat venus assister à la grande session « krouchtchevienne ». Il passait plus de temps dans les musées que dans la salle des séances et ne faisait que des remarques un peu abstraites sur la sagesse humaine. Le jour de son départ, sur l'aérodrome d'Idlewild, il a surpris les journalistes en parlant de la ressemblance entre les sociétés soviétique et américaine et de la réconciliation inévitable de ces deux puissances relevant de la même civilisation mécanicienne. Il était sans doute amer mais certainement pas pessimiste sur l'avenir immédiat de l'humanité.

A Belgrade, il est redevenu le vieux lutteur coriace et obstiné qu'il a été jadis. Il n'a manqué aucune séance,

(Dalmas.)

MM. Tito et Nasser a la conférence des pays non engagés.
D'abord avec les « super-grands ».

n'a refusé aucun rendez-vous et n'a rien négligé pour imposer son point de vue. Ce qu'il voulait obtenir de la Conférence, c'était un mandat collectif pour une mission extraordinaire auprès des deux super-grands. Et, bien que son projet n'ait pas séduit tous ses partenaires, il a fini par avoir gain de cause.

Mais son discours, s'il a ému tout le monde, a suscité beaucoup d'oppositions. Je crois même qu'aucun autre leader du tiers monde n'aurait pu se permettre de lancer un semblable appel sans compromettre gravement son prestige. Pour les anciens colonisés réunis dans la capitale yougoslave, en effet, l'anticolonialisme est une religion qui ne peut céder la priorité à aucune autre. L'un des chefs de gouvernement accueillis à Belgrade avec les mêmes honneurs que les plus grands, M. Ben Khedda, poursuit une guerre difficile qu'il lui est impossible d'oublier, fût-ce un instant. Un autre, M. Dorticos, président de la République cubaine, se trouve à la tête d'un petit pays qui voit son existence menacée par son puissant voisin nord-américain.

On pourrait allonger la liste et montrer que presque tous les pays non engagés ont des problèmes difficiles à résoudre et des griefs urgents à formuler. Ils sont venus à Belgrade pour faire entendre leur voix et M. Nehru leur demande maintenant non seulement d'oublier momentanément leurs difficultés mais de ne rien dire qui puisse froisser la susceptibilité des super-grands et diminuer les chances de la médiation qu'il préconise. Dans les couloirs, le Premier ministre indien a mené une dure bataille pour que la Conférence adopte une résolution aussi brève que possible et qui n'attaque personne avec trop de vigueur.

Chacun des deux « super-grands » a fait pour sa part des efforts énormes pour que les critiques soient adressées à son adversaire et non pas à lui. Non seulement MM. Krouchtchev et Kennedy ont envoyé des messages chaleureux à la Conférence, mais ils avaient dans les couloirs leurs porte-parole officiels et officieux. Du côté américain, M. George Kennan, le plus estimé des ambassadeurs américains à l'étranger, s'est efforcé de faire comprendre que l'U.R.S.S. avait pris une énorme responsabilité vis-à-vis de l'humanité en reprenant les expériences nucléaires. Il a expliqué aussi que si ce geste était destiné à impressionner le tiers monde, il prouvait à quel point la Russie méprise ces pays. Il était clair que les Etats-Unis espéraient une condamnation formelle du geste russe.

Dans un quart d'heure

Les Soviétiques, pour leur part, ont rappelé leurs efforts pour un désarmement général et expliqué que la décision de reprendre les essais nucléaires n'avait pas d'autre but que d'obliger les Etats-Unis à négocier sérieusement. Cette théorie ne m'a pas paru très convaincante, mais il faut constater qu'elle a trouvé une audience considérable auprès des Africains.

« *Nous ne sommes pas obsédés par la bombe* », m'a dit un délégué d'un pays africain considéré jusqu'à présent comme très pro-occidental.

Chez les autres, j'ai trouvé la conviction que le bon sens était du côté soviétique dans l'affaire berlinoise et que les Russes voulaient sincèrement le désarmement. Qu'on le veuille ou non, le continent africain se trouve toujours, directement ou indirectement, en état de guerre avec l'Occident : Algérie, Bizerte, Angola sont le théâtre de ces conflits qui n'intéressent pas que la France ou le Portugal mais le bloc occidental tout entier. Ce n'était pas par pro-soviétisme mais par une méfiance systématique à l'égard de l'Ouest que la plupart des délégués africains étaient prêts à accepter la thèse russe sur la reprise des expériences nucléaires et à minimiser les effets de celle-ci sur la tension actuelle.

Après les discours officiels (qui ont beaucoup déçu M. Kennan), les délégués se sont enfermés en séance secrète afin d'élaborer une résolution finale. C'est là que M. Nehru est intervenu pour la deuxième fois, d'une façon plus dramatique encore qu'en séance publique. A l'écouter, on avait l'impression — selon un témoin — que la guerre allait éclater dans un quart d'heure.

M. Nehru ne croit pas à la thèse russe et il ne pense pas que la reprise des expériences nucléaires puisse faciliter la négociation sur le désarmement. Au contraire. Il connaît suffisamment l'Amérique pour savoir que la méfiance à l'égard de la Russie — qui a toujours constitué un obstacle à la négociation — ne va que s'accroître.

L'enjeu

Comme s'ils voulaient renforcer les arguments du Premier ministre indien, les Russes ont fait éclater, le jour même, une seconde bombe quelque part en Asie.

Les jeunes Africains avaient beau dire que M. Nehru était un vieil homme qui se laissait trop facilement impressionner, ils ne pouvaient pas réfuter ses arguments ou discuter son expérience des affaires internationales. Le Premier ministre indien a d'ailleurs trouvé un allié de poids en la personne du président Nasser. C'est lui qui a proposé d'envoyer des délégations simultanées à Moscou et à Washington et d'exiger des deux super-grands la reprise immédiate des négociations directes. Après une brève discussion, on a décidé que MM. Nehru et N'Khruma se rendraient auprès de M. Krouchtchev, M. Soekarno et Modibo Keita auprès de M. Kennedy. C'était une grande victoire pour M. Nehru, et le grand fait inattendu de cette conférence.

Mais sur un autre point, les jeunes nationalistes ont eu gain de cause à leur tour. La Conférence ne se séparera pas avant de voter un texte énonçant un certain nombre de principes sur le colonialisme et énumérant les revendications des pays non engagés. Ces documents, nécessairement antioccidentaux puisque c'est avec l'Occident que le tiers monde est en conflit, rendront peut-être plus difficile la tâche des émissaires envoyés à Washington, mais ils seront d'une grande importance.

Si la situation à Berlin est inquiétante, en effet, il reste que ce n'est pas Berlin qui constitue le principal enjeu de la lutte entre les deux blocs. Cet enjeu, c'est le tiers monde, c'est-à-dire précisément les pays représentés à Belgrade. C'est de l'influence que pourront exercer sur eux l'U.R.S.S. ou les Etats-Unis que dépend l'avenir politique du système soviétique ou du système capitaliste.

K. S. KAROL.

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIERES
DU SECRETARIAT
MEDICAL
(Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
Préparation aux Diplômes d'Etat
40, rue de Liège
PARIS-8e - EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe
Rentrée : 2 octobre

INSTITUT DE CHAILLOT
GEORGES-VILLE
52, *avenue Victor-Hugo* - PAS. 08-87 - 93, *rue Lauriston* - KLE. 46-24, 24-04
Métro Etoile - Victor-Hugo - Autobus 52, 82 - PARIS (16e)
•
DE LA 6e A LA PHILOSOPHIE
Jeunes Gens et Jeunes Filles
Toutes séries, toutes options, toutes classes
Externat. Demi-Pension. Internat-Externat
Rentrée scolaire lundi 25 septembre
•
Documentation sur demande
•
METHODE FIDÈS

LA FRONDE DES GÉNÉRAUX

par JACQUES FAUVET et JEAN PLANCHAIS

IL n'y a que deux forces politiques aujourd'hui dans la Ve République : de Gaulle et l'Armée. Généralement, ces deux forces se confondent ou se livrent une lutte d'influence qui demeure secrète. Le 22 avril de cette année, ces deux forces sont entrées en conflit ouvert. On sait que le général de Gaulle eut le dessus : le putsch, sous la forme prévue, ne réussit pas.

L'Armée est-elle résolue ou résignée maintenant à obéir ? Pour savoir où elle en est, Jacques Fauvet (spécialiste des problèmes politiques) et Jean Planchais (spécialiste des problèmes militaires), collaborateurs du « Monde », ont entrepris un important travail de recherche à propos du putsch d'avril. Il n'en sort pas une révélation massive, mais cent petites découvertes extrêmement significatives qui permettent de comprendre et de prévoir. Cet ouvrage, « La Fronde des généraux », sortira fin septembre à la librairie Arthaud.

« L'Express » s'en est assuré la pré-publication. Dans ce numéro, on verra ce que représente le général Challe. On comprendra comment, derrière lui, il y a cent autres Challe en puissance, et dans quel sens vont les choses.

LE 26 janvier, on apprend que le général Challe, commandant en chef des forces alliées en Europe, a demandé sa retraite par anticipation. Ni M. Messmer, ni M. Michel Debré n'ont réussi à l'en dissuader.

Que dit-il au Premier ministre ? « Si, comme on peut le penser, le G.P.R.A. veut une Algérie conquise, et non pas une Algérie octroyée, il vous entraînera de palabre en palabre jusqu'à ce que la population ait bien compris que le F.L.N. est bien le gagnant. A ce moment-là les musulmans de notre armée, réguliers et harkis, passeront probablement de l'autre côté et nous perdrons le bled. Nous perdrons probablement tout le bled par grands pans qui tomberont. Et puis nous serons probablement ramenés à la côte. Si l'on veut tenir le territoire, adossés à la mer, on peut le faire. Nous contrôlerons les parties les plus fertiles de l'Algérie dans ce qu'elle a déjà d'industriel et le F.L.N. contrôlera « l'Algérie du caillou », et, par conséquent, c'est la guerre de Cent ans, avec, probablement, une intervention étrangère et peut-être, au bout, une défaite militaire. »

Et de développer longuement la thèse qui était déjà la sienne à Alger : « L'avenir de toute l'Europe occidentale et de sa civilisation se joue à Alger... Faisons donc l'Europe unie et forte, rattachons-y l'Algérie, et l'affaire sera réglée avant dix ans. »

M. Debré n'a pas conservé un souvenir aussi précis d'un exposé aussi complet. Il a été surtout frappé de ce que lui dit le général en le quittant. « *Que la France renonce à la bombe atomique et accepte l'intégration atlantique, les Etats-Unis l'aideront en échange à garder l'Algérie.* » Son austère commandement de Fontainebleau ne l'a donc pas éloigné d'Alger ; il l'y a plutôt ramené. En quittant l'hôtel Matignon, Challe franchit non la Seine mais à son tour le Rubicon.

Maurice Challe était, dans l'armée française, un des rares officiers généraux capables de concevoir et de commander dans une guerre moderne. Aviateur, il n'avait hérité ni des complexes ni des habitudes de penser des « terrien », bien qu'il fût comme eux, sorti de Saint-Cyr. L'atmosphère détendue de l'armée de l'air, sa relative absence de formalisme convenaient à ce joueur de rugby au torse puissant, à ce Provençal souriant et peu bavard. Pendant la guerre, le réseau de renseignements qu'il avait monté avait été un des plus efficaces de tous ceux qui opéraient en France occupée.

L'aviation, arme jeune, formée de techniciens, de recrutement plus populaire que l'armée de terre ou la marine passe pour être politiquement plus « à gauche ». Disons que ses cadres ne sont généralement pas conservateurs.

Maurice Challe avait des sympathies dans la S.F.I.O. Adjoint direct pendant de longues années du général Ely, chef d'état-major général des forces armées, il connaissait les milieux politiques français beaucoup mieux que la plupart des officiers généraux.

• Cent petites révélations sur les hommes et les faits du putsch d'avril qui éclairent les rapports entre de Gaulle et l'Armée.

L'affaire de Suez lui avait notamment donné l'occasion de travailler étroitement avec M. Guy Mollet et M. Bourgès-Maunoury à la préparation du débarquement de Port-Saïd. Il sait utiliser ses moyens, voir une situation, réagir rapidement. La lenteur et les tiraillements internes de la Grande-Bretagne gâchent le plan. C'est après un succès tactique, l'échec. L'erreur était politique. Challe, comme toute l'Armée, en remâchera l'amertume.

A son poste de l'état-major général des armées, il va s'efforcer, puisque la rébellion algérienne n'a pu être atteinte « par la bande », de lui couper les vivres. Les bandes F.L.N. doivent comme les bombardiers se heurter à un mur. Maurice Challe sera l'instigateur du premier barrage de la frontière tunisienne ,ce rideau de fer et de feu dont rêvent toutes les défenses aériennes et qui doit empêcher toute intrusion des forces adverses. Le barrage prendra peu à peu valeur de symbole. Un général le comparera à la « *ligne bleue des Vosges* ». Les capitaines verront en lui la grande muraille de Chine dressée par l'Empire du milieu contre les hordes mongoles ou à ce mur d'Hadrien sur les tours duquel les centurions du IIe siècle empêchaient les barbares calédoniens d'envahir la Grande-Bretagne.

Challe rend visite à Guy Mollet

Alors que son chef, le général Ely, bombardait les gouvernements successifs d'avertissements de plus en angoissés et ne comptait pour sauvegarder l'avenir que sur l'unité de l'Armée, le major général des forces armées et certains membres de son entourage, comme les généraux Petit et de Beaufort, songeaient à peser sur le pouvoir civil et au besoin à le réformer. Républicain d'origine et de tendance, le général Challe, pour sa part, était loin de songer à un quelconque fascisme. Pour lui, comme pour bien d'autres, l'union nationale était la panacée. Il s'agissait de trouver au parlement la majorité de la victoire en Algérie.

Lorsque éclate l'émeute du 13 Mai, il est plus que probable qu'il n'est entré dans aucune conspiration. Mais il se donne à fond pour éviter la coupure entre l'Algérie et la métropole. On lui reproche d'avoir mis des moyens de transports aériens à la disposition des hommes d'Alger. Le transfert d'avions était prévu. Du moins ne fut-il pas annulé. Surtout, dans la grande confusion qui règne, il prend sur lui d'aller trouver M. Guy Mollet. Il lui trace de la situation un tableau très sombre, l'adjure de demander à M. Pflimlin des déclarations « apaisantes », prêche la conciliation. « *Les mots*, dit-il, *n'ont pas le même sens à Alger qu'à Paris. La guerre d'Algérie est une affaire politique autant que militaire. Les déclarations ont plus d'importance que les batailles.* »

Au conseil des ministres suivant M. Guy Mollet, devenu le 15 mai vice-président du Conseil, fait état des renseignements que lui a fournis le général et cite leur auteur. M. de Chevigné, ministre de la Défense nationale, bondit :

Il ne peut admettre qu'un officier général soit intervenu directement auprès d'un homme politique. Le général Ely et son entourage lui sont d'ailleurs hautement suspects. Le ministre voit en eux les organisateurs ou tout au moins les complices du « coup d'Alger ». Le chef d'état-major des forces armées n'a-t-il pas, le 13 mai au matin, expédié là-bas son chef de cabinet, le général Petit, avec mission de « tout faire pour préserver l'unité de l'Armée » ?

M. de Chevigné englobe dans une même proscription un autre aviateur ; le général Martin qui, sous-chef d'état-major « Air » de l'état-major général, a le tort d'être lié d'amitié avec Challe. Le ministre de la Défense nationale réunit le comité des chefs d'état-major et omet volontairement d'y convoquer le général Ely. Dans la nuit, à 3 heures du matin, il convoque Challe rue Saint-Dominique. La discussion est violente. Le major général des forces armées estime qu'il occupe auprès du général Ely, conseiller militaire du gouvernement, un poste à la jonction du politique et du militaire, et que sa fonction est de renseigner les responsables politiques sans passer obligatoirement par l'intermédiaire du ministre de la Défense nationale. Les deux hommes se heurtent. L'opinion de M. de Chevigné est d'ailleurs faite. Un capitaine de gendarmerie est à la porte. Il escortera Challe, en voiture, jusqu'à Brest où il se tiendra « *à la disposition du ministre* » à la Préfecture maritime. En fait, le général recevra des marins un aimable accueil et passera des jours paisibles au bord du Scorff.

Contre Salan, de Gaulle trouve un allié

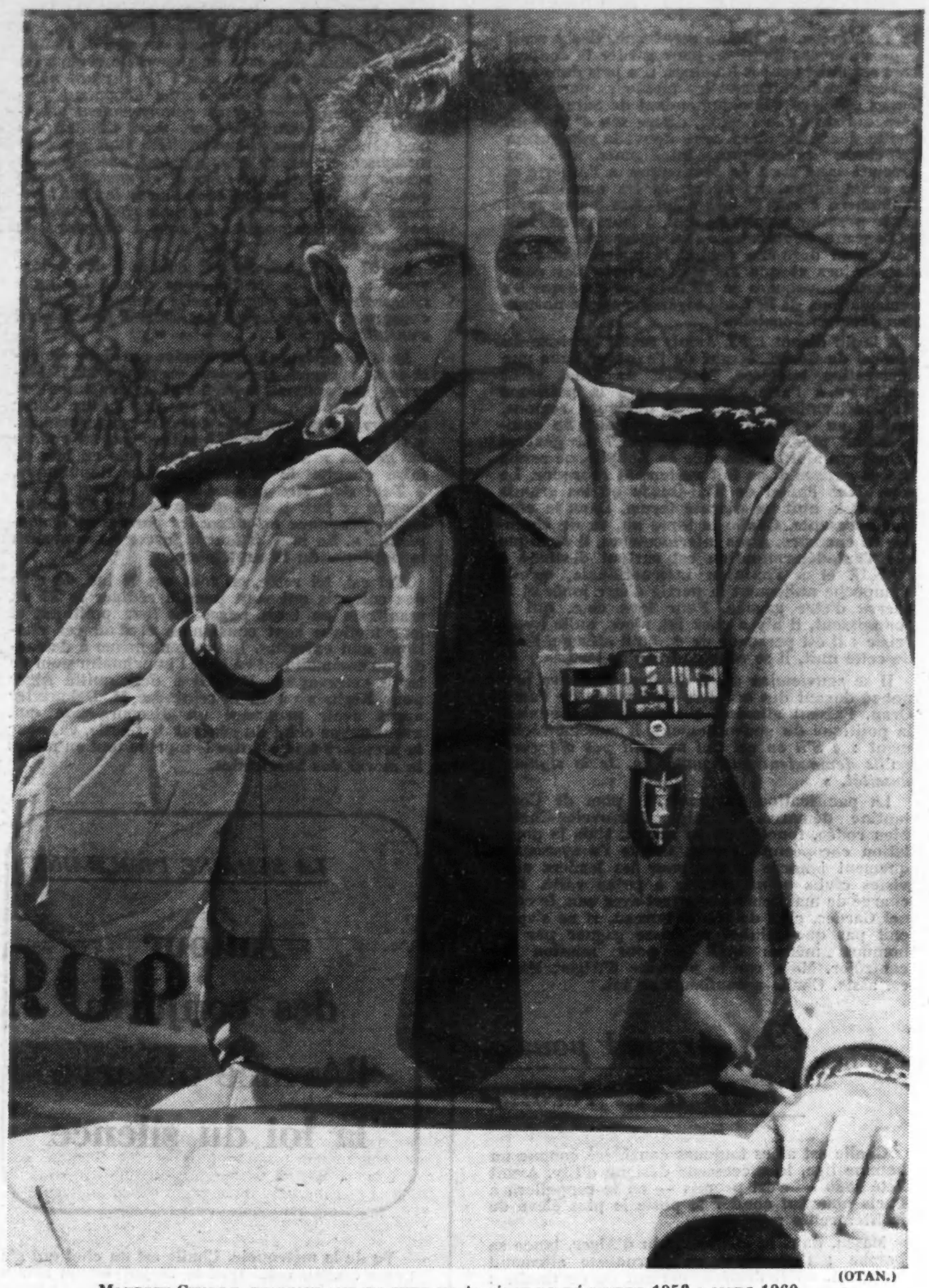
Le général de Gaulle arrive au pouvoir. Le major général des forces armées reprend sa place auprès du général Ely. Celui-ci doit prendre sa retraite à la fin de 1958. Qui, mieux que Challe peut lui succéder ? Il n'ignore rien des problèmes interalliés, de la stratégie occidentale ; il a l'habitude de travailler avec les gouvernants. Intelligent, formé dans un moule moins rigide que les généraux de l'armée de terre, il a le sens du travail en équipe, des rapports humains. Sur le plan professionnel, il a montré ses capacités, dans la préparation des plans complexes de l'opération d'Egypte, dont l'échec ne lui est pas imputable et ne lui sera d'ailleurs nullement imputé. L'Algérie ? Il a joué un rôle important dans la mise en place du barrage — baptisé ligne Morice. Le plus bel avenir lui est ouvert d'autant qu'à l'exception peut-être de M. de Chevigné, il n'a guère d'ennemis.

Mais peut-être a-t-il trop d'amis ? Le général de Gaulle, qui n'aime point Salan et lui reproche de jouer avec lui le jeu des généraux chinois avec Tchang Kaï-Chek, cherche quelqu'un pour le remplacer comme commandant en chef en Algérie. A ses mérites d'homme d'état-major Challe pourra ajouter ceux de chef qui a brillamment réussi sur le terrain. La guerre d'Algérie a toujours été conduite au jour le jour par des généraux qui confondaient stratégie et grandes opérations et qui ne sont assurés que de médiocres succès tactiques. On enverra à Alger le meilleur stratège de l'armée française.

L'opération se fera en plusieurs temps. Douteux féal, mais certainement grand féodal, Salan ne sera dépouillé que progressivement de ses pouvoirs. Challe est envoyé à Alger le 1er octobre 1958 comme adjoint interarmées de Salan qui cumule les fonctions de délégué général et de commandant en chef en Algérie. Il succède à ce poste au général Jouhaud qui devient chef d'état-major de l'armée de l'air. Ainsi pourra-t-il prendre petit à petit en main la direction des forces et, lui aviateur, se faire admettre par les « terriens » qui constituent l'écrasante majorité des unités.

Une confidence au colonel de Boissieu

Le 12 décembre suivant, « l'opération Salan » est pratiquement terminée. Tandis que M. Delouvrier devient délégué général, Challe est nommé commandant en chef. Encore n'a-t-il qu'une liberté d'action limitée. Le général Allard, ami et collaborateur du général Salan, reste chargé du commandement territorial — la 10e Région Militaire — et commandant des forces terrestres. Autour de lui se regroupent automatiquement les « hommes de Salan », les ultras de l'intégration. Ni Challe ni Delouvrier ne peuvent agir sans passer pratiquement par cet intermédiaire. Mais le général Allard ne restera que quelques semaines à son poste en Algérie. Le délégué général et le commandant en chef se retrouvent bientôt « enfin seuls ». Entre eux la collaboration est étroite et amicale ; ils disposent d'un cabinet commun. 1959 sera l'année où l'Algérie aura à sa tête la plus brillante équipe qu'elle ait jamais eue. Les officiers ont d'abord accueilli les deux hommes avec suspicion : ils les accusent de former une équipe de « technocrates », d'être des agents d'exécution du chef de l'Etat, enfin, de tout ignorer de l'Algérie. Ils y apportent en fait un œil neuf et le recul métropolitain. Delouvrier, homme de l'Est, et Challe, Méridional froid, au moins en apparence, se comprennent et se complètent. Le drame pour Challe est qu'ils réussiront trop bien.



(OTAN.)

MAURICE CHALLE, COMMANDANT EN CHEF EN ALGÉRIE DE DÉCEMBRE 1958 A MARS 1960.
« Paris ne croit pas à la victoire militaire. Moi, si ! »

Patiemment, il met en place un dispositif nouveau. Les unités de réserve générale — parachutistes et Légion — avaient été jusqu'alors utilisées par le commandant en chef un peu comme des brigades de pompiers : on les envoyait renforcer les points menacés, on les monnayait même, au point qu'elles se trouvaient constamment dispersées aux quatre coins de l'Algérie. La pacification se faisait au hasard des réussites locales, sans plan préétabli, sans dessein arrêté. Lorsque la situation se détériorait, le commandant en chef s'empressait de réclamer des renforts à la métropole et de mettre ses échecs au compte de l'insuffisance des effectifs.

Challe regroupera ses réserves générales, il en fera non plus des pompiers, mais le fer de lance d'une stratégie offensive. Pour renforcer le quadrillage, il accroîtra considérablement la proportion des musulmans dans les unités régulières et multipliera les harkis. Ce sera d'ailleurs là, plus tard, une des raisons de son drame de conscience. Pour empêcher les régiments de s'endormir derrière leurs créneaux ou de s'user sur les routes, il exigera la création de commandos de chasse qui poursuivront les rebelles dans leur domaine : le djebel. Ils en signaleront la présence, les pisteront sans relâche et joueront le rôle de « têtes chercheuses ».

Après avoir renforcé les deux barrages et assuré leur étanchéité, le nouveau commandant en chef, ayant solidement « encagé » son théâtre d'opérations, lance, d'ouest en est, une série de grandes opérations. Il commence par l'Ouarsenis où les réserves générales opérant en nombre et en force nettoient le massif, tandis que de nouvelles pistes y sont percées. Derrière elles un solide dispositif est mis en place pour empêcher que la situation ne pourrisse à nouveau dès leur départ. L'aviation joue un rôle de premier plan dans les opérations, et non plus celui d'un « brillant second » ; elle coopère à tous les échelons avec les forces terrestres, utilise l'hélicoptère et l'avion d'appui dans le cadre d'une doctrine bien définie.

Maurice Challe n'est plus aux yeux de l'armée de terre « l'homme de de Gaulle », de technocrate, il est devenu le « patron ». Il sent ou croit sentir la victoire à sa portée. Et il s'aperçoit vite que Paris attend de lui non un succès total par les armes, mais une amélioration de la carte militaire qui permettra de traiter à partir d'une position de force. Dès avril 1959, à un retour d'un voyage dans la capitale où il a rencontré le général de Gaulle, il dira au colonel de Boissieu : « *Je viens de m'apercevoir que Paris ne crois pas à une victoire militaire. Moi j'y crois, et je le dirai.* » Lui qui fuit les journalistes, il accorde une interview à Eugène Mannoni, envoyé spécial du « Monde » et lui déclare : « *J'estime qu'il peut y avoir une solution militaire à l'affaire algérienne. Notre désir à nous militaires, quoi qu'on puisse penser, est de faire la paix le plus tôt possible, et nous pensons que cette solution-là est au bout de nos efforts.* » Ni le général de Gaulle, ni M. Debré ne réagissent, pas plus qu'ils n'avaient réagi lorsqu'un journaliste de « La Vanguardia » de Barcelone lui attribuait les propos suivants : « *Ce qui est certain c'est que l'Armée ne rembarquera pas avant longtemps, car la mission que lui a confiée le général de Gaulle dans l'édification d'une Algérie toujours plus française est une œuvre de longue haleine...* »

Première rencontre avec Saint-Marc

Pour la deuxième des grandes opérations de son plan, en Grande Kabylie, le commandant en chef décide d'en prendre directement la direction. Il installe son P.C., baptisé Artois, non loin

→

de Tizi-Ouzou, en pleine montagne. Il s'y rend le plus souvent possible, pour garder le contact avec ses unités et ses hommes. Il a pris dans son état-major opérationnel les meilleurs parmi les jeunes officiers : le commandant de Saint-Marc, parachutiste de la Légion, dirige son 4e bureau. Challe découvre alors cette nouvelle génération de chefs, dynamiques, intelligents, qui ont baroudé sans arrêt de l'Indochine à l'Algérie et ne craignent ni les idées, ni les combats. Il s'attachera à eux et eux à lui. Eux parce qu'il est le premier « patron » qui, à leurs yeux, soit un « grand bonhomme », lui parce que sa carrière s'est déroulée depuis la guerre dans les états-majors et que cette découverte des combattants provoquera en lui le même choc que les acclamations de la foule algéroise sur le normalien Jacques Soustelle.

A la fin d'août 1959, Artois reçoit la visite du général de Gaulle. Avant de l'exposer dans une déclaration télévisée, le chef de l'Etat vient expliquer à l'armée ce que sera la politique d'autodétermination. Il y a quelques remous, surtout au « sommet ». Les généraux ne comprennent plus. Où est le 13 mai ? Le général Faure, qui alors commande en Kabylie, ne cache pas sa pensée et se fait vertement rabrouer. Le soir, dans l'hôtel de Tizi-Ouzou où les grands passent la nuit on discute ferme. Dans la chaleur écrasante, Challe le torse nu, va de chambre en chambre. A ses interlocuteurs, il explique que l'autodétermination est surtout destinée à l'O.N.U. et à l'opinion internationale, qu'elle n'empêche nullement la partie d'être jouée et la guerre d'être gagnée. Pour tous ceux qui le connaissent, il n'y a chez lui, alors, nulle hypocrisie : il est persuadé de ce qu'il affirme. Mais, de cette nuit, il se souviendra plus tard.

Il se souviendra aussi du bref discours prononcé devant des officiers de l'armée de l'air à Oran. Faisant allusion à ceux qui critiquaient la politique du gouvernement, il conclut sèchement : *« S'il en est qui ne sont pas d'accord, qu'ils demandent leur mutation. Je la signerai aussitôt. »*

La pacification progresse, le plan de Constantine démarre. L'équipe Delouvrier-Challe, bien rodée, fonctionne au mieux. Mais la population européenne s'agite. Challe l'a systématiquement ignorée et n'a pour les leaders activistes civils qu'un mépris à peine voilé. Il a chargé de maintenir le contact avec eux, le colonel Gardes, chef de son 5e bureau, et ne s'aperçoit pas que celui-ci se laisse gagner par les hommes mêmes qu'il a pour mission de contrôler. Mais, sur la marmite d'Alger, Massu est assis. Challe a confiance en lui.

Argoud pousse Challe à la révolte

Challe est alors toujours considéré comme un homme lige, le successeur désigné d'Ely. Avant l'été 1960 — c'est promis — on le rappellera à Paris pour lui confier le poste le plus élevé de la hiérarchie militaire.

Massu, dans le climat tendu d'Alger, lance sa bombe : l'interview au journaliste allemand Kempski, où il déclare, parlant de de Gaulle : *« Il était le seul homme à notre disposition. Mais l'armée a peut-être fait là une faute. »* Sans même avoir vu Massu, Challe dément les propos publiés par la « Suddeutscher Zeitung ». Trop tard. Massu a beau, convoqué à Paris par M. Guillaumat, ministre des Armées, écrire lui-même un communiqué qui est une vague rétractation, le général de Gaulle décide qu'il ne reprendra pas le commandement du corps d'armée d'Alger. Le commandant en chef, appelé à Paris, tente de faire revenir le chef de l'Etat sur sa décision. Il n'y a rien à faire. De la marmite en pleine ébullition, le couvercle a sauté, de lui-même. Challe va se trouver en face de la foule, qu'il déteste, des excités d'Alger, qu'il méprise.

Epuisé, écœuré, il revient au quartier Rignot. C'est pour s'apercevoir dès le début de l'émeute qu'il n'a pour ainsi dire plus de prise sur ses unités de choc, en tout cas sur la 10e D.P.

Les journées des barricades ont été souvent retracées. On y voit Challe de plus en plus persuadé que Paris fait fausse route, se laissant peu à peu influencer par les colonels Argoud et Broizat.

Dans la nuit du 25 au 26 janvier, Argoud dit à M. Debré venu à Alger confesser les colonels : *« Il faut tout faire pour revenir sur l'autodétermination... Si le général de Gaulle refuse, il faudra que le général Challe essaie, à mon sens, lui-même, de prendre l'affaire à son compte. »*

« Le général Challe, poursuit Argoud, *trouva fort heureux ce langage et sa fermeté. Il me dit que cela l'aiderait beaucoup dans ses négociations avec Paris... »*

Le 26 janvier au soir, Challe flanche et dit : *« Pas de question. Nous allons essayer maintenant de mettre le général de Gaulle devant un fait accompli. Je vais essayer de faire manifester les musulmans aux cris de « Vive l'Algérie française ! Vive l'armée ! Tous unis ! » Et lorsque le général de Gaulle verra qu'il s'agit de toute la population, à ce moment-là nous le forcerons à renverser sa politique. »*

Le dessein des colonels, dont Argoud est l'âme ardente et secrète, est alors à plusieurs détentes mais toutes passent par Challe qui est, à leurs yeux, le garant de l'unité de l'armée. Ou bien il joue les Salan et fait un nouveau 13 Mai, ou bien ils se servent de lui pour amener de Gaulle à composition : ou le changement de régime ou le changement de politique. *« Un certain nombre de personnages plus hardis m'avaient proposé de prendre la tête du gouvernement provisoire qu'on allait instituer,* dira Challe plus tard (1). *Je leur ai dit que telle n'était pas mon intention, en aucun cas, d'abord parce que je savais quel était mon devoir et ensuite parce que leur affaire, de toute façon, sur le plan bêtement tactique, ne débouchait sur rien, la métropole étant absolument opposée à ce genre de plaisanterie. »*

Le 27 août, Argoud dit encore à M. Delouvrier : *« Si de Gaulle nous donne les mots nécessaires pour gagner cette guerre, il faut le conserver. S'il ne les dit pas, alors il faudra qu'il s'en aille. »* (2).

Mais le général Challe n'entre pas dans ce jeu-là et se reprend, fortement étayé par M. Delouvrier. Les colonels reviennent à leur intention première, à leur dernière illusion : faire durer les barricades pour faire céder le gouvernement. *« Il faut lui arracher le bandeau qui lui couvre les yeux... »* Argoud, s'est donc mis en tête de faire chanter le président de la République. *« Tout doit être mis en œuvre et tout l'a été jusqu'à ce jour pour... que le général de Gaulle, enfin, prononce lui-même les paroles qu'il convient... »*. En bref, il faut le forcer à renoncer à la politique du 16 septembre.

Tel est, tel reste, en tout cas le but, le rêve des colonels qui vont jusqu'à rédiger le 28 un manifeste de trois pages où leur politique et leur tactique sont consignées et d'où ces citations sont extraites. Ils songent même à demander au commandant en chef l'imprimatur pour ce texte extravagant. Mais il a déjà quitté Alger pour Réghaïa où va le rejoindre M. Delouvrier après avoir prononcé un discours-choc qui, avant même celui du général de Gaulle, va, pour la première fois, abattre le mur ou tout au moins le moral des barricades.

LA SEMAINE PROCHAINE

Autour des conjurés l'Armée observe la loi du silence

Vu de la métropole, Challe est un chef qui n'a pas été obéi, celui qui, le 24 janvier au soir a conclu sa brève allocution radiodiffusée par un « C'est tout » fort sec mais qui n'a produit aucun effet, un chef surtout, dont la fidélité, au moment critique, est apparue chancelante. Vu d'Alger, c'est l'homme qui a évité que le sang continue de couler, et, tant bien que mal, a évité une rébellion. Pour lui, il a hâte de s'occuper de « sa » guerre et « sa » victoire qu'il croit de plus en plus proche.

Aussi la nouvelle de son remplacement par le général Crépin lui porte-t-elle un coup terrible. Il se sent dans l'état d'esprit de Lyautey acculé à la démission et quittant « son » Maroc. Sa rancœur est d'autant plus vive qu'il connaît les pourparlers engagés avec les chefs de la wilaya IV.

Pierre Lagaillarde commandant en chef

« La paix approche, dira-t-il dans son dernier ordre du jour, le 23 avril 1960, *n'en déplaise aux chronométreurs du dernier quart d'heure »* ; et, cachant à peine son amertume : *« Ne vous laissez pas atteindre par les critiques et les calomnies qui sont souvent votre lot. Méprisez-les, elles viennent de trop bas ».* Il conclut : *« Vous maintiendrez cet énorme effort pour que, dans ce beau et dur pays d'Algérie, règne définitivement la paix française. »*

Challe est nommé, à Fontainebleau, commandant en chef des forces alliées Centre-Europe. Ce n'est un beau commandement qu'en apparence. Pour lui, c'est une voie de garage. Il n'a plus de chance d'aller plus loin. Il s'enferme dans un silence de plus en plus amer, de plus en plus tourmenté. N'a-t-il pas eu tort de repousser, le 26 janvier au soir, la proposition des colonels ?

Le 1er mars, le général Challe quitte Fontainebleau et il pense entrer à la Société Saint-Gobain. Les sollicitations dont il avait fait l'objeu en décembre se renouvellent aussitôt, nombreuses et pressantes. Après les manifestations de novembre, la visite du chef de l'Etat et les troubles de décembre, le référendum de janvier, une nouvelle occasion de « clash » se profile en effet : la négociation avec le G.P.R.A. *« Toute négociation est un crime contre l'unité de la patrie et la vie de ses enfants »*, télégraphie Salan à des anciens combattants d'Oran.

Le 27 février, le général de Gaulle a reçu M. Bourguiba à Rambouillet. Dès lors « le processus de la paix » paraît bien engagé. Le climat se dégrade très vite en Algérie : les attentats au plastic sont quotidiens, les opposants à la politique de de Gaulle se regroupent, les mouvements s'unifient, ou plutôt se fédèrent, sous l'égide de « l'armée secrète », l'O.A.S., dont on commence à parler tandis que les « maquis activistes », moins secrets et moins sérieux aussi, font beaucoup parler d'eux. *« Oranais, considérez-vous comme mobilisés sur place,* proclame l'un d'eux. *La révolte gronde au sein de l'armée. Préparez-vous à répondre à son appel et aux ordres que les patriotes vont vous transmettre de leur maquis. Citoyens musulmans, israélites, chrétiens, armez-vous, formez vos bataillons. »*

Lagaillarde et sans doute Agoud achèvent de dresser l'ordre de bataille de l'insurrection grâce aux rapports transmis par le commandant Perrier. L'ancien sous-lieutenant de paras se croit décidément la vocation d'un commandant en chef ; il demande à son « correspondant », sous forme d'organigramme, la liste des « unités sûres » jusqu'au stade des compagnies, il s'enquiert de facilités de transport et d'hébergement.

Pendant ce temps, le haut commandement minimise l'importance des « soi-disant maquis », se déclare résolu à *« s'opposer avec la plus grande fermeté à toute tentative de perturber le calme »* et entreprend de convaincre les officiers du bien-fondé de la politique de négociation. Pour y parvenir, le général Gambiez prend sa canne de pèlerin et parcourt, d'un bout à l'autre, l'Algérie : *« Sans s'alarmer des tentations activistes qui peuvent se manifester autour de certains officiers, il affirme à chaque occasion son désir de vendre à l'Armée sa pureté de cristal »* (3).

De Gaulle parle. Challe se décide

Fin mars, le bruit du putsch court pourtant de nouveau à Alger. Les contacts se multiplient en métropole. Le général Challe est de nouveau « très sollicité » par les colonels qui l'assiègent et dont beaucoup lui sont envoyés par Argoud. *« La France a encore tous les atouts en main,* lui disent-ils. *On ne peut pas les jeter. Après Evian, ce sera fini, et cela finira dans le sang. Venez avec nous. Beaucoup de militaires sont prêts. Nous montrerons qu'on peut pacifier l'Algérie et non pas l'abandonner. »*

Il demande à réfléchir, voit plusieurs fois le général Zeller en quelques jours, accepte enfin ce qu'il a refusé en décembre. Au colonel Georges de Boissieu qui lui rend visite le 28 mars il demande : *« Si je prenais la tête d'une tentative quelconque, que ferait l'Algérie ? »*. Son ancien chef d'état-major lui répond qu'elle « marcherait ».

Bien que le premier rendez-vous d'Evian, pris pour le 7 avril, ait été décommandé, l'agitation activiste s'intensifie tant en métropole qu'en Algérie. Plastic et menaces sont les armes préférées de l'O.A.S. Il ne s'agit plus seulement de sauver l'Algérie française ; il faut renverser le régime. Dans l'armée, où les mutations ont été nombreuses depuis les flottements de décembre, la reprise en main continue « en souplesse ».

« Certains, à vrai dire, ne sont ni résignés, ni en voie de s'accoutumer à l'idée de négociation. Çà et là des partisans d'un « clash » politique demeurent. On affirme qu'ils sont peu nombreux » prophétise cependant le correspondant du « Monde » le 6 avril. A Metz, le colonel Argoud reçoit beaucoup, recrute, laisse entendre que Challe est avec lui, envoie le colonel de la Chapelle au général Gouraud. Le général Challe attend encore, avant de franchir définitivement le pas — et la Méditerranée — la conférence de presse que de Gaulle doit tenir le 11 avril. Qu'espère-t-il encore ? On le presse toujours. *« Les cadres qui sont avec nous pour tenter quelque chose en Algérie demandent avec insistance que vous soyez à leur tête »*, lui dit-on.

Enfin de Gaulle parle et c'est pour dire du ton le plus naturel que la France ne fera nul obstacle à l'instauration d'un Etat algérien *« souverain au-dedans et au-dehors »*. Si cet Etat accepte l'association avec la France, tant mieux. S'il refuse tant pis. *« Naturellement, nous cesserons aussitôt d'engouffrer dans une entreprise désespérée, nos ressources, nos hommes, notre argent... »*

S'il ne l'était pas, Challe est fixé et, dès le lendemain, 12 avril, il voit Jouhaud et Zeller et fixe avec eux au 20 la date du putsch d'Alger. Godard l'apprend le 17 en même temps qu'il reçoit l'ordre de Challe de se rendre à Alger. Le sort en est jeté.

(A suivre.)

(1) Dans la déposition à huis clos au procès des barricades.

(2) Cité dans « Barricades et Colonels » (A. Fayard).

(3) Alain Jacob dans « Le Monde » du 23 mars 1961.

AMÉRIQUE

L'exemple du Guatemala

● ***Comment doit - on gouverner des Indiens ? Le président du Guatemala et son bras droit, le directeur de la Sûreté, ont des idées précises à ce sujet et ils les appliquent. Ils les ont exposées à K.S. Karol (1).***

LE Guatemala, le pays le plus indien de l'Amérique centrale, est devenu depuis quelques années un « cas test » politique de l'hémisphère occidental. On en a parlé avec passion pendant la campagne présidentielle aux Etats-Unis, dans les meetings révolutionnaires de La Havane, et partout en Amérique latine.

Il doit cette célébrité à une courte guerre civile qui, en 1954, a opposé le président Arbenz, légalement élu à la majorité de 70 % des suffrages, à une armée d'invasion dirigée par le colonel Carlos Castillo Armas. La capitale a été bombardée par des avions ne portant aucun signe distinctif et, après dix jours de combat, les rebelles ont triomphé. Ce n'était pourtant pas une simple révolution de palais, comme l'histoire de la région en avait tant connu.

Les Etats-Unis ont en effet admis que la révolte du colonel Castillo avait été financée et appuyée par leurs services secrets. Cette intervention était justifiée, à leurs yeux, par l'orientation d'extrême gauche du président Arbenz. L'administration républicaine affirmait donc qu'elle avait sauvé le Guatemala du communisme et portait l'opération Castillo à son crédit.

A La Havane, au contraire, on affirme que le président Arbenz n'a pas été renversé parce qu'il était communiste — ce qu'il a toujours nié — mais parce qu'il avait touché aux intérêts de la puissante corporation américaine, la « United Fruit C° ».

Quelle est la situation au Guatemala, sept ans après cet événement controversé ? Je suis allé sur place pour le découvrir.

Mon premier interlocuteur a été le président de la République, le général et « ingénieur » Don Miguel Ydigoras Fuentes. Il a commencé par une plaisanterie : *« Je dois beaucoup à la France car j'ai été membre de la commission internationale, dans les Comptoirs français des Indes en 1948. C'est là que j'ai acquis la réputation d'être un expert des questions indiennes. L'immense majorité de la population du Guatemala étant de souche indienne, je crois que c'est cette réputation qui m'a valu d'être choisi pour la présidence. »*

Des idées fausses

Puis, voyant que je regarde avec curiosité les photos montrant les réalisations du régime guatémaltèque mais portant l'estampille des « United State Information Services », le président me fait spontanément une profession de foi :

« Je suis un grand admirateur des Etats-Unis, de leur économie florissante et de leur démocratie. J'essaie d'introduire ici, au Guatemala, les mêmes mœurs politiques et la même prospérité. Malheureusement, la démocratie n'a pas de traditions chez nous et ma tâche n'est pas facile. »

Quand je lui demande à quel genre d'obstacles il se heurte, il m'explique que ses compatriotes ont un sens de leurs responsabilités publiques très peu développé.

« Le Parlement est composé de politiciens bavards qui aiment couper les cheveux en quatre. Les possédants s'opposent à l'instauration d'un impôt sur le revenu (qui n'existe pas au Guatemala). *Les fonctionnaires s'affichent avec leurs maîtresses et donnent un mauvais exemple à la population.*

« Mais je prépare des lois qui vaincront toutes ces pratiques », conclut le général Ydigoras avec optimisme.

Je lui demande, alors, si le renversement par la violence du régime d'Arbenz en 1954, ne constituait pas un mauvais préambule à l'enseignement des pratiques démocratiques. Après tout, aux Etats-Unis, on n'a jamais eu recours à des méthodes pareilles pour changer le gouvernement.

Mon interlocuteur enlève ses lunettes et me regarde avec surprise.

« Vous avez des idées fausses sur le régime d'Arbenz, commence-t-il sèchement. *Il ne pouvait être légal parce ce qu'il était communiste, terroriste et malhonnête. Avant de me réfugier au Salvador j'ai été victime de cinq tentatives d'assassinat au moins. Arbenz a attisé la haine de la population indienne contre tous ceux qui ont réussi à acquérir quelques propriétés grâce à leur travail. Non seulement il voulait confisquer leurs biens, mais encore il a rempli ses propres poches. Il a aujourd'hui 20 millions de dollars dans une banque de Suisse. »*

Le costume de M. Toledano

Je lui demande pourquoi, dans ces conditions, l'ancien président Arbenz mène une existence modeste de réfugié politique à La Havane au lieu de profiter de ses richesses investies en Europe. Le général se met à rire :

« Au Mexique, me dit-il, *il y a un communiste, M. Lombardo Toledano, qui s'est tellement enrichi grâce à la politique, qu'il s'est fait faire d'un seul coup 50 costumes. Mais il les a tous fait faire identiques. Puis il a acheté 50 chemises et 50 cravates identiques. Aujourd'hui les gens naïfs qui le voient disent : « Regardez ce qu'il est pauvre Lombardo Toledano ; il « porte toujours le même costume. »*

Arbenz ainsi « enterré », nous passons à un autre sujet : la nouvelle administration américaine a préconisé, au cours de la conférence de Punta del Este, certaines initiatives gouvernementales dans les pays latino-américains, notamment la réalisation de réformes agraires et de projets industriels concrets. Que compte faire le président Ydigoras ? Comment entend-il utiliser l'aide qu'il recevra dans le cadre de l' « Alliance pour le progrès » ?

« Je suis en train de faire une réforme agraire, me dit calmement le président. *Mais j'entends procéder par étapes et les terres que je distribue, je les achète au préalable aux anciens propriétaires. Je ne suis pas communiste comme Arbenz et je ne confisque pas la propriété d'autrui.*

« Quand aux industries, je voudrais vous poser une question : Vous admettrez sans doute que les Etats-Unis sont le pays le plus prospère du monde ? Y connaissez-vous une seule entreprise industrielle ou commerciale qui soit propriété de l'Etat et qui ait été construite par l'initiative gouvernementale ? Non, décidément, je ne crois pas aux méthodes marxistes. Selon moi, le meilleur moyen de développer l'Amérique centrale, c'est de continuer à encourager les investissements privés. »

Après cet exposé de principe, le président Ydigoras me parle longuement du marché commun des pays d'Amérique Centrale qui est en voie de création et qui sera très attirant pour les investissements nord-américains et même européens.

L'invasion du mois d'avril

Nous en venons alors au problème des libertés civiles au Guatemala. Pourquoi les édifices publics sont-ils gardés militairement et pourquoi offre-t-on des récompenses élevées à ceux qui faciliteront l'arrestation d'un certain nombre de personnalités dont le nom et les photos sont affichés partout ?

« Ceux qui sont recherchés, répond le président, *sont des communistes, des fidélistes et leurs pareils. Ce ne sont pas des opposants politiques, mais des conspirateurs à la solde de l'étranger. Ils reçoivent des armes et de l'argent de Cuba. Nous avons découvert récemment des arsenaux clandestins très importants.*

« Ces Cubains font un effort particulier pour le Guatemala, dit le président en souriant. *« Che » Guevara a séjourné ici sous le gouvernement Arbenz et comme notre pays est un des plus beaux du monde, il voudrait y revenir avec ses petits amis.*

— Les Cubains, dis-je, affirment que leur île est la plus belle du monde et que c'est la raison pour laquelle le Guatemala a aidé l'invasion anti-castriste du mois d'avril.

Le général Ydigoras n'apprécie pas mon humour. Il me déclare catégoriquement que son pays n'a rien à voir avec les mésaventures du corps expéditionnaire anti-castriste du mois d'avril dernier.

→

(Hardy.)

K. S. KAROL AVEC LE CHEF DE LA SURETÉ GUATÉMALTÈQUE.
« Vous ne connaissez pas les communistes ? »

(1) Nous poursuivons ici cette semaine la publication de l'enquête que K.S. Karol a effectuée pendant les mois de juillet et d'août en Amérique du Sud (Cf. « L'Express » n°s 532 et 533.) La semaine prochaine : Le pays le plus cher du monde : le Venezuela.

5 octobre 1961
RENTRÉE DE LA PROPÉDEUTIQUE PRATIQUE
37, BOULEVARD D'AUTEUIL
BOULOGNE-sur-SEINE
Ouverte aux jeunes filles
(bachelières ou non)
Orientation et Formation professionnelle

— Pourtant, dis-je, je suis allé à La Havane quelques jours après l'invasion et j'ai interrogé personnellement les prisonniers. Ils m'ont déclaré eux-mêmes qu'ils avaient été entraînés dans le camp de Retalhuleu au Guatemala.

— *On leur a lavé le cerveau ! Vous ne connaissez donc pas les communistes ?* Le président est presque en colère et refuse de s'attarder plus longtemps sur le problème cubain.

— *J'ai assez à faire pour rétablir l'ordre au Guatemala,* dit-il. *Je ne m'occupe pas de Castro. Je gouverne honnêtement mon pays et, contrairement à mes prédécesseurs je ne donne de « pots de vin » ni aux politiciens, ni à la presse, ni à personne. Je suis ouvert aux doléances de tous mes compatriotes. N'importe qui peut venir ici me voir au palais présidentiel. Voilà ce que j'appelle la démocratie.*

L'avant-centre du P.U.C.

C'est sur ce plaidoyer que se termine notre entretien. Après m'avoir montré les photos de ses petits-enfants le président me donne l'assurance que je pourrai voir qui je veux au Guatemala et que toutes les facilités me seront accordées pour mener à bien mon enquête.

Le lendemain matin, je suis cependant réveillé par deux policiers qui m'invitent à les suivre chez M. Arturo Aguirre Matheu, chef des services d'immigration à la sûreté guatémaltèque.

Celui-ci me déclare, dès l'entrée, qu'il est un grand ami de la France et qu'il ne me veut aucun mal. Il a reçu simplement du président l'instruction de vérifier mes papiers, ce qui est vite fait. La conversation dévie ensuite sur le football (M. Aguirre a été naguère avant-centre de l'équipe du P.U.C., à Paris, et il est aujourd'hui un des dirigeants de la Fédération internationale de football). Avant de me laisser partir, il m'invite à visiter avec lui, deux jours plus tard, Antigua, l'ancienne capitale de l'Amérique Centrale détruite par le tremblement de terre de 1773, et dont les ruines se trouvent à 70 kilomètres de Guatemala City.

Les diplomates français et américains à qui je fais part, dans l'après-midi, de ce projet, m'apprennent que l'homme qui m'a invité à Antigua n'est pas un simple chef de la sûreté. En réalité, il est le plus proche ami du président et on le considère comme le personnage n° 2 de la République.

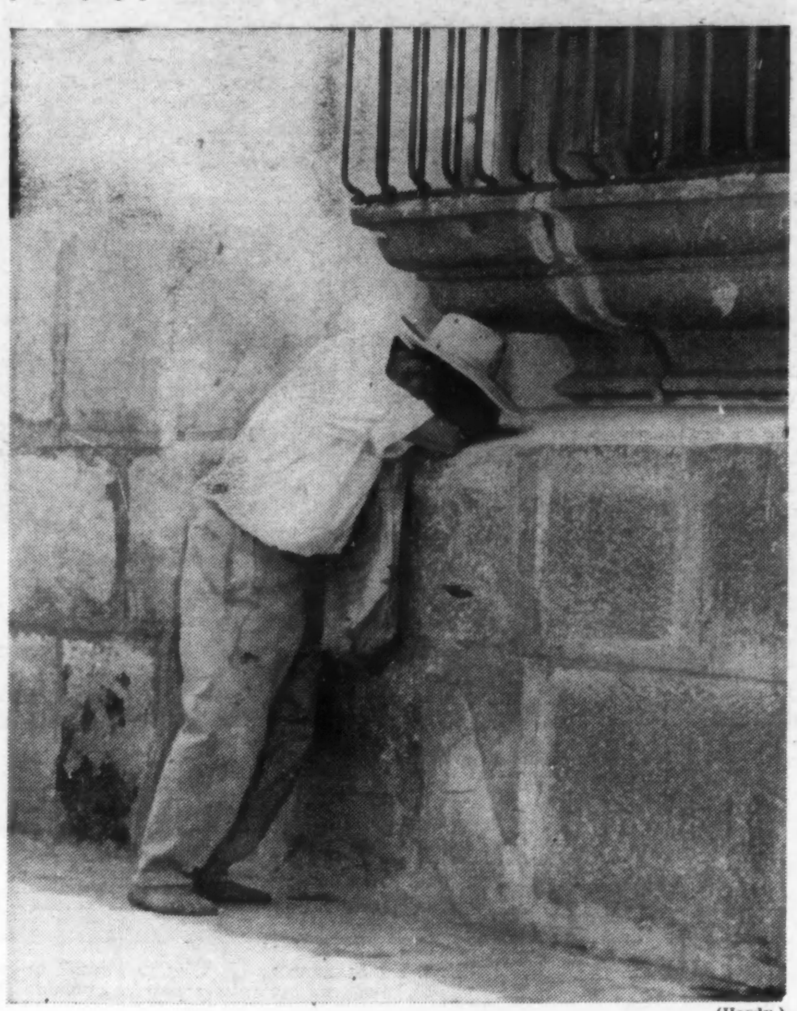
La famille d'Aguirre possède de grandes plantations de café et figure parmi les plus riches du pays. « *Vous ne pouvez pas*, me dit-on, *trouver de meilleur interlocuteur pour connaître le climat officiel du pays.* »

En route pour Antigua, je demande donc à M. Aguirre de m'expliquer le paradoxe économique de son pays : le Guatemala est sursaturé de marchandises américaines. Tout, depuis les postes de télévision jusqu'aux savons et aux tissus, porte l'indication « made in U.S.A. ». Mais les prix de ces biens de consommation sont encore plus élevés qu'à New York. D'après les statistiques de l'O.N.U., le coût de la vie au Guatemala est supérieur de 10 % à ce qu'il est aux Etats-Unis. Mais les mêmes statistiques indiquent que le revenu moyen par personne est 17 fois inférieur. Comment peut-on vivre avec si peu d'argent dans un pays si cher ?

5 % de Blancs

M. Aguirre me répond qu'il ne faut pas se laisser abuser par les chiffres.

« *N'oubliez pas* — dit-il — *que les trois quarts de notre population sont des Indiens. Ils vivent sur leur lopin de terre, se nourrissent avec ce qu'ils produisent, parlent leur langue, ont leurs coutumes particulières et n'ont pas besoin d'argent. Ils sont heureux et ne demandent qu'à être laissés en paix. Puis, nous avons 5 % de population de race blanche, d'origine espagnole, et ceux-là ont, comme moi, des propriétés terriennes ou commerciales. Ils exportent du café, des bananes ou de la citronelle et ils gagnent leur vie aussi bien qu'aux Etats-Unis. Le reste, les « ladinos », comme nous appelons les métis, possèdent généralement de petits commerces ou travaillent comme ouvriers et ils ont aussi de quoi manger. Personne n'a faim au Guatemala. S'il y a quelques mécontents, c'est qu'ils sont travaillés par la propagande communiste, mais n'est-ce pas la même chose en France ?* »



(Hardy.)

UN INDIEN GUATÉMALTÈQUE.
« Ici, personne n'a faim. »

Après m'avoir brossé ce tableau rassurant, M. Aguirre m'entraîne dans les ruines de l'ancienne cathédrale espagnole et, dans ce cadre pittoresque, aborde un sujet assez inattendu : la prostitution. Ses fonctions à la Sûreté le mettent en contact direct avec ce problème pénible et il vient justement d'avoir à considérer un cas qui l'a convaincu que ce n'est pas le vice mais la nécessité économique qui pousse les femmes à s'adonner à ce métier :

« *Vous savez*, me dit-il, *que la situation économique au Salvador s'est détériorée ces temps-ci. Il y a du chômage, des désordres, bref ça va mal. Plus de six cents prostituées salvadoriennes sont donc arrivées au Guatemala au cours des derniers mois. J'avais connu là-bas une femme parfaitement honnête qui travaillait, je crois, comme secrétaire et qui gagnait assez pour entretenir sa nombreuse famille. Or elle a perdu sa place et elle est restée plusieurs mois sans travail, dans l'impossibilité de faire vivre les siens. La semaine dernière, j'ai trouvé sa fiche dans une maison close de notre capitale. Je l'ai convoquée et elle m'a expliqué que c'était le seul moyen pour elle de vivre et de faire vivre ceux qui étaient à sa charge.*

« *J'ai été extrêmement peiné et, bien sûr, j'ai téléphoné aussitôt à la propriétaire de la maison pour qu'elle la traite convenablement et ne lui donne qu'une clientèle de choix.* »

Les universitaires guatémaltèques que j'ai rencontrés, mais dont je ne peux citer les noms pour des raisons évidentes, m'ont expliqué qu'aussi bien le président Ydigoras que M. Aguirre représentent une aile évoluée de l'aristocratie terrienne guatémaltèque. Leur état d'esprit « libéral » scandalise même un grand nombre de parlementaires qui considèrent comme une erreur de construire des écoles — si les Indiens apprennent à lire ils deviendront vulnérables à la propagande castriste — et de faire des réformes quelconques « quand on s'engage sur cette pente glissante, on ne sait jamais où l'on s'arrêtera ».

Il ne faut pas s'étonner de cette attitude politique. Le Guatemala n'a pas connu de révolution industrielle au XIX[e] siècle. Sa lutte pour la libération a été menée par les propriétaires terriens créoles qui voulaient chasser les Espagnols, non pour changer le pays mais pour maintenir le statu quo féodal. Le régime qui existe aujourd'hui est à peu près le même qu'à l'époque de la conquête.

La United Fruit

Mille familles de très grands propriétaires terriens détiennent 51 % des terres. Elles exportent leurs produits vers l'étranger où elles préfèrent généralement vivre.

Quatre cent mille familles indiennes environ se partagent le restant des terres et les exploitent dans des conditions tellement primitives qu'elles arrivent à peine à se nourrir. Il s'agit là d'une économie fermée, incapable de fournir le moindre surplus pour l'approvisionnement des villes. Le Guatemala est ainsi obligé d'importer des Etats-Unis non seulement des céréales mais du lard, des légumes, des œufs, et même du poisson. L'aide américaine sert à couvrir le déficit budgétaire et à subventionner ces importations.

Sur ce système féodal, cependant, est venu se greffer un élément moderne : la United Fruit C°. Contrairement à ce qu'on pense souvent, la United Fruit ne possède que 2 % des terres du Guatemala. Elle détient, en revanche, le quasi-monopole de l'exportation des bananes vers le marché américain. Elle est propriétaire du chemin de fer « Transocéanique » (le plus cher du monde pour les passagers, le moins cher pour le transport de bananes). Elle dispose de sa propre flotte (la White Fleet). Une partie des ports et aérodromes guatémaltèques lui appartient. Elle a ses stations de radio, ses magasins de détail, ses maisons et autres propriétés dont la valeur totale est difficile à chiffrer.

Le précédent Castro

Je ne sais pas s'il est juste de dire, comme le font les Cubains, que la United Fruit dirige virtuellement le pays. Il est certain toutefois que la United Fruit est un élément essentiel et indispensable du système tel qu'il fonctionne au Guatemala. Mes interlocuteurs universitaires m'ont convaincu, chiffres en main, que cette corporation américaine représente un véritable Etat dans l'Etat. A leurs yeux, la lutte pour une transformation politique du Guatemala est indissolublement liée à la lutte contre la United Fruit et les Etats-Unis.

J'ai fait part de cette conviction aux représentants de l'ambassade des Etats-Unis et notamment à quelques diplomates récemment nommés par l'administration Kennedy. Ils ont reconnu que la United Fruit est mieux armée pour exercer une pression sur Washington que celui-ci pour lui imposer sa politique. Mais le drame, selon eux, ne réside pas seulement là :

« *Nous ne savons pas sur qui accrocher notre chapeau dans ce pays. Les hommes de l'opposition sont généralement antiyankee et même s'ils ne sont pas communistes, il est impossible de savoir s'ils ne le deviendront pas une fois au pouvoir. Rappelez-vous le précédent Castro. Si c'était un adversaire affiché depuis toujours des Etats-Unis, l'affaire serait assez simple. On pourrait dire que nous avons perdu une bataille, c'est tout. Mais il apparaissait, au début, comme un homme acceptable. Nous l'avons aidé dans son combat contre Batista. Puis il nous a roulés.* »

Après une telle expérience les Américains ne veulent plus prendre de risques. Leur doctrine a été résumée par un écrivain libéral, M. Robert J. Alexandre : « *Les Etats-Unis devraient soutenir au Guatemala tout gouvernement qui maintient l'ordre, qu'il soit démocratique ou qu'il affecte seulement de l'être, et cela sans être trop scrupuleux sur le choix des moyens à employer...* »

Ce qui m'a surpris, pourtant, c'est le profond pessimisme de ces diplomates américains. Ils savent que les choses vont mal au Guatemala et ils disent en plaisantant : « *Cela va craquer quelque part. Si ce n'est pas ici, ce sera au Salvador ou au Nicaragua.* »

— Et l'Alliance pour le progrès ?

— *Il faudrait que le Congrès des Etats-Unis vote des crédits énormes pour l'Amérique Centrale ; alors, la minorité des privilégiés, une fois sursaturée, consentirait peut-être à redistribuer une partie de ses biens aux Indiens qui se promènent silencieusement dans les rues. Autrement dit, il faudrait un miracle.* »

K.S. KAROL.

Vos enfants abordent une nouvelle année...

Pour vous aider à résoudre leurs problèmes d'adaptation scolaire (orthographe, écriture, raisonnement mathématique), de caractère, d'orientation professionnelle, etc., vous avez à votre disposition le

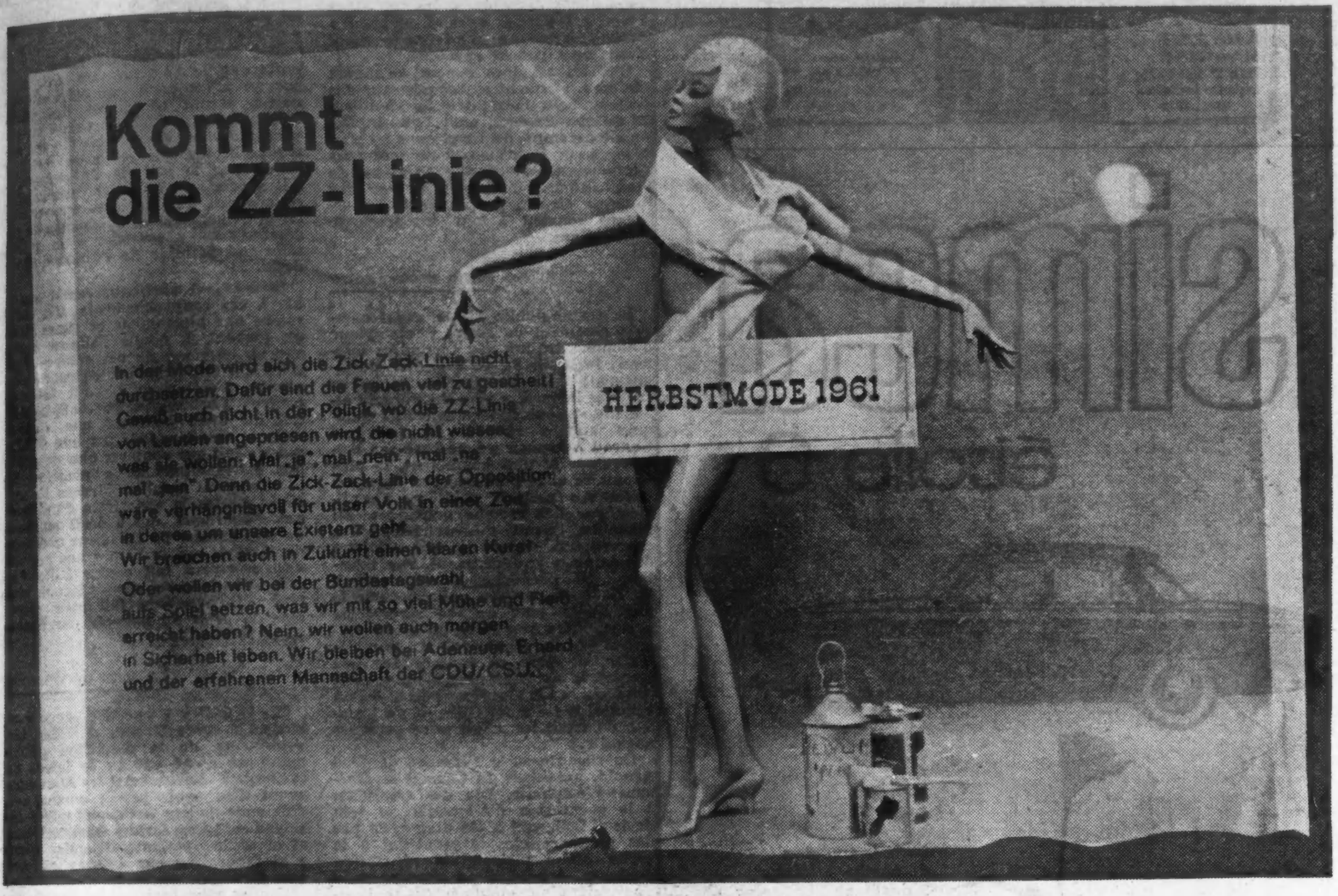
CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES
23, rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)
Tél. : BAB. 06-61

SERAUDIE et Cie
FABRIQUE DE CHEMISES
10 bis, rue Jacques-Kellner
MAR. 51-07
(123, avenue de Saint-Ouen)
SPECIALITE DE CHEMISES SUR MESURES
DEPUIS TROIS GENERATIONS
SANS INTERMEDIAIRES
Ouvert tous les jours
Nous tenons à votre disposition toute une gamme de tissus : popelines, poplons, voiles, etc.

Plus besoin de personne pour
VOS PIQURES
LE SENSATIONNEL AUTO-PIQUEUR
INIEMATIC STAR
Léger, portatif, élégant, sûr et d'un maniement simple les fera pour vous
SANS DOULEUR
Véritable petit robot, pique, injecte et se retire rien qu'en appuyant sur un bouton
FINIE LA HANTISE DE LA PIQURE !
Documentation gratuite à
INIEMATIC STAR (Service E.)
8, RUE DE RICHELIEU - PARIS (1er) - RIC. 73-35

PULL-OVER 1961
ERAM
EN LAINE
IMPERMÉABLE

L'ENVERS DE L'ALLEMAGNE



UNE PUBLICITÉ ÉLECTORALE ALLEMANDE (1).
« Les gratte-ciel vont s'écrouler comme des châteaux de cartes. »

Ma voisine, dans l'express Milan-Hambourg, n'avait rien de la « gretchen » d'autrefois aux longues nattes blondes. C'était l'Allemande 1961 : un peu trop chic, un peu trop mince, incarnation parfaite d'un idéal de parfumeur. Même après le tunnel du Saint-Gothard, elle n'a pu se décider à échanger son short, beaucoup trop court, contre une tenue plus adaptée à la température, devenue brusquement plus fraîche. Avec ce goût de l'autocritique qui est l'une des nouveautés de l'après-guerre (au même titre que le souci de conserver sa ligne), elle a fait remarquer que les autres voyageurs devaient pouvoir profiter du hâle qu'elle avait acquis pendant ses vacances, au prix de deux mois de salaire. Ses cuisses brunes n'ont cependant qu'à peine distrait mes compagnons de voyage, auxquels la lecture des dernières nouvelles enlevait toute idée de plaisir. Les journaux leur montraient des photos de barbelés et, à la « une » des magazines, ils pouvaient voir, face à face, les yeux froids des policiers de l'Allemagne de l'Est et les canons glacés des tanks américains. Ces images faisaient régner dans le compartiment un sentiment qui ne s'était plus manifesté depuis dix ans au nord des Alpes : la peur.

Cette peur était là depuis longtemps, bien sûr, mais on ne voulait pas se l'avouer. C'était elle, pourtant qui expliquait la poursuite acharnée des plaisirs et la frénésie dépensière — si peu conforme au caractère national — des Allemands de l'Ouest. Tous les observateurs, allemands ou étrangers, ont souligné que cette euphorie consommatrice n'était pas l'expression d'un bonheur paisible mais masquait en réalité la crainte de la mort. « Demain, disent les Allemands lorsqu'ils ont pris leur part à l'énorme consommation nationale d'alcool, le « Vieux » mourra, la prospérité apportée par son équipe disparaîtra et c'en sera fini du « miracle ». Les nouveaux gratte-ciel s'écrouleront comme des châteaux de cartes. Alors, monsieur, à votre santé ! »

Derrière le miracle économique allemand, derrière cette Allemagne prospère et sûre d'elle-même qu'y a-t-il en réalité? «L'Express» a posé la question à un grand journaliste allemand, Robert Jungk, à la veille des élections qui opposent le chancelier Adenauer au maire de Berlin, Willy Brandt

La « ligne zigzag »

Une période de l'histoire allemande vient de se terminer. Comme l'empire hitlérien, elle a duré un peu plus de douze ans : du 23 mai 1949, naissance de la République fédérale (suivie, le 7 octobre suivant, par celle de la République démocratique allemande) au 13 août 1961, jour où le comportement des Allemands de l'Est a prouvé que le style politique hitlérien continuait à vivre, même dans le cœur de fonctionnaires allemands anti-fascistes. Il a fait apparaître aussi les dangers terribles de l'absurde « politique de force » préconisée par Bonn depuis des années. Tous les citoyens de la République fédérale, même les plus indifférents ou les plus dégoûtés par la politique, en ont maintenant pris conscience.

C'est à ces citoyens apolitiques et antipolitiques que s'adresse la propagande — complètement dépassée par les événements — des grands partis en vue des élections du 17 septembre. Dans l'épaisse revue féminine (128 pages) que lisait ma voisine du Milan-Hambourg, un placard publicitaire posait cette question, sous la photo d'un élégant mannequin : « Vers la ligne Z Z ? » Mais il ne s'agissait pas d'une publicité de mode. Un texte en petits caractères, rédigé par les agents de publicité du parti gouvernemental allemand, la C.D.U., expliquait en quoi la politique du parti social-démocrate pouvait être qualifiée de « ligne zigzag ».

Les innombrables affiches qui couvrent les murs reflètent toutes l'esprit optimiste des vacances. Elles annoncent le SUCCES, promettent la SECURITE, laissent entrevoir plus de RICHESSE encore. Elles présentent des visages d'enfants souriants, des jeunes filles ravissantes, et les portraits solennels des chefs des partis. Le plus vieux, Konrad Adenauer, 85 ans, s'est fait enlever quelques rides, tandis que son rival social-démocrate, Willy Brandt, de plusieurs dizaines d'années son cadet, s'en est fait rajouter pour faire plus sérieux.

Pourtant, ce « battage », orchestré par les compagnies d'assurance et la grosse industrie autour du miracle économique ne touche plus personne. Il est dépassé par le cliquetis des chenilles de tanks. « Quelque chose a dû se détraquer », pensent avec angoisse les buveurs de champagne Henckel, les utilisateurs de l'eau de cologne 4711 et les fumeurs de cigarettes promettant « le parfum du grand monde ».

Aux Etats-Unis, l'autocritique a commencé il y a plusieurs années, après les échecs internationaux du président Eisenhower. En Allemagne, le temps de la réflexion débute seulement. Paul Sethe, l'un des cofondateurs de la « Frankfurter Allgemeine Zeitung », qui vient de quitter ce journal financé par l'industrie lourde pour retrouver son indépendance, définit l'Allemagne mutilée des douze dernières années comme la « République des occasions perdues ». La comtesse Marion Doenhoff, la plus intelligente et la mieux informée des

→

(1) Voici la traduction du texte de cette publicité du parti chrétien-démocrate : *Vers la ligne ZZ ?* Dans la haute couture, la ligne ZZ ne s'imposera pas. Les femmes sont bien trop malines ! En politique, la ligne ZZ n'aura pas plus de chance, bien qu'elle soit préconisée par des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent : tantôt « oui », tantôt « non », tantôt « noui », tantôt « ouon ». Car la firme Zigzag de l'opposition serait funeste à notre peuple, à une époque où son existence est en jeu.

A l'avenir également, nous aurons besoin d'une ligne claire !

Ou allons-nous risquer lors des élections ce que nous avons obtenu à force d'application et de peine ? Non, demain aussi nous voudrons vivre en sécurité. Nous restons fidèles à Adenauer, Erhard et à l'équipe éprouvée de la CDU/CSU. (Placard publicitaire publié par l'hebdomadaire féminin « Constanze ».)

25 ANNEES D'EXPERIENCE
DANS LE POSTE A PILES

Le POCKET-MARTIAL
dernier éclos des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 56-47

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 67-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

Les affaires étrangères

journalistes allemands, parle, dans « Die Zeit », du « grand sommeil » dont l'Allemagne d'Adenauer vient d'être brutalement réveillée.

Que les attaques contre « l'ancien régime » viennent essentiellement des milieux bourgeois est aussi significatif qu'encourageant pour l'avenir. Depuis longtemps, les remarques les plus sévères sur le « Vieux » ne sont plus prononcées par des politiciens de l'opposition socialiste mais par des hommes de son propre parti, appartenant souvent à son entourage le plus intime.

Sans moustache

Le grand public a finalement compris comment ce grand contempteur d'hommes traitait ses « paladins fidèles », lorsqu'il l'a vu humilier publiquement son successeur probable, Ludwig Erhard, « père du miracle allemand », pour rester chancelier quelques années encore. Le jeu que Konrad Adenauer a joué avec son collaborateur le plus compétent, le plus populaire et le plus heureux dans ses initiatives pouvait peut-être s'expliquer par des raisons politiques. En revanche, l'ironie destructrice qu'il a exercée aux dépens de son ministre des Affaires étrangères, M. von Brentano, du prédécesseur de celui-ci, M. Hallstein, de son collaborateur le plus fidèle, chef de son service de presse, Felix von Eckardt, et du président de la Chambre, M. Gerstenmaier, ne peut se comprendre que comme la manifestation d'un orgueil césarien. « L'un après l'autre, dit-on à Bonn, il les a humiliés, il s'est moqué d'eux, il les a fait taire pour les anéantir. »

On raconte aussi l'histoire de Karl Arnold, président du Conseil de Rhénanie-Westphalie, l'un des candidats à la succession d'Adenauer au sein de la C.D.U., qui a été discrédité par des photographies le montrant à la sortie d'une maison de réputation douteuse. Arnold a pu prouver qu'il s'agissait d'un montage (dont l'origine — selon la police — se trouverait dans le bureau d'un des plus proches collaborateurs d'Adenauer, M. Globke, ancien commentateur des lois hitlériennes sur les Juifs), mais il n'a pas résisté à la campagne de calomnies lancée contre lui et il est mort en homme désespéré qui ne voyait plus dans son chef de parti qu'un « Staline sans moustaches ».

Une massue

Le seul personnage du régime contre lequel le Chancelier ne puisse rien est le ministre de la Défense, Franz Josef Strauss. Après quelques escarmouches initiales, le « Vieux » a décidé de le laisser tranquille parce qu'il trouvait en lui un homme à son image — aimant le pouvoir et résolu à l'exercer énergiquement. Tandis que le Chancelier utilise une lame affûtée, le Bavarois Strauss se sert d'une massue, mais ses coups sont également mortels. Il est remarquablement intelligent et possède une mémoire sans faille, en particulier de ses années de lycée, ce qui lui permet de passer pour cultivé.

A la différence du « Vieux », il émane de lui un charme et une chaleur humaine qui sont rares chez les hommes politiques. Chef de la C.S.U., parti chrétien de Bavière étroitement lié à la C.D.U. mais conservant cependant son autonomie, il dispose d'un pouvoir politique qui ne doit rien au Chancelier. En tant que ministre de la Défense, il distribue annuellement la plus grande partie du budget, qui s'élève actuellement à 12 milliards de marks. On a appelé Strauss, dont la sincérité est souvent peu diplomatique (1), « l'homme le plus dangereux de l'Allemagne ». Dans l'actuelle campagne électorale, cependant, il est un peu relégué au second plan car son style « populaire » s'accorde mal avec la grande « distinction » du débat politique.

Une grande partie des votes qui se porteront, le 17 septembre prochain, sur un autre parti que celui d'Adenauer, seront en réalité des votes contre Strauss. Certains voient en lui un personnage comparable à « cet autre politicien qui est entré dans le Reich par le sud de l'Allemagne ». S'il succède à Adenauer, pensent-ils, il balayera les dernières apparences de la démocratie en Allemagne et recommencera à marteler d'un poing allemand la table de l'histoire mondiale.

Strauss est particulièrement sensible à ces rapprochements. Dès qu'il relève une allusion de ce genre dans un journal, il confie l'affaire à ses avocats. Aucune de ces contre-offensives n'a été, jusqu'ici, couronnée de succès. L'action qu'il avait intentée contre l'hebdomadaire « Spiegel », qui lui avait consacré une « cover story », s'est terminée par une défaite qui n'a fait que conférer plus de poids aux informations du « Spiegel ». Sa plus récente bataille, Strauss l'a engagée contre la rédactrice d'un journal d'étudiants, qui a écrit au mois de juin dernier : « De même que nous demandons aujourd'hui à nos parents « Qu'avez-vous fait contre Hitler ? », nos enfants nous demanderont plus tard « Qu'avez-vous fait pour empêcher la prise du pouvoir par Franz-Josef Strauss ? »

La grande époque

En fait, il y a une différence considérable entre Strauss et Hitler. Les vainqueurs de la deuxième guerre mondiale n'ont pas eu le temps de rééduquer sérieusement les Allemands avant d'en avoir besoin comme soldats mais ils leur ont quand même enseigné certaines formes démocratiques et civilisées, moins choquantes (donc plus favorables aux bonnes affaires) que l'hystérie et le fanatisme nazis. Mais les Allemands ont retenu beaucoup de choses de ce qu'ils ont appris à la « grande époque » du IIIe Reich.

« Voulez-vous connaître la raison de nos grands succès économiques ? m'a dit un homme bien informé. C'est que nous élaborons nos plans de bataille comme nous avons appris à le faire au temps où nous gouvernions l'Europe. Nos offensives sont minutieusement préparées sur tous les plans — matières premières, production, pénétration des territoires — et elles se déroulent parfaitement. N'oubliez pas que d'anciens chefs de l'état-major économique hitlérien ont réussi à se recaser, et ils sont loin d'être des incapables. Ils remportent victoire après victoire sur le terrain économique. Pour nous, c'est un peu comme une victoire finale. Allons-nous en être de nouveau privés ? »

ROBERT JUNGK.

La semaine prochaine
la suite de l'enquête
de Robert Jungk
LE CREPUSCULE D'ADENAUER

(1) En 1957, M. Strauss a déclaré à l'auteur de cet article, au cours d'une réception donnée à l'hôtel Bel Air de Beverly Hills, en Californie, et exagérément arrosée de bière de Munich, qu'il demanderait la reconstitution des frontières allemandes de l'Empire (y compris, par conséquent, l'Alsace et la Lorraine) dès qu'il jugerait le moment venu.

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***chassé*** la fumée et l'odeur de tabac froid d'une pièce où l'on avait beaucoup fumé en allumant une bougie spéciale pour désodoriser. C'est un petit cylindre creux de cire colorée et qui brûle de l'intérieur, c'est-à-dire absolument sans couler. Assez efficace, et plutôt esthétique quand elle est allumée, la bougie anti-odeurs dure de cinq à six heures et n'est pas ruineuse. Existe en 4 parfums : œillet, lavande, chypre et rose. (Lumijoie, 3 NF la bougie, Galeries Lafayette.)

● ***goûté*** la nouvelle soupe à la tortue vendue en boîte. Garantie authentique, elle est effectivement délicieuse, mais la boîte prévue pour deux personnes ne contient, hélas ! pas de quoi remplir deux assiettes, seulement deux petites tasses. A servir non comme un plat, mais comme un amuse-gueule raffiné. (Kempf, 2,25 NF la boîte, dans les charcuteries.)

● ***joué*** les mères inquiètes en allant exposer un problème imaginaire (mais qui pourrait être réel) au Centre d'Informations pour les parents d'élèves qui vient d'ouvrir à la Maison des Examens, 12, rue de l'Abbée-de-l'Epée. Au 6e étage, 6e section, 6e bureau, Madame Express a demandé ce qu'elle pourrait bien faire d'une jeune personne qui, ayant redoublé sa... 6e, vient encore de manquer son examen d'entrée en 5e. Réponse obtenue : s'adresser au Centre d'Orientation Scolaire, 11, rue Tronchet, pour y faire étudier le cas à fond.

En faisant la queue (il y a, semble-t-il, beaucoup de parents désemparés), Madame Express a entendu donner beaucoup de réponses pertinentes, mais également ce petit dialogue (absolument authentique) : un père, dont le fils avait été renvoyé d'un lycée parisien et qui cherchait à le mettre dans un autre, attend :

— Nous allons vous donner des adresses de lycées en province, lui dit-on.

— Mais j'habite rue de la Convention !

— Dans votre périphérie, les lycées sont complets.

— Je n'ai aucune raison d'envoyer mon fils en province.

— Nous regrettons, nous ne pouvons rien faire d'autre pour vous.

Madame Express est donc malheureusement obligée de constater que le Centre n'ouvre pas plus largement les portes des lycées français, mais qu'il peut être de bon conseil. (Il fonctionne tous les après-midi de 14 à 17 h 30, sauf le samedi ainsi que le jeudi matin de 9 h à 11 h 30.)

LE PRIX DU SAVOIR

(Voir pages VI, VII)

(Damamme.)

● ***essayé*** en compagnie de plusieurs autres journalistes la nouvelle 3-4 Renault, destinée à remplacer la 4 CV. Ayant tenu le volant dix minutes, et assisté à des exercices de voltige faits par les essayeurs professionnels, Madame Express peut dès maintenant dire qu'elle a trouvé la voiture plus confortable que jolie, plus souple à conduire que bien protégée contre les chocs et plus raisonnable que « séduisante » à l'œil. Mais elle attend d'avoir vraiment à sa disposition une de ces nouvelles Renault pour en parler plus longuement, comme elle l'a déjà fait pour d'autres marques.

● ***ajouté*** au rite du brossage de dents une petite opération supplémentaire. Un produit américain spécialement destiné à rendre le sourire éclatant vient en effet d'être importé en France. C'est une poudre blanche, au goût légèrement acidulé, que l'on étend en petite quantité sur la brosse humide. Elle atténue effectivement le jaunissement dû au tabac, dissout le tartre et blanchit probablement, à condition de l'utiliser régulièrement et assez longtemps. L'émail n'est, paraît-il, absolument pas en danger, mais Madame Express ne peut encore en juger. (Kontrol, 3,15 NF, le flacon durant plusieurs mois, dans les pharmacies.)

● ***visité*** le libre-service pour les fournitures scolaires que vient d'ouvrir un grand magasin de la rive gauche. On y trouve évidemment toute la papeterie, mais aussi les cartables. L'idée est bonne, elle évitera certainement les longues attentes traditionnelles pour obtenir une vendeuse au moment de la rentrée des classes. (Bon Marché.)

LA BOURSE AUX TRICOTS

Ici, chaque mois, SEVRES 33 vous présente « La Bourse aux Tricots ». Ce magasin pas comme les autres met régulièrement en vente des stocks importants de pull-overs démarqués. Il s'agit d'articles de grandes marques qui, pour une légère irrégularité, ont été écartés de la série. Ils sont vendus avec une différence de 30 à 60 % sur les prix officiels.

LA VALEUR DU MOIS

C'est évidemment une valeur scolaire. SEVRES 33 propose pour la rentrée des ensembles « Juniors » en pure laine, entièrement diminués.

Composés d'un pull ras du cou (pour les filles) décolleté en V (pour les garçons), ou d'un polo et d'un cardigan, ils permettront d'attendre confortablement le manteau.

Leurs prix : 26,90 NF les deux pièces.

Leurs coloris : corail, vert, bleu, rouge, écume.

COURS OFFICIELS

● **POUR FEMMES :**

Les valeurs italiennes : ensembles en cachemirette grise.

— Le pull-over ras du cou manches courtes : 36,95 NF.

— Le cardigan : 46,95 NF.

Les valeurs françaises : ensembles pure laine entièrement diminués, coloris rouge :

— Le pull-over ras du cou manches longues : 19,95 NF.

— Le cardigan : 19,95 NF.

● **POUR HOMMES :**

Les valeurs internationales :

— Tricots pure laine fully fashionned décolleté en V, manches longues : 32,95 NF.

● **POUR ENFANTS :**

Les valeurs françaises :

— Pull-over ras du cou ou décolleté en V, manches courtes : 7,95 NF, manches longues : 18,95 NF.

— Polo manches longues : 18,95 NF.

— Cardigan : 19,95 NF.

SEVRES 33,

33, rue de Sèvres, Paris

Communiqué.

INSTITUT MARIN DE SAINT-RAPHAËL

« La Calanco »

Dans un récent numéro, L'EXPRESS a longuement parlé de la Thalassothérapie, de ses bienfaits, de sa première manifestation en France à l'Institut Marin de Roscoff, dirigé par le Docteur Bagot.

Le Centre de Roscoff n'est pas le seul à pratiquer cette méthode : un institut ultra-moderne, le Centre de Thalassothérapie « LA CALANCO » fonctionne toute l'année grâce à sa situation sur la Côte d'Azur, au pied des contreforts de l'Esterel, entre Saint-Raphaël et Boulouris.

Dirigé et placé sous le contrôle constant du Docteur Charles BERNET, ancien assistant de l'Institut Marin de Roscoff, il reste dans la tradition strictement médicale de celui-ci.

L'action calmante et trophique de l'eau de mer chaude sur le squelette explique son efficacité sur les rhumatisants ou arthritiques qui y trouvent toujours un soulagement et souvent une guérison.

Les résultats les plus étonnants et les plus constants sont obtenus sur les affections douloureuses des rachis (arthrose cervicale, dorsale, lumbagos, sciatiques).

Les moyens thérapeutiques qui sont utilisés à l'Institut Marin « LA CALANCO » sont divers, mais ils relèvent tous de la médecine physique : thérapeutique par les agents naturels :

- Hydrothérapie marine, chaude et froide, sous forme de bains, bains hyperthermiques - Douches (au jet, sous pression, filiforme) - Douches couchées ou affusions - Douches vaginales - Massages sous l'eau - Fangothérapie par applications locales de boues marines (seules ou mêlées d'algues) - Aérosols d'eau de mers - Sudation sèche aux infrarouges - Héliothérapie - Electrothérapie, kinésithérapie - Gymnastique (générale, corrective, localisée aux articulations touchées, etc.) - Gymnastique respiratoire - Grande piscine d'eau de mer chaude (35-36°).

Quant aux cellulitiques « qui fondent », aux grands patrons épuisés ou déprimés, aux femmes de deux fois vingt ans, auxquels on peut ajouter les habitants des grandes villes qui souffrent presque tous de fatigue générale et d'asthénie, ils tirent un bénéfice remarquable de la cure hélio-marine et ont littéralement l'impression de venir y recharger leurs accus.

Ajoutons que tout ceci se situe dans un cadre absolument idyllique, au creux d'une calanque presque toujours inondée de soleil, mais abritée par une légère pinède, que les salles de repos offrent un confort et un luxe de bon aloi, que les cabines de traitement sont claires et gaies et, qu'enfin, le personnel parfaitement qualifié sait toujours avoir le sourire.

Comment ne pas tirer d'un séjour à « LA CALANCO » un bénéfice à la fois physique et moral ?

Communiqué.

CHAUSSURES

Le « dingue de la godasse »

● *Quand un jeune savetier devient financier.*

« COMBIEN accepteriez-vous de payer ces chaussures » ?

Sur la table, une paire d'escarpins en vernis noir, ornés d'une rose de satin (talon de 7 cm), à côté un petit trotteur en veau gras marron foncé à bout carré. J'hésite. Il est toujours difficile de fixer un prix à ses envies. Je crois que j'irai bien jusqu'à 80 NF pour les trotteurs. Découragées par l'atmosphère de septembre, mes chaussures bleu-marine se refusent à marcher plus longtemps. Comme je suis venue voir ce modéliste parce qu'on m'avait signalé qu'il dessinait des modèles pas chers, je hasarde :

— 70 NF ?

Jean Rian (ses fabrications portent maintenant son nom) me regarde, une lueur de triomphe dans son regard noir de Provençal :

— Toutes mes chaussures, précise-t-il, valent moins de 50 NF au détail. Certains mocassins sport sont à 35 NF.

Sceptique, j'examine de plus près l'objet de notre conversation : semelle de cuir, talon très fin et bien fini, doublure pour les escarpins. Comment fait-il ?

— Comment faites-vous ?

— Oh ! C'est très facile, il suffit de partir du principe que les choses bon marché peuvent être jolies. Ensuite, comme les jolies choses pas chères se vendent bien, on peut fabriquer en grande série, et les prix de revient se calculent au plus juste.

Pas si simple

En fait, ce n'est pas si simple. Et pour arriver à sortir une collection de chaussures, à moins de 50 NF, dans les tons et les formes à la mode, il faut beaucoup de temps et de suite dans les idées. Jean Rian a mis 10 ans. Fils d'un petit bottier d'Avignon (« Mon père était un vrai artisan, j'ai appris le métier dans son échoppe. Mais lui ne faisait que de la chaussure très chère pour les dames riches de la région »), il a mangé beaucoup de box-calf enragé avant de réussir. Modéliste volant (« les prostitués de la profession », dit-il) il vendait des dessins aux grosses usines. C'est un métier qui ne nourrit pas son homme, et pour compléter ses longues fins de mois, il fut tour à tour débardeur, manœuvre et représentant.

— Vous en gardez de mauvais souvenirs ?

Même avec du chic

— Un peu bien sûr. Mais le soir je faisais des dessins de chaussures... Ça me changeait les idées. Mes amis m'ont surnommé « le dingue de la godasse ». Ce que je voulais surtout c'est vendre pas cher. Les chaussures ce n'est pas comme les robes, une femme ne peut pas se débrouiller avec un petit bout de cuir et un peu de chic pour les faire elle-même.

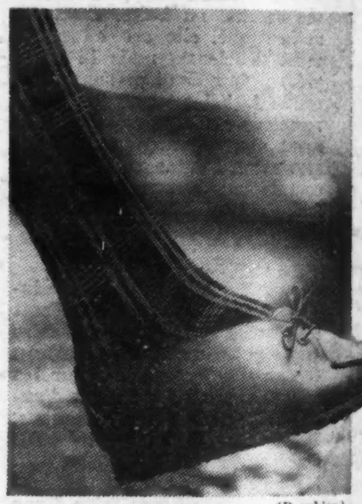
Il y a cinq ans, deux industriels vendéens, fabricants de grosses pantoufles en feutre pour les étalages de marchands forains, ont décidé de donner sa chance à Jean Rian. Ils ont mis une partie de leurs machines et de leurs ouvrières à sa disposition pour exécuter les modèles qu'il dessinait.

— Ça a tout de suite bien marché ?

Les femmes sont snobs

— Non. Au début les commerçants étaient récalcitrants, et les femmes plus encore. Elles ne voulaient pas croire qu'à ce prix-là c'était bien. Les Françaises sont snobs, et se méfient des « bonnes affaires ». Un jour, je vois un de mes modèles sur une amie. Je lui demande où elle a acheté ses chaussures. « Dans une boutique du faubourg Saint-Honoré. » C'était faux puisque, à Paris, le Printemps est le seul dépositaire. Mais elle ne trouvait pas « élégant » d'avouer qu'elle se chaussait dans un grand magasin. C'est trop bête !

49,90 NF : EN BOX ROUX.



(Dambier.)

29,90 NF : EN VEAU GRAS.

« Les jolies choses pas chères se vendent bien. »

En fait la province s'est révélée plus moderne que Paris. Grâce à elle Jean Rian peut maintenant partir à l'assaut de la capitale. Pour l'instant il n'a qu'un dépositaire parisien, mais il compte ouvrir dans quelques mois un magasin exclusivement réservé à sa marque.

Ses ambitions n'ont pas de limite, il veut améliorer l'aspect de la rue française.

Mais il ne suffit pas pour que les femmes soient bien chaussées que leurs escarpins ou leurs mocassins soient élégants le jour où elles les achètent. Encore faut-il qu'ils ne se déforment pas en 15 jours. Ce problème de la solidité m'inquiète :

— Franchement, est-ce que vos chaussures tiennent le coup ?

Jusqu'au 43

— Je mentirais si je vous disais qu'elles seront aussi résistantes que des modèles à 100 ou 120 NF. Les

En réclame, pendant 15 jours seulement,

PELISSES TAFFETAS IMPERMÉABILISÉ

doublées Ventre PETIT-GRIS 750 NF

Fourrures Renel

5, Avenue Victor-Hugo

Tél. : KLE. 70-61

fabricants de luxe utilisent des cuirs surchoix, alors que je n'emploie que la première qualité. Ils doublent leurs escarpins en chèvre, moi en mouton. Certains modèles très fins sont montés à la main, les miens à la machine. Le prix se justifie parfois. Mais pas toujours. Par exemple, je vous garantis que mes mocassins sont tout aussi solides que bien des modèles que vous payez actuellement 70 ou 80 NF et qui importés de l'étranger paient des droits de douane. D'ailleurs il n'y a aucune raison pour que la France continue à importer tellement de chaussures étrangères (1). Non seulement nous pouvons parfaitement satisfaire notre consommation intérieure, mais nous devons exporter. Moi par exemple, j'exporte en Allemagne, en Angleterre, et même en Italie. Quand on pense que les Parisiennes ne jurent plus que par les chaussures italiennes !

Une précision amusante pour terminer : Jean Rian fabrique ses chaussures jusqu'au 43 ! Il a décidé de s'intéresser surtout à la clientèle des jeunes, et les Françaises de moins de 40 ans, ont, paraît-il, des pieds qui grandissent, qui grandissent !...

(Bruel.)

JEAN RIAN AU MILIEU DE SES MODÈLES.
Après beaucoup de box-calf enragé.

ACHATS

A propos de hausse

● ***Les ménagères se contentent souvent de subir les augmentations de prix. Elles doivent réagir individuellement ou se grouper.***

UNE fois de plus les vacances sont finies. Une fois de plus vous allez reprendre en main les finances du ménage. Une fois de plus on parle de hausse...

Notre but n'est pas de discuter intermédiaires, circuits de distribution, taxes, etc. Expliquer la hausse, tenter de l'enrayer, appartient au gouvernement ; la déplorer appartient aux consommateurs, c'est-à-dire à vous, à nous.

Mais, une question se pose : « Sommes-nous des consommatrices conscientes et organisées ? »

Après enquête, nous répondons : *NON*.

Individualiste et complexée

La Française est une ménagère individualiste et complexée.

INDIVIDUALISTE : Elle achète selon ses goûts ou ceux de sa famille. Si un produit de consommation courante devient soudain inabordable, il ne lui viendra pas à l'idée de s'en passer. Elle se plaindra, supprimera d'autres postes dans son budget, mais ne formera pas de coalition avec les ménagères de sa rue, de son quartier ou de sa ville pour boycotter le dit produit. Cet esprit civico-ménager existe cependant dans d'autres pays. Il y a quelques années, en Angleterre, sans raisons apparentes, une inflation catastrophique s'est déclenchée sur les œufs. Aussitôt les breakfasts ont fait leur deuil du sacro saint « bacon and eggs », les œufs chers sont restés invendus dans les crémeries, jusqu'au moment où ils sont revenus à des prix normaux.

COMPLEXÉE : Elle redoute d'être volée, elle craint la tromperie sur la marchandise. Elle manque de confiance en elle et pour éviter d'être dupée ne se réfère qu'à un seul critère : le prix. « Si c'est cher, c'est bon », pense-t-elle. Et elle a souvent tort.

En outre, elle a *peur* des commerçants.

Elle n'ose pas demander des petites pêches à 1,80 NF (7 ou 8 fruits au kilo) si le marchand de primeurs tonitrue devant *d'autres* clientes : « Je vous donne les belles n'est-ce pas, ma petite dame. » Les « belles » sont énormes (3 fruits au kilo), et coûtent 3 NF.

Elle n'ose pas, chez le charcutier, préciser l'épaisseur de la tranche de jambon dont elle a besoin. Or une tranche mince vaut de 0,70 NF à 0,80 NF et peut très bien suffire à accompagner des légumes pour un dîner léger. Une tranche épaisse coûte facilement 1,50 NF.

Elle n'ose pas s'attirer les foudres du boucher lorsque celui-ci jette avec désinvolture sur la balance un morceau de filet de 180 gr. alors qu'elle lui avait commandé « un tout petit bifteck pour une personne. »

Mauvaises habitudes

Mais en plus de ces complexes d'infériorité nous avons toutes dans le domaine des achats quotidiens des préjugés et des mauvaises habitudes.

● **Pourquoi** lorsque 4 personnes dégustent un yaourt à midi acheter 4 pots de 12 cls chacun (0,21 NF × 4 = 0,84 NF), au lieu d'un pot familial de 45 cls (0,55 NF) ?

● **Pourquoi** acheter deux petits paquets de lessive à 1,25 NF plutôt qu'un paquet géant à 1,85 NF ?

● **Pourquoi** collectionner les verres à moutarde — tous laids et tous différents — (1,25 NF pièce) au lieu d'acheter un gros pot à fermeture hermétique d'une contenance presque triple (2 NF) ?

● **Pourquoi** ne pas préférer de temps en temps les côtelettes de veau aux escalopes (4 NF de différence au kilo) ?

● **Pourquoi** se persuader que les enfants ne supportent *que* les filets de sole (9,95 NF le kilo), alors que les filets de merlan sont délicieux (8,50 NF le kilo) ?

→

(1) Les importations s'élevaient en 1960 à 3.677.900 paires.

La Nouvelle Collection
HAUSSMANN COATS
« Bon Genre »
vous attend...
109, bd Haussmann - ANJ. 15-35

Claire Comte
présente sa collection
du 18 au 22 septembre inclus
Réservation : OPE. 80-34
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE
Mo SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI
Mo CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES
Mo SÈVRES-BABYLONE

● **Pourquoi** frapper d'ostracisme le beurre en motte ? (de 7,50 NF à 8,50 NF le kilo) et faire la cuisine au beurre pasteurisé (de 9 NF à 9,50 NF le kilo) ?

● **Pourquoi** ouvrir un magnum d'eau Perrier pour deux personnes alors qu'il est si simple de faire aussi une provision de quarts ?

Un groupement nouveau

Les exemples de ce genre foisonnent. La conclusion s'impose : les consommatrices françaises ont besoin d'être averties, informées, éduquées.

L'ORGECO (1), jeune organisme créé au début 60 par une poignée de militants syndicalistes a décidé de poursuivre ce but... et de l'atteindre.

A un tarif d'abonnement modeste (3 NF), l'ORGECO édite 4 brochures annuelles. Informations, études comparatives (beurre-margarine), précisions (sur les centres Leclerc, sur les prix imposés, etc), tests complets (chimiques, diététiques, qualitatifs, économiques) sur les yaourts, par exemple, mentionnant le nom des marques étudiées (ce qui ne s'était jamais vu en France), ces brochures claires, faciles à lire devraient atteindre une grande diffusion.

L'ORGECO, encore timide, puise des encouragements dans le succès que remportent ses frères aînés aux Etats-Unis et en Angleterre.

Un organisme londonien similaire compte plus de 300.000 abonnés.

Son influence sur le prix et la qualité de certains produits est, paraît-il, extrêmement sensible...

Il reste à espérer que l'ORGECO réussisse en France. Les consommatrices y perdraient leurs complexes et y gagneraient de l'argent.

(1) 78, rue de l'Université. LIT. 58-38.

L'ÉTUDIANTE INÈSE AVANT... ... ET APRÈS.
Elle était belle, elle est à la mode. Tant pis.

RAIA LA SERVEUSE
Elle était ...

ENTRETIEN

La mode en U.R.S.S.

● ***La directrice de la Maison de la Mode à Moscou : « Les Russes aiment le rouge.. »***

LES visiteurs de l'Exposition française de Moscou ont été frappés de l'énorme intérêt soulevé chez les jeunes Moscovites par tout ce qui touchait la mode, la beauté, la coiffure.

« Les femmes russes, ont-il dit à leur retour, ont été fascinées par nos mannequins, des dizaines d'entre elles sont venues, ravies, sacrifier leurs longues nattes sur l'autel d'un grand coiffeur parisien, elles se sont fait maquiller, décolorer, permanenter, etc. »

Cette vision française des réactions soviétiques est évidemment intéressante ; mais Madame Express a voulu entendre l'autre son de cloche, celui du Kremlin. Ce fut facile. L'Exposition soviétique a ouvert ses portes lundi, porte de Versailles. Elle y a rencontré Mme Aralova, directrice de la Maison de la Mode de Moscou.

La même rue

Mince (très mince), une chevelure brune et drue filetée de blanc, des yeux bleus scintillants d'intelligence, une évidente sympathie pour le genre humain en général et les Français en particulier, Mme Aralova pourrait très bien être professeur ou médecin, ou ingénieur. Mais non, elle s'occupe de mode... et elle répond (en anglais) à nos questions.

— A Moscou, êtes-vous tenue au courant de l'évolution de la mode française ?

— Nous savons *tout* de la mode française, et de la mode en général ; par les magazines, les voyages... Hier, je suis allée chez Dior.

— Les femmes soviétiques s'intéressent-elles à la mode ?

— Elles se sont toujours intéressées à la mode. Nos costumes folkloriques sont tous originaux et souvent de très bon goût. D'ailleurs, les 60 modélistes de notre maison s'inspirent encore aujourd'hui de certains costumes nationaux des différentes républiques.

— L'aspect de la « rue » française vous paraît-il très différent de celui de la rue moscovite ?

— Non, non. Beaucoup moins que vous ne le croyez. Mais hier, je n'aurais pas pu juger ; il faisait vraiment trop chaud... Les jeunes filles enlevaient leurs souliers à la terrasse des cafés !

Lorsque *Roger Vivier* crée les souliers Christian Dior ...

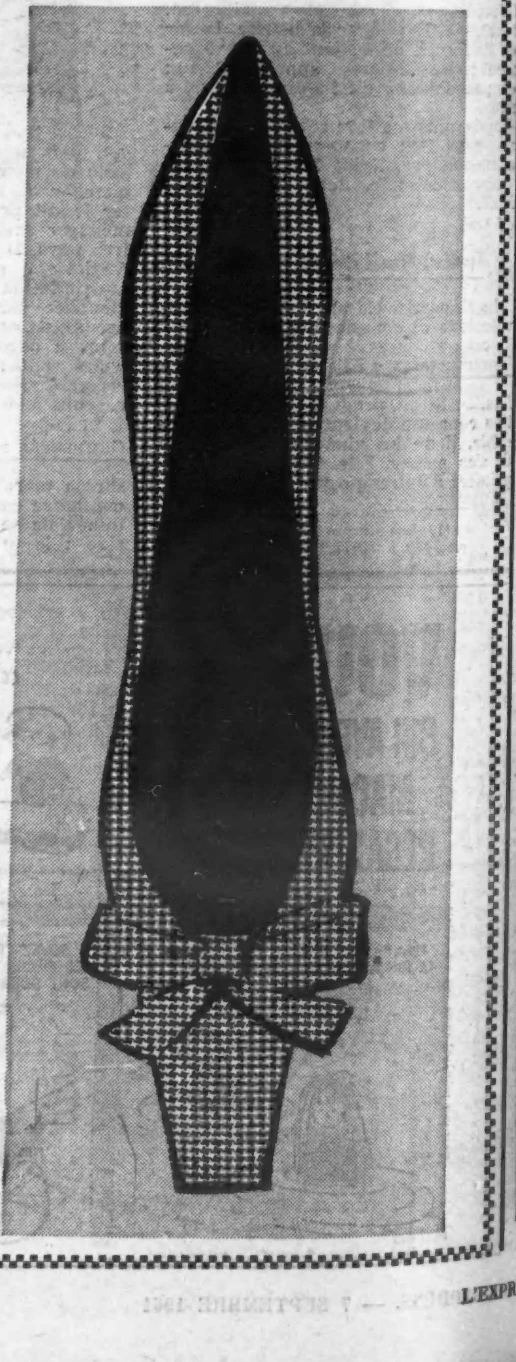
Lorsque Roger Vivier crée les souliers Christian Dior, il tire parti, chaque saison nouvelle, de toutes les ressources dont il dispose pour habiller le pied de la femme.

« Ph. Maywald »

Chacune de ses créations témoigne d'un équilibre harmonieux dont il a le secret : il sait apprécier à la fois les exigences morphologiques du pied féminin, les formes qui, en accord avec la mode, susciteront des désirs et y répondront, les matières et les accessoires de toute nature susceptibles de concrétiser ses idées ébauchées sur le bois.

Et c'est dans son atelier de l'avenue Montaigne, chez Christian Dior, que Roger Vivier conçoit l'ensemble de ses collections dont les modèles vont de la chaussure du soir la plus précieuse au sobre soulier de footing.

Les chaussures Christian Dior-Roger Vivier sont distribuées non seulement à la Boutique Christian Dior, 32, avenue Montaigne mais également par une sélection de magasins de Paris et des grandes villes de Province.



...ET APRÈS (1).
...lle est bien coiffée. Tant mieux.

— La femme russe est-elle devenue plus coquette au cours de ces dix dernières années ?

— C'est-à-dire que... Oui. Elle se maquille peut-être plus, elle se coiffe mieux. En fait, tout va tellement vite... Il y a deux ans, il n'y avait que 17 Maisons de la Mode en U.R.S.S. ; cette année, il y en a 29.

— Il paraît que les sous-vêtements russes sont encore... disons un peu « sévères » ?

— C'est faux, absolument faux. Nous dessinons des modèles de lingerie très féminins ; nous avons même des soutiens-gorge sans bretelles.

Ah ! les hommes !

— Y a-t-il une mode masculine en Union Soviétique ?

— Ah ! les hommes ! Inutile de s'en occuper. Ils sont trop conservateurs. Revers un peu plus longs... deux boutons au lieu de trois ou trois boutons au lieu de deux... Sans espoir !

— La mode est-elle beaucoup plus suivie à Moscou que dans les campagnes ?

— Bien sûr... Mais n'est-ce pas un peu la même chose en France ?

— Les jeunes filles s'habillent-elles mieux que les femmes plus âgées ?

— Certainement.

— Quelle est la tenue type d'une jeune moscovite ?

— Jupe et pull over.

— Comme chez nous ?

— Oui, comme chez vous.

— La femme de 40 ans est souvent assez « confortable » en Russie, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais elle est belle, elle ne ne se maquille pas, elle a un joli teint. Les femmes un peu rondes vieillissent mieux et puis elles vont avec nos paysages.

(1) Ces jeunes filles sont venues se faire coiffer par Jacques Dessange à l'Exposition française de Moscou.

— Dessinez-vous des modèles spéciaux pour femmes fortes ?

— Beaucoup de nos modèles vont jusqu'au 58...

— Madame Aralova, on a dit que vos mannequins ne suivaient jamais de régime alimentaire et ne se préoccupaient pas de leur ligne. Est-ce exact ?

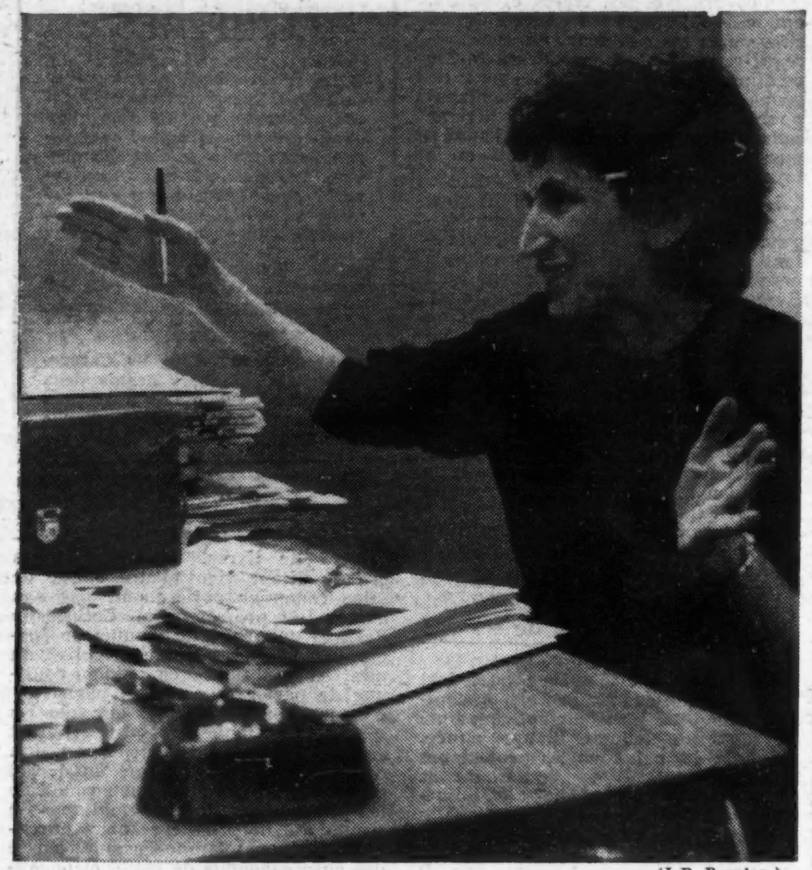
(Un éclat de rire accueille cette question.)

— Quelle plaisanterie ! Nos mannequins comme beaucoup de jeunes filles russes, et comme — je crois — toutes les jeunes filles du monde, n'ont qu'une peur : grossir. Notre Natacha, la « prima donna » du défilé de l'Exposition à Paris, mesure son tour de taille tous les jours !

Une école ouverte à toutes

— Comment fonctionne votre Maison de la Mode ?

— Nous dessinons de nombreux modèles dont les patrons nous sont achetés, puis exécutés dans les usines. Ces modèles sont reproduits chacun de 300 à 1.000 exemplaires. Il faut compter 3 mois environ avant qu'ils ne soient mis en vente dans les magasins.



(J. R. Roustan.)

MME ARALOVA A PARIS.
« Notre Natacha mesure son tour de taille tous les jours... »

« En outre, nous organisons trois défilés de mannequins quotidiens, des conférences, des cours. La Maison de la Mode est en somme une grande école où chaque femme peut entrer et s'instruire.

— Vous est-il arrivé d'être déçue par l'exécution d'un modèle que vous aviez dessiné ?

— Heu ! Eh bien !... Franchement, oui. Mais plus maintenant... Je vais dans les usines surveiller la fabrication ; ainsi, on ne peut plus poser un biais jaune sur une robe bleue...

— En raison du climat qui règne en U.R.S.S., vos modes d'été et d'hiver sont sans doute très différenciées ?

Mme Aralova sourit. Elle agite devant elle comme un jeu de cartes une pile de croquis colorés. Elle nous montre les maillots de bains deux pièces « minimum » des mois d'août, les pelisses des mois de décembre, les robes, les ensembles, baptisés pour l'exposition : « Gauguin », « Matisse », « Bois de Boulogne »...

— Et les prix ?

— Ça dépend. Bas, oui. Mais élevés aussi. Tout dépend... Le vison, n'est-ce pas, c'est cher partout ? Ce deux-pièces gris ? Raisonnable : 30 à 40 roubles (16.000 à 21.000 anciens francs) (2). Ce manteau vert à grand col de renard : 150 roubles (80.000 anciens francs environ)...

— Et les couleurs ?

— Oh ! vous savez, les Russes aiment beaucoup le rouge... tous les rouges.

(2) Une sténodactylo soviétique gagne environ 70 roubles (38 000 anciens francs) par mois.

Maman Boutique
« L'élégance de la Future Maman »
8, rue Chauveau-Lagarde - ANJou 32-58

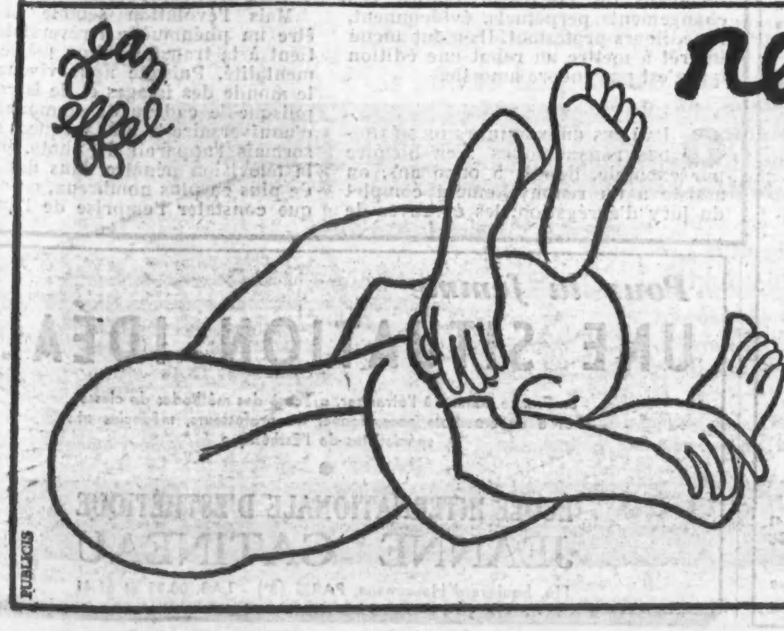
Document Jardin des Modes.
Photo Michel Abeille.

Robe-Manteau Flanelle : 249 NF

LORÈNE
COLLECTION D'AUTOMNE
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

Durer
PARIS
COLLECTION d'AUTOMNE
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

reposez-vous



matelas
RACHET

bientôt... Maman

LA DEMI-MESURE LA PLUS "BOUTIQUE"
à partir de 140 NF
167 Bd MONTPARNASSE
et ses boutiques du
BON MARCHÉ
à Paris, Metz et Mulhouse
et aux
GALERIES LAFAYETTE
à Paris et Lyon

ANGLETERRE
BACHELIERS OU NON
qui devez orienter votre avenir
LE CONTINENTAL COLLÈGE
St-Leonards-on-Sea - Hastings
COLLEGE MIXTE, vous ouvre des horizons prometteurs maîtrise de l'anglais, solide formation commerciale et secrétariat, appuyée par diplômes Chambre de Commerce Britannique et Cambridge ouvrant des carrières rémunératrices. Renseignements : M. CHEMIN, correspondant en France, 2, rue Florence - Blumenthal, Paris (16e) - AUT. 46-17

Soyez une véritable technicienne...

- Soins de beauté du visage
- Traitements du cuir chevelu
- Techniques de maquillage
- Manucure
- Beauté des pieds.

Tel est le programme de l'Ecole ANTOINE, qui forme depuis plus de 30 ans des esthéticiennes.
Trois mois de cours théoriques et pratiques.
Possibilité d'emplois lucratifs
Doc. ANTOINE, 4, rue Saint-Didier PARIS-16e - KLE. 88-78

Une « Finishing-School » à la Française :
L'I.D.E.S.
76, rue d'Assas. LITtré 29-19, BABylone 49-01
Les jeunes recalés aux baccalauréats s'initient dans ce cours de FIN D'ETUDES aux carrières suivantes :
INTERPRETARIAT
JOURNALISME
PSYCHOLOGIE
RELATIONS PUBLIQUES
Avec possibilité de re-préparer les « bachots » PREMIÈRE (A, B, C, M, M') et PHILOSOPHIE en suivant l'enseignement effectif de l'auteur du célèbre manuel de PHILOSOPHIE :
Denis HUISMAN, directeur du cours

ENSEIGNEMENT

Le prix du savoir

● *Les manuels scolaires d'un élève de seconde dans un lycée coûtent 200 NF. Est-ce cher ?*

LES manuels scolaires représentent une dépense qui pèse parfois lourdement dans un budget de rentrée. Dans un lycée parisien pris au hasard, le coût des manuels pour la rentrée 1961 est, en 6e, de 88,80 NF (113,80 NF si on ajoute l'Atlas historique conseillé, mais non imposé). Pour la classe de 3e A (latin-grec, une langue vivante), la dépense s'élève à 126,30 NF... en supposant que l'élève possède déjà un dictionnaire de latin, d'anglais, un atlas de géographie et le fameux atlas historique toujours conseillé. Sinon, sa famille devra débourser 212,30 NF.

Plusieurs lycéens, frères et sœurs, qui devront aussi être équipés en chaussures et manteaux, en accessoires divers (la planche à dessin ou le compas indispensable au cours de géométrie), cela suffit évidemment pour que les parents voient arriver sans plaisir cette époque de l'année, marquée aussi par les impôts et le loyer d'octobre.

Le prix des manuels scolaires est en effet avant tout, un problème saisonnier. Un professeur peut faire acheter en cours d'année, sur simple conseil, à peu près n'importe quel livre sans que les parents récriminent. Madame Express a même recueilli un témoignage précis dans ce sens : un professeur d'histoire, assez mécontent du manuel dont on se servait dans son lycée, suggéra à Noël dernier à ses élèves de se procurer, pour leur plaisir, un livre d'histoire beaucoup mieux fait, mieux illustré et dont lui-même rêvait pour faire son cours. Toute la classe l'acheta, et pourtant, ce manuel ne servit jamais en classe puisque ce n'était pas le livre adopté par l'ensemble des professeurs du lycée en question.

Quatre ans de service

Les parents auraient en effet tort de croire que chaque professeur choisit à son gré l'instrument imprimé de son enseignement. Chaque année, au mois de mai, tous les professeurs d'une même matière se réunissent sous la présidence de leur chef d'établissement et reconsidèrent la question du manuel qui, en principe, doit rester en service pendant un certain nombre d'années : en général quatre ans. Il s'agit de permettre aux frères (ou aux sœurs) fréquentant successivement le même lycée de se repasser le livre. Les instructions émanant du ministère de l'Education sur ce point sont très soucieuses de l'intérêt des familles, et il arrive qu'un proviseur ou une directrice de lycée s'oppose radicalement au vœu exprimé par certains professeurs, mécontents du manuel en usage. Mais ce souci de continuité est plus d'une fois contrecarré :

1 PAR LES CIRCONSTANCES EXTÉRIEURES : les atlas et les livres de géographie par exemple se périment actuellement à une rapidité vertigineuse. L'introduction du Nouveau Franc a entraîné le remaniement de tous les livres d'arithmétique. Le changement (décidé par les chimistes) du symbole de la soude passant de NaOH à OHna a rendu caducs du jour au lendemain tous les manuels de chimie.

2 PAR LES INSTRUCTIONS MINISTÉRIELLES qui se contredisent parfois : ainsi, on demande à la fois aux membres du corps enseignant de ne pas changer trop souvent de manuels, mais on bouleverse constamment les programmes. Ce qui se traduit immédiatement dans les faits par un changement de livres. Ces jours-ci, un grand éditeur vient d'être obligé de faire remanier entièrement par son auteur (un professeur au Collège de France) un projet de manuel de géographie à la suite d'une directive du ministère qui tient à ce que l'on continue de parler du « bassin parisien » comme d'une entité alors que tous les géographes modernes différencient l'agglomération parisienne de la région du même nom ! De même un décret du 2 mai 1961 a complètement modifié les programmes de mathématiques de seconde et de première qui comprennent maintenant une grande partie des enseignements de Math' élem. Aucun livre ne correspond encore à ces nouveaux programmes. Et les professeurs seront obligés dans certains cas de dicter entièrement leurs cours, ou de les faire ronéotyper.

Ces directives vont souvent très loin dans le détail, et jusqu'à la présentation typographique : récemment, il a fallu que chaque page d'un livre d'histoire se termine sur un résumé encadré en caractères gras. Conséquence : une réédition complètement remaniée de l'ouvrage. Contre ces changements perpétuels, évidemment, les éditeurs protestent. Ils n'ont aucun intérêt à mettre au rebut une édition qui n'est pas encore amortie.

3 PAR LES CHANGEMENTS DE MÉTHODES PÉDAGOGIQUES : en histoire par exemple, depuis 5 ou 6 ans, on assiste à un renouvellement complet du jury d'agrégation, les épreuves de mémoires cèdent le pas à la documentation en profondeur et c'est forcément cette nouvelle tendance que l'on essaie de faire passer dans l'enseignement secondaire.

Les « méthodes nouvelles » ont également fait leur œuvre et à mesure que les moyens audio-visuels d'enseignement s'étendent, les manuels se remplissent d'images, de photos, de dessins, de couleurs et de procédés typographiques cherchant à faciliter le travail d'assimilation de l'élève. Tout cela fait que les choses vont vite, et que beaucoup de professeurs souffrent de ne pouvoir, pour des raisons d'économies, faire profiter leurs élèves d'instruments de travail qu'ils considèrent comme meilleurs.

QUELQUES CHIFFRES

● Le célèbre Mallet-Isaac valait en 1913, 3 francs-or. Depuis 1900 il n'a augmenté que 215 fois alors que parallèlement le café augmentait de 312 fois et la coupe de cheveux de 900 fois. Il coûte actuellement dans l'édition verte nettement améliorée, mais encore très traditionnelle, 7,40 NF.

● Le dictionnaire latin-français Gaffiot n'a augmenté que de 1 NF entre 1951 et 1961 (mais bien sûr, on ne l'a pas illustré !).

● La méthode d'anglais Carpentier-Fialip, qui sert depuis deux générations valait, il y a dix ans, 360 anciens francs pour la 6e, elle vaut aujourd'hui 3,80 NF.

Une évolution irréversible

Meilleurs, le sont-ils vraiment ? Là-dessus, les avis sont un peu partagés. Les professeurs ont leurs traditionalistes, telle Mme F..., professeur de latin-français dans un grand lycée parisien :

— *J'ai fait une année un essai désastreux avec une méthode latine où tout était sacrifié à la présentation*, dit Mme F... qui semble avoir du mal à s'en remettre, *et je considère qu'un élève travaille aussi bien avec un manuel grisâtre, à condition qu'il y trouve des explications claires et à sa portée.*

— Vous ne pensez pas que l'évolution des manuels scolaires est indispensable ?

— *Non, l'un des plus grands succès en grammaire française est un ouvrage assez terne, mais dont le texte est parfait. Tenez, d'ailleurs, demandez à mon fils ce qu'il en pense.*

Effectivement, Eric, 12 ans, élève très moyen (il a un examen de passage cette année pour entrer en 4e) apprécie sa grammaire française :

— *On comprend bien*, dit-il, *on s'y retrouve, les textes sont intéressants.*

— *Vous savez*, ajoute Mme F..., *je ne dis pas qu'un manuel bien illustré n'est pas plus agréable. Mais pour le latin, par exemple, dans les petites classes, ce qui excite les enfants, ce n'est pas leur livre lui-même, c'est la nouveauté de cette langue inconnue et mystérieuse. A mon avis, un petit jeu, une bonne présentation orale a autant d'importance (et de succès) qu'un beau livre.*

Oui. Et pourtant, cinq minutes plus tard, Mme F... me montre avec fierté la superbe littérature française en trois volumes, illustrée comme un livre d'art, qu'elle a, dit-elle, enfin la chance d'utiliser dans ses grandes classes.

— *Mais ce n'est pas seulement pour les images, les textes sont excellents. Ce sont de vrais livres de bibliothèque. J'encourage mes élèves à les garder toute leur vie.*

Comme pour l'atome

C'est un fait que les traditionalistes ont du poids. Le Mallet-Isaac existe toujours depuis 1913, la méthode latine Cayrou n'a subi en 15 ans qu'une réédition pour simplification (et la différence est minime), l'Anglais vivant de Carpentier-Fialip continue à être un brillant succès de librairie classique.

Mais l'évolution semble pourtant être un phénomène irréversible. Elle tient à la transformation même de la mentalité. Puisque nous vivons dans le monde des images et de la couleur, puisque le cadeau de communion ou d'anniversaire le plus fréquent est désormais l'appareil de photo, puisque la télévision pénètre dans des foyers de plus en plus nombreux, on ne peut que constater l'emprise de l'image.

ANNÉE SCOLAIRE 1961 - 1962

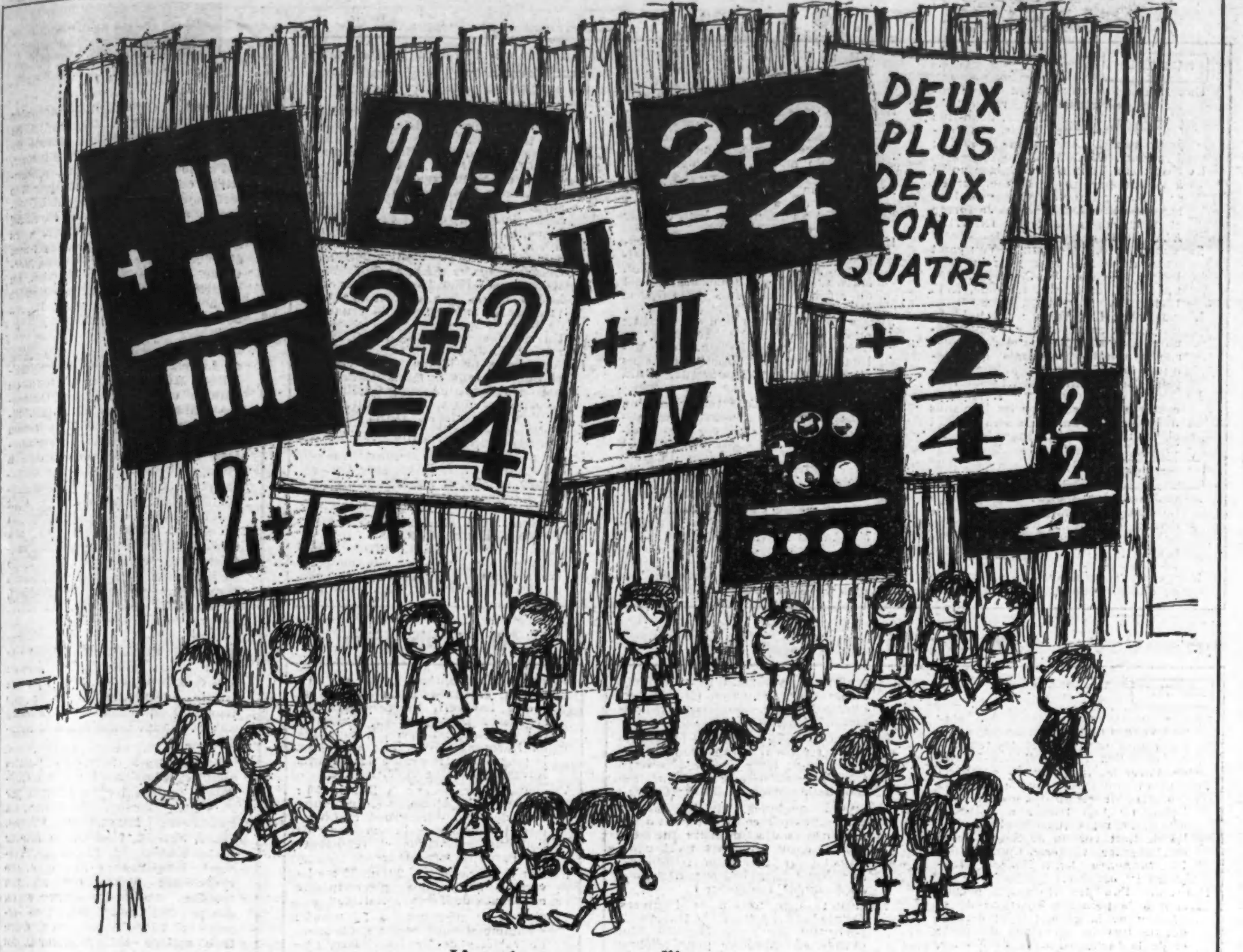
Le COURS FIDES, spécialiste depuis 16 ans de la Préparation au Baccalauréat, dispense UN ENSEIGNEMENT CLASSIQUE, MODERNE ET TECHNIQUE complet (toutes séries, toutes langues). Dès la classe de Quatrième, les élèves sont spécialement entraînés en vue des examens du B.E.P.C. et du BACCALAUREAT, sanction des études secondaires.

De 1955 à 1960, 1.641 élèves du COURS FIDES ont été reçus au Baccalauréat

★ Un enseignement « personnalisé » : détermination des aptitudes ; dépistage des insuffisances, acquisition de méthodes de travail efficaces.
★ Un contrôle constant des progrès : relevés de notes adressés chaque quinzaine aux familles.
★ Des effectifs limités.
★ Des horaires renforcés dans les disciplines fondamentales, permettant la reprise de bases mal assimilées en évitant, pour certains, le redoublement pur et simple.
★ L'enseignement des langues vivantes et mortes assuré, non par classes, mais par niveaux de connaissances au sein de groupes homogènes. Utilisation des méthodes modernes d'aides audio-visuelles (service d'« oreille électronique »).
★ Des sections préparatoires à l'entrée à l'ECOLE DES CADRES DU COMMERCE ET DES AFFAIRES ECONOMIQUES pour les jeunes gens et à l'ECOLE DES HOTESSES DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE ET DE L'ADMINISTRATION pour les jeunes filles (élèves sortant de Troisième et de Seconde).
★ Une aide pédagogique constante pour tous les élèves éprouvant des difficultés dans leurs études (Psycho-pédagogue attachée à l'Etablissement ; services spécialisés de rééducation d'orthographe et d'écriture, groupes d'expression française et de réinitiation aux Mathématiques, séances de relaxation, service d'orientation et de documentation sur les carrières, etc.).
★ Une ambiance dynamique visant à la formation harmonieuse de l'individu (visites d'usines, conférences artistiques, association sportive, journal d'élèves, séjours de sports d'hiver, voyages à l'étranger, bibliothèque, sorties théâtrales, club de bridge, etc.).

COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
(prolongement de l'avenue Hoche à l'entrée du parc Monceau)
Métro : Courcelles ou Monceau — Autobus : 30 - 43
WAGram 28-33 — CARnot 26-66
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT-EXTERNÉ
Les registres d'inscriptions pour l'année scolaire 1961-1962 sont ouverts au Secrétariat chaque jour de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

Pour la femme
UNE SITUATION IDÉALE
en France comme à l'étranger, grâce à des méthodes de classe et à un ensemble exceptionnel de professeurs, médecins et spécialistes de l'Esthétique
●
ÉCOLE INTERNATIONALE D'ESTHÉTIQUE
JEANNE GATINEAU
116, boulevard Haussmann, PARIS (8e) - LAB. 00.95 et 61.41



L'enseignement par l'image.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Comme pour l'atome, tout dépend de l'emploi que l'on en fera. Actuellement, les éditeurs ont à leur disposition de tels moyens techniques qu'ils peuvent expliquer à peu près n'importe quoi par l'image, et il n'est pas douteux que les recherches vont dans ce sens.

Nous avons vu dans un projet de littérature française, la technique des strophes expliquée par l'envol des marches d'un escalier de Mansart. C'était lumineux. Dans un livre d'histoire, on a fait appel au procédé de la publicité inconsciente : la date à retenir apparait à peine, imprimée presqu'en filigrane, rose sous le texte noir. Le fameux 1515 de la bataille de Marignan se grave ainsi, paraît-il, presque inconsciemment dans la mémoire de l'élève. Pourquoi pas ? A condition d'utiliser une image de bon goût, en liaison parfaite avec le texte qui reste indispensable, l'illustration peut devenir explication, démonstration et même texte en elle-même. Elle peut avoir sa syntaxe et demander à l'esprit un travail de déchiffrage, de réflexion aussi salutaire que la lecture des mots.

Des prix stationnaires

Mais, dira-t-on, tout cela doit coûter cher. En un sens, oui, puisqu'un livre en quatre couleurs coûte de deux à trois fois plus cher qu'un autre en noir. Mais en un sens seulement. Tout dépend en fait de l'éditeur, du tirage prévu, et de la marge bénéficiaire.

Les prix ne sont d'ailleurs pas libres. Il existe un plafond. Et, en fait, le bénéfice n'existe, en général, qu'à la troisième édition non remaniée, la première étant le plus souvent perdante, la seconde « étale », et la troisième, bénéficiaire.

Même pour les livres qui ont subi intérieurement le moins de transformations, l'amélioration du papier, de la couverture (cartonnée et souvent vernie) est sensible. C'est un élément qui compte si l'on sait que le prix du cartonnage représente du tiers à la moitié des frais de fabrication.

Le chiffre d'affaires annuel des livres scolaires (10 à 12 milliards d'anciens francs) ne représente d'ailleurs pas un pourcentage considérable dans les dépenses globales des Français. Si l'on compare les postes de dépenses des budgets familiaux pour l'éducation et l'alimentation en France pour 1956 on obtient : 0,50 % pour l'éducation contre 51 % pour l'alimentation. En 1961, la proportion reste valable.

L'impossible gratuité

Reste à savoir si la nourriture intellectuelle devrait être gratuite. Il existe paraît-il un projet de fourniture gratuite des manuels dans le second degré, comme cela se pratique déjà dans l'enseignement primaire. Une différence cependant : pour le premier degré, ce sont les municipalités qui supportent les frais des fournitures scolaires, y compris les livres, et les instituteurs ont en principe voix au chapitre. Si la gratuité est instaurée dans le second degré, il est peu probable que l'on demandera, à l'échelon national, l'avis des professeurs. Il y aurait donc un manuel unique pour chacune des matières. Inutile de préciser que l'immense majorité du corps enseignant ne peut pas être favorable à un tel projet.

Madame Express se contentera pour terminer de rappeler que l'on peut, dans le domaine des livres de classe, sinon supprimer les frais, du moins les limiter :

- en évitant de se précipiter pour acheter tous les livres inscrits sur la liste : pratiquement, aucun professeur n'exige que l'élève ait son livre au premier cours, d'autant qu'on ne connaît pas d'avance l'emploi du temps. On évitera ainsi le risque rare (mais existant) du professeur qui prend la liberté de faire changer un manuel au dernier moment. Attention, surtout dans les grandes classes : dans certains lycées le choix du professeur est libre à partir de la seconde ;
- en ne revendant pas trop vite les livres d'un aîné si le (ou les suivants) doivent fréquenter le même établissement. A l'intérieur d'un même lycée, on recherche un minimum de continuité, ce qui n'est pas le cas d'un lycée à l'autre ;
- en s'adressant aux « bourses aux livres », très souvent organisées de façon officielle par le lycée ou l'association des parents d'élèves de l'établissement.

Jeunes filles !

Prenez conscience de votre avenir dans le monde de demain !

L'INSTITUT FÉMININ DES SCIENCES HUMAINES
sous le Patronage des plus Hautes Personnalités Féminines Françaises

vous prépare en 2 années :

soit
à devenir la femme accomplie du XX[e] siècle en vous armant moralement et intellectuellement et en vous assurant les connaissances indispensables pour faire face aux impératifs de la vie moderne.

soit
à poursuivre des études supérieures littéraires, économiques ou commerciales, tout en possédant déjà une formation culturelle et humaine, qui vous assureront le succès.

Programme à temps complet dans les trois domaines : culture générale, sciences humaines, langues étrangères ▪ Possibilité de préparer parallèlement les examens du Baccalauréat (première et seconde parties) et de Propédeutique.

INSTITUT FÉMININ DES SCIENCES HUMAINES
42, RUE SAINT-DIDIER, PARIS 16[e] - MAC. 37-00 KLE. 82-81

cinéma

NOUVEAU

UNE FEMME EST UNE FEMME : une comédie burlesque du réalisateur d'« A bout de souffle », Jean-Luc Godard. Personnel, mais pas toujours réussi. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Vendôme, OPE.* 97-52.)

LA FILLE AUX YEUX D'OR : Balzac porté à l'écran par un jeune metteur en scène, Jean-Gabriel Albicocco. Une transposition infidèle dans la forme et fidèle dans le fond. (*Biarritz, ELY.* 42-33.)

SANS PEUR, SANS REPROCHE (« You can't cheat an honest man ») : un burlesque inédit de W.-C. Fields. Plus un Laurel et Hardy. (*Pagode, INV.* 12-15.)

L'INCONNU DE LAS VEGAS : un hold-up discipliné conté avec « l'esprit Sinatra ». Des insolences et des drôleries sympathiques, mais qui risquent d'échapper au public français. (*Le Mercury, BAL.* 75-90.)

LE TEMPS DU CHÂTIMENT : Burt Lancaster aux prises avec les blousons noirs new-yorkais. Un film violent et courageux. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

RECENT

MÈRE JEANNE DES ANGES : prix spécial à Cannes. Un film polonais sur le démon. Condamné par les catholiques, mais d'une incontestable beauté plastique (*Bonaparte, DAN.* 12-12).

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : l'histoire de clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis-Delluc, et la Palme d'Or à Cannes. (*Hollywood,* OPE. 28-03 ; *Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. Au même programme. Toute la mémoire du monde. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

ALAMO : John Wayne, en bon élève de John Ford, a tourné un western solide et pieux, un peu lent. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Rio-Opéra, RIC.* 82-54.)

JAMAIS LE DIMANCHE : une comédie américaine réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Mélina Mercouri, prostituée sans souci. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LE PIGEON : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du rififi chez les hommes ». (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

JOHNY GUITARE : des héros fatigués dans un western de Nicholas Ray. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

LE FAUX COUPABLE (THE WRONG MAN) : Un Hitchcock sérieux à donner des frissons. Avec Henry Fonda. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER : l'abracadabrante pièce de Tennessee Williams mise en scène avec lyrisme par Joseph L. Manckiewicz et jouée avec fougue par Elizabeth Taylor. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

ANCIEN

JEUX INTERDITS : 1952. Une petite Parisienne dans la débâcle de 1940. Un très grand René Clément. Au même programme : Brève rencontre. (*Floride, PRO.* 63-40.)

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

L'HOMME INVISIBLE : 1935. D'après le roman de H.G. Wells. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : Un chien andalou. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

LA TRAVERSÉE DE PARIS : 1956. Gabin et Bourvil dans le Paris de l'occupation reconstitué avec fidélité et férocité par Autant-Lara, Aurenche et Bost. (*Excelsior, OBE.* 38-59 ; *Voltaire-Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Reuilly, DOR.* 64-71.)

MANON : 1949. L'abbé Prévost transposé par H.-G. Clouzot, avec Cécile Aubry et Michel Auclair. (*Cinévog Saint-Lazare, TRI.* 77-44.)

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

ALEXANDRE NEWSKI : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

expositions

MODERNE

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin,* 77, *rue de Varenne, jusqu'au* 15 *octobre.*)

FORMES ET COULEURS : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier,* 76, *faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au* 1er *octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France,* 3, *rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan,* 107, *rue de Rivoli. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

CLASSIQUE

TRÉSORS PRIVÉS : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au* 15 *septembre.*)

BOURDELLE : têtes connues et inconnues d'un sculpteur trop peu connu qu'on ne se lasse pas de découvrir. (*Musée Bourdelle,* 16, *rue Antoine-Bourdelle. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

MAZARIN : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Nationale,* 58, *rue Richelieu. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art moderne,* 13, *avenue du Président-Wilson. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

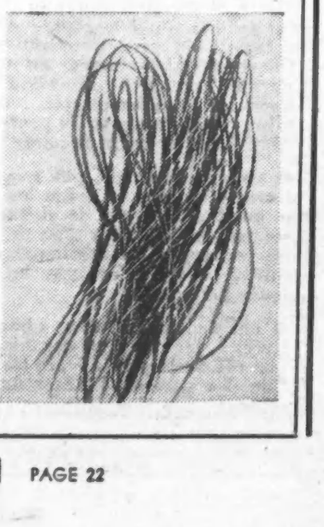
VUILLARD : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel,* 37, *avenue de Friedland. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

CHEVALIERS DE MALTE : sous la protection du « Saint Jérôme » de Caravage, les vêtements de fer et les objets chers aux vieux maîtres de l'Ordre ont quitté l'île de Malte pour la première fois et demandé asile au fantôme du Roi-Soleil. (*Château de Versailles. Jusqu'au* 1er *octobre.*)

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

Galerie Marcel Bernheim
35, rue La Boétie - PARIS
GRETE RITTER
Du 8 au 21 septembre

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
HARTUNG



télévision

VENDREDI 8 SEPTEMBRE A 20 H. 30 : « Cinq colonnes à la une », de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupe et Pierre Dumayet. Au sommaire (en principe) : Bizerte, le tournage en Normandie du film : « Le jour le plus long », le drame des enfants Novack, Gagarine et Titov, etc.

VENDREDI 8 SEPTEMBRE A 22 H. 10 : « L'Art et les Hommes », une émission de Jean-Marie Drot et Christian Heidsieck : la maison de l'homme, réflexions et reportages sur l'architecture moderne.

SAMEDI 9 SEPTEMBRE A 20 H. 30 : « La version Browning », pièce inédite en France de Terence Rattigan.

DIMANCHE 10 SEPTEMBRE A 22 H. 05 : « Comme il vous plaira », émission de variétés de Denise Glaser, réalisée par Jean Kerchbron : l'Italie avec Alain Delon et Romy Schneider, etc.

LUNDI 11 SEPTEMBRE A 20 H. 40 : « Faire Face », d'Igor Barrère et Etienne Lalou : le racisme.

MARDI 12 SEPTEMBRE A 20 H. 30 : « La Galette des Rois », comédie de Roger-Ferdinand.

MARDI 12 SEPTEMBRE A 22 H. : « Musique pour vous », de Lucienne Bernadac : le violoniste Théo Olof.

MERCREDI 13 SEPTEMBRE A 21 H. 30 : « Le pain ou les pierres », seconde diffusion de l'émission de Max-Pol Fouchet et Michel Mitrani, réalisée en Egypte en 1960 : les monuments de Nubie menacés par la construction du barrage d'Assouan.

MERCREDI 13 SEPTEMBRE A 22 H. : « Lectures pour Tous ».

théâtre

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

LA NUIT DES ROIS : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ.* 97.50.)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC.* 95-23.)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

LA CANTATRICE CHAUVE et LA LEÇON : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN.* 38-99.)

OURAGAN SUR LE CAINE : l'adaptation par José-André Lacour du célèbre roman de Herman Wouk (*Théâtre en Rond, LAM.* 78-93).

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI.* 42-52).

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28.)

L'IDIOTE : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une nouvelle interprétation : Jacques Duby, Michèle Grellier. (*Théâtre Antoine, BOT.* 77-71.)

REQUIEM POUR UNE NONNE : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON.* 49-24.)

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange

avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

DISQUES

● **EMILE GUILLELS interprète la SONATE EN RE, OPUS 53 de Franz Schubert.** La beauté de cette œuvre d'une sonorité intime, qui allie le classique au romantisme, est mise en valeur par une technique d'enregistrement exceptionnelle. Guillels l'interprète en lui insufflant une fougue slave, alors que cette sonate a probablement été écrite plus sage, moins nerveuse. Mais cela ne gâte rien, au contraire. Un disque à entendre et à réentendre. (Disque R.C.A., 33 tours, 30 cm, n° 630 602.)

● **La SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE** dans la très belle version enregistrée par l'Orchestre Philharmonique Tchèque, dirigé par Vaclav Talich, a connu des fortunes diverses : la distribution de ce disque en France a changé et il avait fini par disparaître du marché. Il vient de ressortir chez Barclay. On veut espérer qu'il restera longtemps au catalogue. L'orchestre et son chef, totalement homogènes, rendent à cette œuvre populaire toute sa limpidité. Une interprétation à connaître. (Disque Supraphon, 33 tours, 30 cm, n° B-30 R 001.)

● **JEAN VILAR.** Enregistré par Jean Vilar lors d'un séjour du T.N.P. à New York. Une sorte de courte anthologie de la poésie française destinée tout d'abord aux étudiants américains et canadiens.

Sur chaque face, 14 poésies allant de Charles d'Orléans à Guillaume Apollinaire en passant par F. Villon, Ronsard, du Bellay, La Fontaine, Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Nerval, Leconte de Lisle, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud et Laforgue. Le choix des textes est un peu scolaire, mais l'intelligence du diseur fait merveille. Une réserve : l'écoute continue d'une face entière est monotone, les transitions à la guitare étant trop rares. Recommandé aux collégiens désirant étudier en détail chaque poésie. (Disque Ades, « Chemin de la poésie », 33 tours, 30 cm, n° TS 30 LA 510.)

● Sous le nom **THE MODERN JAZZ ORCHESTRA**, un grand orchestre de seize musiciens a enregistré huit morceaux : cinq compositions originales de Don Vincent et trois standards du répertoire jazz. Le tout arrangé par Don Vincent. Les rapports avec le jazz sont parfois lointains, mais c'est un excellent disque de musique moderne où l'on trouve un effort de recherche harmonique et mélodique dans le style de la nouvelle école — qui cherche à plier le jazz à la discipline classique. La qualité de l'enregistrement haute fidélité est remarquable, en particulier pour le piano. (Disque Production Alan Douglas, 33 tours, 30 cm, n° JS 30 LA 504.)

● Bande originale du film « La Fille aux yeux d'or », composée et jouée par le guitariste **NARCISO YEPES** (auteur et interprète de la musique du film « Jeux interdits »), entièrement en guitare solo. Musique mélancolique, inspirée des pavanes espagnoles du XVIIIe siècle que l'on peut entendre avec plaisir même si on n'a pas vu le film. (Disque Fontana, 45 tours, n° 460 805.)

● De Cuba nous arrive **LA PACHANGA**, une danse qui va faire bientôt fureur. Très populaire dans son pays d'origine, elle vient d'être découverte en Europe. Beaucoup de charme et de joie de vivre. Le flûtiste Flajardo, qui joue dans chaque morceau, est une idole de La Havane. Il possède un sens du rythme et une palette sonore exceptionnelle. De la musique cubaine interprétée par des Cubains. Un régal. (Disque VSM 45 tours, n° 7 EMF 285.)

PICK-UP.

LA SEMAINE

LE PREMIER LIVRE reçu après les vacances par les services littéraires de « L'Express » est, dès le départ, un best-seller. Tirée à 150.000 exemplaires (alors que « Les merveilleux nuages » de Françoise Sagan plafonnent à 120.000), la 46e édition du Catalogue Thiaude est assurée du succès. C'est un livre bien intéressant : il ne s'occupe que des timbres français et des timbres de la Communauté française, des ex-colonies françaises et des territoires administrés au cours de ce dernier siècle par des troupes françaises. Mais ce n'est pas seulement une leçon d'histoire et de géographie. Nous apprenons en même temps que le marché du timbre est particulièrement florissant en France et que la hausse moyenne se chiffrait au cours de la dernière année à 20 %.

LE JARDIN DES ARTS qui s'est déjà transformé au cours de cette dernière année pour devenir une revue vivante et actuelle change de rédacteur en chef. Henri Perruchot, l'auteur de nombreuses biographies (Manet, Cézanne, Van Gogh, etc.) assume désormais ce poste. Dans le numéro de septembre un excellent article à l'occasion de l'exposition soviétique à Paris nous rappelle l'importance des artistes russes qui ont quitté leur patrie, mais qui ont eu souvent une influence décisive à l'étranger sur l'évolution de l'art moderne. Kandinsky, Archipenko, Pevsner, Chagall, Zadkine en sont les plus connus, sans oublier Malevitch, le précurseur de l'art abstrait qui mourut, oublié par ses concitoyens à Leningrad, en 1935.

« CONTRE L'AMOUR » est le titre d'une série de réflexions de Robert Poulet, publiées par la NRF. « Sur l'amour on a dit tant de choses brillantes ou piquantes qu'il ne reste plus, si possible, qu'à en dire d'exactes, fussent-elles sans éclat ni pointe », assure le premier aphorisme. Et un des derniers conclut : « Un mariage est réussi lorsque chacun des époux se révèle sensible à la première qualité de l'autre : la présence ». A propos, pourquoi le titre « Contre l'amour » ?

QU'ONT LU LES FRANÇAIS pendant les vacances ? Il semble bien que les préoccupations des lecteurs, si elles ont été mises en veilleuse pendant l'été, n'en ont pas moins subsisté : c'est ce qu'indique la présence sur la liste d'ouvrages aussi sérieux que celui de William Shirer sur le IIIe Reich, celui de Jean Lacouture qui éclaire certains problèmes politiques brûlants et l'étude d'Amouroux sur l'occupation. Cependant, il faut noter que la loi du moindre effort a incliné les lecteurs vers les romans feuilletons de Guy des Cars ou d'Elisabeth Barbier et autres Cécil Saint-Laurent. Bien entendu, l'humour, comme chaque été, est présent en la personne de Jacques Perret. Quant au succès de Sagan, il est de toutes les saisons (v. p. 26).

LA SAISON DES PRIX est officiellement ouverte. Il est toujours difficile d'évaluer au début de septembre les chances des différents candidats, alors qu'un grand nombre de romans ne sont pas encore publiés. Parmi ceux-ci se trouvent de nombreux débutants : tout le monde espère qu'ils nous réservent des surprises agréables. Mais pourquoi écrivent-ils ? Les sept romanciers auxquels «L'Express» donne la parole (voir pp. 24-25) cette semaine font partie de la première vague. D'autres suivront.

ROMAN

« Les eaux du péché » par Iris Murdoch

● *Une jeune femme en colère écrit, grâce à l'humour anglais, le premier grand roman existentialiste.*

(Archives.)

IRIS MURDOCH.
Un marais stagnant, croupi, humain trop humain.

AVEC « Les eaux du péché » (1), son quatrième roman, Iris Murdoch s'impose comme la meilleure romancière de sa génération. Cette dame convenable est le plus tranquillement du monde scandaleuse. Professeur de philosophie à l'université d'Oxford, Iris Murdoch est une romancière existentialiste. Sous les formes traditionnelles du roman anglais, elle dissimule une « morale de l'ambiguïté » qui dynamite les bonnes mœurs. Mais son imagination, son humour, son sens du concret ont donné au roman existentialiste une forme nouvelle.

La critique anglaise avait d'abord classé Iris Murdoch parmi les « jeunes hommes en colère ». Et il y avait en effet dans ses premiers romans le ton rauque, à la fois vindicatif et désabusé, des jeunes satiristes d'après-guerre, et la même équivoque colère contre une société qu'ils trouvaient, après tout, très confortable. Ses premiers héros, comme les jeunes colériques, étaient plus iconoclastes que révolutionnaires. Ils vivaient bien, à la manière de la nouvelle bohème motorisée, par petits clans d'artistes et de cinéastes, échangeant leurs partenaires avec un mélange piquant de vitalité animale et de tristesse désabusée.

Leur grande affaire, c'est de n'être pas dupes. Les illusions idéalistes, la pureté, la culture, les grands sentiments sont leurs cibles favorites. Iris Murdoch exhibe un antiromantisme assez agressif. En contrepartie, elle adore les machines et les techniques. Il y a dans ses romans beaucoup d'engrenages, de roues qui patinent, de treuils qui grippent, de câbles qui cassent. Ce goût des objets, cette méfiance des idées, c'est la nouvelle manière d'être de gauche, celle d'une génération qui a vu où menait la rhétorique idéologique chère à la gauche d'autrefois. Machines et gadgets sont ici les armes d'un goût de vivre qui préfère le plaisir des choses aux exaltations théorifiantes.

Sans souliers

Le refus de l'illusion idéaliste prend chez Iris Murdoch une signification plus profonde. Il ne s'agit pas seulement de jouir au mépris des convenances, mais d'affranchir l'esprit humain. Sous les scènes picaresques des premiers romans, on devine déjà une méditation tragique sur « la mort continuelle du temps », une obsession du contingent et de la fluidité des choses, qui doit peut-être autant à la sensibilité féminine qu'à la réflexion phénoménologique. Sous des formes différentes, Iris Murdoch exprime le même désir que Virginia Woolf de sauver l'instant, de ne pas laisser la conscience figer la sensibilité, ni l'ordre asservir l'être. Dès les premières pages, Dora, l'héroïne des « Eaux du péché », abandonne ses valises pour saisir un papillon, symbole qui revient pour la troisième fois dans l'œuvre de Murdoch, puis enlève souliers et bas pour communier sensuellement avec la terre. Mais alors que Virginia Woolf succombe à la double perversion romantique de l'esthétisme et de la mort, Iris Murdoch, comme le proclame le titre de son second roman, « fuit l'enchanteur ». A l'eau courante, trop pure de Virgina Woolf, Iris Murdoch oppose son marais stagnant, croupi, humain, trop humain.

« Les eaux du péché » — en anglais, « The Bell », la cloche — est une satire des notions métaphysiques de Bien et de Mal, de péché et de vertu, résidus d'une anachronique morale chrétienne qui ravagent encore les consciences modernes.

A l'ombre d'un couvent de bénédictines s'est constitué Imber Court, petite communauté d'intellectuels en mal de spiritualité. Détachés du monde, ces retraitants font dans la pureté. Ils se blanchissent l'âme en chantant des cantates de Bach. Exaltés par le voisinage du cloître, ils ont renoncé à Satan et à ses œuvres, c'est-à-dire à eux-mêmes. Ils ont faussé tout leur être pour incarner des « vertus », en un étonnant ballet d' « aliénés » : le sage, le repenti, le pieux, le musicien. Mais à vouloir faire l'ange, ils font la bête. Les passions, refoulées par cette aberrante pureté, explosent en une série de rebondissements burlesques qui révèlent sous le pseudo-paradis un enfer assez somptueux, où grouillent l'inceste, la sodomie, l'adultère, l'orgueil, toute la faune des grands fonds chrétiens.

La trop parfaite communauté, succombant à son vertige de pureté, s'écroule telle la Maison Usher dans les eaux lourdes du péché. Seule Dora, la pécheresse, qui, sous l'œil réprobateur des vertueux, refusait de croire au Bien et au Mal, est sauvée, parce qu'elle refuse l'aliénation de la pureté. Elle suit les chemins tortueux de sa liberté, attentive à ne rien perdre d'elle-même, à goûter chaque chose et chaque instant.

Les deux amants

La morale de l'ambiguïté trouve son symbole dans l'eau stagnante et lourde qui baigne tout le roman. Obsédante présence aquatique qui rappelle sans cesse l'ambiguïté de la vie. Ces eaux profondes ne sont dangereuses que pour qui en a le vertige du haut de son inhumaine vertu. Mais si, comme Dora, on apprend à nager, si l'on s'y plonge sans craindre d'avoir les mains sales, les eaux du péché vous portent jusqu'à d'autres rivages de vous-mêmes, plus beaux, plus paisibles.

La morale sartrienne, suggérée par un jeu de symboles, n'est jamais explicitée. Les choses ont ici plus de poids que les idées. C'est un livre spongieux, tout gorgé de sensations, d'ambiances, de correspondances. L'homme et ses passions, la terre et ses fruits, le ciel et ses climats se mêlent en une réalité recomposée, où chaque chose, chaque geste est à la fois réel et symbolique, de telle sorte que ce monde ne s'explique pas par référence à des schémas extérieurs, mais pour ainsi dire de lui-même. Créer un tel microcosme, diriger un réseau aussi complexe de relations, c'est déjà du très grand art.

En France, l'habitude du roman psychologique linéaire fera peut-être trouver ce livre trop touffu, trop riche. Pourtant les symboles, intégrés de façon très concrète à une action endiablée, ne l'obscurcissent jamais. Ainsi la cloche est à la fois cœur du symbole et ressort de l'action. C'est un objet bien réel, qu'on perd, qu'on retrouve, qui tombe à l'eau, qu'on renfloue, qu'on substitue en une suite de scènes mi-poétiques, mi-burlesques, où le talent d'Iris Murdoch joue de tous les registres de l'humour. La substitution des cloches et leur bénédiction par l'évêque en Rolls-Royce est dans la meilleure veine irrespectueuse du roman réaliste anglais. Le renflouement de la cloche s'achève avec une verve burlesque : les deux amants enlacés tombent par mégarde dans la cloche, et l'écho des débats amoureux contre le bronze sacré réveille la paroisse. De substitution en sacrilège, cette pauvre cloche, qui n'est pas plus à sa place dans le monde que l'église du Bien et du Mal, mais dont Iris Murdoch reconnaît l'antique beauté, trouve enfin sa vraie vocation : le musée archéologique. Les cloches au musée ! Tel est le cri irrespectueux de ce roman à ne pas mettre dans les mains pieuses.

L'humour anglais, par son ambiguïté naturelle, sert parfaitement la « morale de l'ambiguïté ». C'est probablement cet humour, plus que le symbolisme, qui a permis à Iris Murdoch de réussir le roman existentialiste que ni Sartre, ni Simone de Beauvoir n'ont tout à fait réussi, peut-être précisément parce qu'ils manquent un peu d'humour, c'est-à-dire de ce sens du concret et du relatif qui fait avorter toutes les tentatives théorifiantes de l'esprit de sérieux. Iris Murdoch écrit dans son essai sur Sartre : « *Sartre a d'une part un intérêt aigu pour les détails concrets de la vie contemporaine, et d'autre part un désir passionné de construire des schémas satisfaisants pour l'esprit. Mais (...) il ne conçoit la prose romanesque que comme un outil analytique. Il ne voit pas qu'elle doit aussi créer une image totale et inclassifiable.* »

C'est cette image qu'Iris Murdoch nous donne. L'humour a sauvé l'existentialisme. Et réciproquement l'existentialisme a rendu tout son mordant au vieil humour anglais. Après des années de conformisme aux mains des Chesterton, des Evelyn Waugh et du respectable « Punch », l'humour anglais redevient enfin dangereux pour les bonnes mœurs.

JACQUES CABAU.

(1) Plon, 352 p., 13 NF 50.

RENTRÉE

La première vague

● *Sept romanciers, candidats aux prix, parlent de leur livre.*

DANS la première vague des auteurs publiés en vue des prix littéraires de décembre, nous avons interrogé sept romanciers.

Aucun d'eux n'en est à son premier livre : ils ont déjà tous écrit des œuvres romanesques, des essais ou des livres politiques.

Bien que les romans avec lesquels ils entreront dans la compétition de fin d'année soient encore, pour la plupart, inédits, les milieux littéraires leur accordent des chances sérieuses.

(Roustan.)

JEAN CAU.
(« La Pitié de Dieu ».)
Pas coupable.

(Roustan.)

JEAN FERNIOT.
(« L'Ombre portée ».)
La vitrine sociale.

(Archives.)

YVES GIBEAU.
(« La Guerre c'est la Guerre ».)
Une condition imbécile.

1. — Qu'avez-vous essayé de faire dans votre roman ?

JEAN CAU. — J'ai essayé de *donner à éprouver* (ici, il me faudrait un verbe composé allemand pour exprimer ce donner-à-éprouver) que l'on n'est pas innocent de ce dont on se croit innocent, et pas coupable de ce dont on se croit coupable.

JEAN FERNIOT. — Je n'avais pas de thèse à démontrer. Mais après coup — mon livre terminé — je me suis aperçu que l'enfant (mon héros) était déjà adulte en entrant dans l'adolescence. L'éducation et les événements de la vie ne peuvent-ils que modifier légèrement les tendances profondes de l'enfant ? C'est peut-être la seule question que je me pose.

YVES GIBEAU. — Dans « La Guerre, c'est la Guerre », qui se situe entre la mobilisation de septembre 1939 et le 10 mai 1940, j'ai cherché à montrer le « cas de conscience » d'un homme semblable à beaucoup d'autres, qui vivait jusque-là « proprement » dans une grande liberté d'action et de pensée, et qui, du jour au lendemain, se voit réduit à une condition imbécile, à une servitude qui lui paraît intolérable. Simple soldat, il se heurte en permanence à l'autorité sous toutes ses formes, laquelle est, dans ce livre, personnifiée par un capitaine de réserve, ancien combattant de 1914-1918 qui, lui, prend sa revanche sur un « destin civil » médiocre. J'ai essayé de raconter, d'appliquer ce conflit : il me semble que c'est un problème sur lequel on ne reviendra jamais assez.

GUY LE CLEC'H. — J'ai tenté de montrer un homme en quête de l'amour fou. J'ai imaginé ses rencontres avec les gens les plus divers pendant dix jours à Paris. J'ai tenté de mêler la méditation à la rêverie, l'humour à la tendresse. Au moyen de scènes brèves, en rompant souvent le rythme du récit, j'ai essayé de faire en sorte que les thème et les résonances sensibles jouent librement entre eux.

MICHEL MOHRT. — Revivre des vacances de ma jeunesse passées à naviguer ; retrouver l'enchantement des romans d'aventure lus dans mon enfance : « L'Ile au Trésor », « Le Maître de Ballantrae », etc.

M'expliquer comment s'était formée ma sensibilité : celle d'un homme qui réagit et pense d'une façon assez différente de celle de votre estimé journal (à ce titre, ce livre devrait vous intéresser).

MARC SAPORTA. — Dans « La Distribution », je voulais tenter de réduire les personnages eux-mêmes à l'état d'objets. D'où la construction du roman qui comprend une série de portraits très minutieux et juxtaposés. Je ne raconte jamais l'histoire, mais le lecteur, après avoir lu les descriptions des personnages, doit comprendre inévitablement ce qui leur arrive.. Ou plutôt ce qui leur arrivera. Car ce roman est écrit au futur...

Dans « La Quête », par contre, j'ai tenté de faire servir ces expériences à l'expression d'une idée. Deux personnages sont en présence. Un soldat qui, au cours d'une manifestation, a abattu une étudiante. D'un bout à l'autre du livre, il la cherchera. Simultanément, le frère de la victime cherchera à retrouver le soldat.

Or le soldat évolue d'une inconscience toute militaire vers une humanisation croissante. Au contraire, l'autre se laissera entamer par un désir de vengeance et s'abaissera — humainement parlant. Et ce n'est pas un hasard si le soldat porte le matricule 666 — le nombre de la Bête de l'Apocalypse.

PHILIPPE SOLLERS. — Tout autre chose que dans le précédent (« Une curieuse solitude »), que je renie. C'était un mauvais livre... Non, « mauvais » est prétentieux : un livre insuffisant. Depuis j'ai pensé que la littérature était malgré tout une chose sérieuse. Ainsi « Le Parc » représente mon premier livre. Cette fois-ci, *c'est un roman* (l'autre étant une fausse autobiographie classique). Je ne savais pas ce que j'allais y mettre et je ne voulais pas le savoir. J'ai pris un cahier vierge, je l'ai divisé en deux parties... et le roman devait tenir dedans. Ma seule ambition précise était de trouver un mécanisme, un enchaînement d'images et d'imagination. Et peu à peu, tout s'est ordonné (je n'ai jamais réussi à être incohérent). Et j'ai appris, en cours d'écriture, qu'on ne sait pas ce qu'on a à dire. Et que l'arbitraire est le meilleur moyen de se retrouver tout entier.

2. — Croyez-vous avoir réussi ?

JEAN CAU. — Vous vous réveillez, la nuit, et vous vous dites — alors que votre lit roule imperceptiblement et que le lustre de votre chambre se balance — vous vous dites, la sueur au front : « La terre tremble... » Mais vous n'en êtes pas sûr. Si j'ai réussi, je voudrais que le lecteur, à la lecture de mon livre, sente « quelque chose » trembler sous ses pas. Mais je voudrais aussi qu'il puisse se dire : « Non, tout est solide. Rien ne bouge », tout en continuant de transpirer et de guetter les grondements de la terre.

JEAN FERNIOT. — Je crois avoir réussi à raconter une histoire, faire revivre des personnages morts. Quant au reste... je ne suis pas si ambitieux. Le lecteur ne cherche souvent dans le roman qu'un plaisir. Je ne lui demande pas de s'interroger sur mes propres conclusions.

YVES GIBEAU. — Je crois, bien sûr, avoir atteint l'humble but que je me proposais : montrer ce que la guerre, et particulièrement ce qu'on a nommé la drôle de guerre, a de dégradant pour tout individu, conscient et respectueux de certaines règles humaines.

GUY LE CLEC'H. — De bons juges, à commencer par mon éditeur, des amis m'ont assuré que ma tentative était réussie. Pour moi, je crois avoir approché d'aussi près que possible ce que je me proposais de faire.

MICHEL MOHRT. — C'est à vous de le dire.

MARC SAPORTA. — Je ne crois pas qu'un auteur puisse jamais être convaincu d'avoir réussi un de ses livres. Entre le projet initial et la réalisation, il y a toujours une marge qui dépend de la résistance du matériau. Ici le matériau c'est le langage, ce sont les concepts. Il faut aussi tenir compte de la maladresse de la main de l'artisan, de la distance entre le dessin abstrait et sa représentation matérielle.

PHILIPPE SOLLERS. — Littré donne, d'après Rousseau, cette définition d'un parc : « un composé de lieux... où tout paraît naturel excepté l'assemblage. » Si mon « Parc » est réussi, c'est par son assemblage...

3. — Est-ce un « nouveau roman » ou s'apparente-t-il à cette « école » ?

JEAN CAU. — Là, je reste coi. Parce que je crois ceci : écrire un roman, c'est entrer dans une forêt et s'y frayer un chemin à coups de machette jusqu'à cette clairière, ce jusqu'à cette orée qui s'appelle la « FIN ». On se bat et on se débat, on patauge dans des marais, on tranche des lianes, on avance. Et un jour on s'arrête, on s'assied sur une pierre et on souffle. « Nouveau roman » ? De quelle « école » ? Je n'en sais rien, je cherche mon souffle, assis sur ma pierre.

JEAN FERNIOT. — S'il suffit, pour être un « nouveau romancier », de bouleverser les règles de la ponctuation et de la construction des phrases, alors oui, peut-être... Mais il s'agit de quelque chose de plus profond, n'est-ce pas ? Alors non. Si je me permettais de faire un reproche à cette « école », ce serait de présenter en quelque sorte des anormaux, alors que la majorité des êtres sont équilibrés — et par là même peuvent paraître moins intéressants, je l'avoue, au sens où l'entendent les psychiatres. Mes personnages ne s'infligent pas de torture mentale par goût : ils ne se posent pas d'autre problème que celui de vivre — ce qui n'est d'ailleurs pas simple pour les simples. Ces « nouveaux romans » m'intéressent en tant que *travaux* (travaux presque scientifiques), non en tant qu'œuvres accomplies.

YVES GIBEAU. — Non. J'ai essayé, là aussi, de raconter le plus simplement possible, le plus clairement, sans procédés ni recherches de style ou de forme. Peut-être pour être accessible à « tout le monde »...

GUY LE CLEC'H. — Si, par « nouveau roman », on entend une description pure et simple du monde qui nous entoure, « Une Folle Joie » (le titre déjà l'indique) ne s'apparente pas à cette tendance. En certains endroits, j'ai utilisé les procédés du nouveau roman uniquement parce qu'ils me convenaient à ces moments-là.

MICHEL MOHRT. — Tout le contraire : un « ancien roman ». Un roman du temps des lampes à huile et de la marine à voiles, comme dit un homme illustre. Mais il est bien évident que je n'aurais pu écrire un roman de ce genre que parce qu'il y a eu le « nouveau roman ». Ce roman « ancien » est le contraire d'un roman naïf : j'y emploie, avec un humour convenable, des procédés et des clichés du « roman d'aventures maritimes » de la première moitié du XIX[e] siècle, et plus spécialement du roman anglais. Le « nouveau roman » ayant dit ce qu'il avait à dire est en passe de n'être plus si nouveau que cela (la mode va vite...). Je me suis demandé si l'on ne pouvait pas *au-delà* de ces tentatives nouvelles, utiliser de nouveau les formes oubliées ou négligées du récit. C'est le nom qu'en effet je voudrais pour ce livre : plutôt qu'un « roman », c'est un « récit » (je crois à la spécificité des genres)

MARC SAPORTA. — Oui, dans la mesure où j'ai tenté d'intégrer les méthodes du nouveau roman au roman traditionnel. Je crois que le moment est venu de dépasser une certaine orthodoxie, de verser les expériences du « nouveau roman » au fonds commun de la littérature. Pour être fructueuse, une doctrine littéraire doit susciter — comme toute orthodoxie — des hérétiques. Vis-à-vis du nouveau roman, je suis décidément un hérétique, ce qui signifie d'ailleurs que je lui accorde toute sa valeur, qui est grande. Je le conteste de l'intérieur, pour ainsi dire.

PHILIPPE SOLLERS. — Puis-je à mon tour vous poser une question ? *Qu'est-ce* qu'un « nouveau roman » ? Ses auteurs ne s'entendent que sur ce qu'ils refusent : la mauvaise littérature. Pour le reste, ils n'ont rien en commun... J'ai beau penser que Robbe-Grillet est l'écrivain le plus original depuis La Bruyère, je ne suis pas pour autant un « nouveau romancier ». Dans « Le Parc », bien sûr, le temps est... mélangé. Mais cela fait bien cinquante ans que les écrivains prennent des libertés avec le temps... Non, « Le Parc » n'est pas « objectal » : il ne contient même pas de description. Il est même lyrique. Et éminemment ponctué... Moi, je voudrais faire de l'excellente prose moderne. Les catégories, je m'en fous...

(Roustan.)
GUY LE CLEC'H.
(« Une folle joie ».)
L'amour fou.

(Roustan.)
MICHEL MOHRT.
(« La Prison maritime ».)
Aventures en mer.

(Roustan.)
MARC SAPORTA.
(« La Quête, la Distribution ».)
L'état d'objet.

(Roustan.)
PHILIPPE SOLLERS.
(« Le Parc ».)
Un cahier vierge.

4. — Croyez-vous que la technique du roman se transforme ?

JEAN CAU. — Bien sûr. Depuis « Daphnis et Chloé » et depuis « L'Ane d'or », elle ne fait que ça.

JEAN FERNIOT. — Dans l'écriture, oui, sans aucun doute. Dans la technique ? La technique ne peut se transformer que dans la mesure où l'homme se transforme. Mais si la « vitrine » sociale de l'homme change, sa nature profonde reste immuable et le roman, au fond, aussi... Zola me paraît plus « de son époque » que les écrivains d'aujourd'hui. Mais qu'est-ce que « notre époque » ? Il n'y a plus en France de grands chocs sociaux. Le Français dit moyen, mesquin et égoïste, n'est pas très intéressant pour les romanciers. Peut-on leur en vouloir de ne pas trop s'en occuper ?

YVES GIBEAU. — Certains auteurs essaient, en effet, de transformer la technique du roman. Mais ils n'innovent guère. Et je ne pense pas qu'on puisse, après Faulkner entre autres « maîtres », se montrer en cela à la fois plus hardi et plus génial...

GUY LE CLEC'H. — Je ne crois pas qu'il existe un roman-type, pas plus que n'existe à l'état pur la technique du roman. Un romancier se livre à un débat public. A chacun de trouver sa voix, à chacun d'adapter sa technique au sujet traité. A chacun d'adopter à chaque fois une nouvelle technique, car toute technique ne sert qu'une fois. Le roman n'admet pas de clé universelle.

MICHEL MOHRT. — Je crois qu'il n'est plus possible d'écrire avec bonne conscience des romans comme en écrivaient Balzac, Flaubert, Robbe-Grillet et Claude Simon. Depuis lors, la technique s'est transformée. Pendant des années, le cinéma a rendu inutile le récit romanesque : il faisait mieux, plus convaincant. Mais voici que le nouveau cinéma néglige le récit et se lance dans l'analyse, la poésie, la métaphysique, la politique. Donc, le roman peut revenir au récit. Je crois, en littérature, à la loi de l'éternel retour. On va récrire des romans d'amour et des romans d'aventure (on ne cesse pas de le faire d'ailleurs, mais ils étaient tombés dans l'infra-littérature). Le tout, c'est de rajeunir les formes (elles ont peu changé depuis Homère) par une sensibilité nouvelle. Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

MARC SAPORTA. — Sans aucun doute. Heureusement d'ailleurs. S'il est vrai que « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, tout est dit... » on ne vient pas trop tard. On ne peut venir trop tard, par définition en quelque sorte. Ce serait une lapalissade de dire qu'un écrivain ne peut être que contemporain. Mais, à chaque époque, tout auteur exprime à nouveau le monde, de la façon qui est la plus propre à la sensibilité de son temps.

PHILIPPE SOLLERS. — C'est l'évidence même.

5. — Espérez-vous avoir un prix ?

JEAN CAU. — Si je dis non, je mens.

JEAN FERNIOT. — Si demain se constituait le Prix de la Fesse, je n'en voudrais pas. (On ne me le donnerait pas, d'ailleurs.) Cela dit, le rêve pour un auteur (sauf s'il aime le sacrifice volontaire ou n'écrit que pour lui), c'est d'être lu le plus possible. A cette fin, tous les moyens légitimes de diffusion sont bons. Je serais donc ravi d'avoir un prix.

YVES GIBEAU. — Non. Surtout pas avec ce genre de livre, disons mal pensant.

GUY LE CLEC'H. — Je n'espère pas avoir de prix littéraire. J'aimerais bien en avoir un. « Une Folle Joie » est mon sixième roman. Après des tentatives diverses, grâce à un lent travail, je crois que mon talent atteint une sorte de maturité. Si un prix littéraire, qui à mes yeux est une bourse de travail, m'était accordé, je pourrais dans de meilleures conditions écrire celui auquel je travaille déjà.

MICHEL MOHRT. — « Il n'y a pas besoin d'espérer pour entreprendre », et cætera...

MARC SAPORTA. — Ne soyons pas hypocrite. Il n'existe probablement pas un seul romancier qui ne souhaite avoir un prix. Mais, dans le cas d'un auteur qui appartient à une école critiquée, raillée, attaquée constamment, un prix représenterait autre chose qu'une satisfaction personnelle : le succès d'une expérience à laquelle il croit et pour laquelle il a pris le risque d'être tourné en dérision.

PHILIPPE SOLLERS. — (Rire).

6. — Quel est votre objectif principal en écrivant ?

JEAN CAU. — Mon « objectif principal en écrivant », c'est de m'en tirer. De me tirer de quoi ? Eh bien, de faire taire cette voix qui murmure à l'oreille de tout écrivain sérieux : « Ecris, mon garçon, sinon ça ira mal. »

JEAN FERNIOT. — Je suis journaliste. Dans ce métier, que j'aime, on écrit tous les jours... et vite. Ecrire un livre devient alors le complément et la compensation du travail quotidien.

YVES GIBEAU. — Défendre quelques idées qui me tarabustent sans beaucoup de relâche, toujours les mêmes ; la guerre, l'exploitation de l'individu, du faible, la vanité des bons principes. Essayer de convaincre, bien sûr, mais avant tout intéresser le lecteur, même s'il est hostile à ma façon de piger.

GUY LE CLEC'H. — Après un roman, je suis libéré, réconcilié avec le monde. Mais ça ne dure pas. Peu à peu l'inquiétude me reprend, un besoin physique de réexaminer ce que je croyais en moi le mieux établi. Mon objectif, c'est d'approfondir suffisamment cette inquiétude pour qu'elle concerne le plus grand nombre possible de gens, qu'ils y trouvent une explication de leur sort. Et je voudrais en même temps donner à cette inquiétude la forme d'une légende. Chacun de nous veut déployer en imagination ses virtualités, être soi-même et vivre une autre vie. L'imaginaire réalise au mieux cette ambition. Le cinéma l'a compris. Le véritable romancier est un intercesseur entre le lecteur et les puissances obscures qui les habitent tous les deux.

MICHEL MOHRT. — C'est très amusant de se raconter une histoire inventée à partir de sa propre vie. En sorte que le roman répond toujours à cette question : « Pourquoi et comment suis-je devenu ce que je suis (ou crois être), et pourquoi ne suis-je pas devenu quelqu'un d'autre ? »

MARC SAPORTA. — Satisfaire le besoin impérieux d'écrire ce que j'écris.

PHILIPPE SOLLERS. — C'est quand même de faire une œuvre d'art... Le père Flaubert disait : « La prose peut arriver à une beauté dont on n'a pas idée. » Ce n'est pas démodé, ça. L'imaginaire est un domaine relativement inexploré. Tous les espoirs sont-ils permis ? Non. On n'a pas la permission d'espérer ; mais de travailler, si.

7. — Le roman « engagé » et le grand roman d'amour tendent à disparaître. Le regrettez-vous ? Comment expliquez-vous sa disparition ?

JEAN CAU. — Le roman dit « engagé » tend à disparaître parce que les écrivains « baissent les bras » (comme on dit en boxe) et ont comme une idée qu'il est très difficile d'être les régents ou les mentors d'un monde qui se thermo-nucléarise plus vite qu'ils n'écrivent.

Quant au grand roman d'amour, je le verrais disparaître s'il avait jamais existé. Qui dira en effet que « Le Rouge et le Noir », « Germinal », « A la recherche du temps perdu », « Lumière d'août » et « Le Voyage au bout de la nuit », par exemple, sont de « grands romans d'amour » ? Qui dira cela ?

JEAN FERNIOT. — Je ne regrette jamais rien en littérature : je n'ai qu'à relire les « disparus » qui me plaisent, non ? Le roman « engagé » correspondait à une grande passion politique (au sens large du terme). S'il disparaît, c'est que la vie politique française est devenue extraordinairement pauvre : c'est un désert ! C'est dire qu'on ne s' « engage » plus beaucoup... Pas plus dans l'amour que dans le reste. Notre Français (parlons de lui, puisque nous connaissons mal les autres) vit petitement. Est-il encore capable d'une passion véritable, permanente ?

YVES GIBEAU. — Qu'est-ce qu'un roman « engagé » ? Celui qui était cher à Barrès, par exemple, me paraît condamné, ou condamnable. Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il tende tellement à disparaître, ce roman « engagé ». Après Sartre, Aragon, de Beauvoir, bien d'autres chefs de file, quelques jeunes, s'essaient à le défendre, avec moins de maîtrise, de netteté, mais dont l'engagement, politique ou simplement humain, est flagrant.

Le (grand) roman d'amour, c'est autre chose. De qui s'agit-il ? Du type Bourget ? ou du type Stendhal ? que le premier ait disparu, tant mieux. Quand au second, je ne vois pas qui, actuellement, peut se réclamer de lui... Pour moi, la plus belle histoire d'amour littéraire des temps modernes, c'est peut-être celle que conta Hemingway dans « Pour qui sonne le glas ».

GUY LE CLEC'H. — Pourquoi regretter des formes d'art dépassées ? Au demeurant, il est possible que les circonstances donnent au roman « engagé » de nouvelles vertus. Il est né d'un grand espoir qui a surgi aux lendemains de l'occupation. Il a illustré les préoccupations politiques et sociales de l'époque. Ces préoccupations ont changé, les romans sont demeurés ce qu'ils étaient, datés, liés à une actualité éphémère, avec laquelle ils ont disparu. Quant au grand roman d'amour, les magazines pour femmes en constituent un produit de remplacement qui fausse les données du problème. Il faudrait sans doute rendre à l'amour un sens plus pur. Pour ma part, j'ai imaginé un grand amour aux prises avec les forces destructives de la vie quotidienne et tourmentée que nous menons. Je crois à l'existence du roman d'amour. Avec « Une Folle Joie » j'ai engagé un pari, j'aimerais bien le gagner.

MICHEL MOHRT. — C'est vous qui le dites. Je n'en crois rien. Aucune forme littéraire ne disparaît ou, si elle le fait, c'est pour reparaître. A preuve, « La Prison maritime ».

MARC SAPORTA. — Je crois qu'il ne faut pas limiter l'« engagement » littéraire à une cer-

→

taine forme de littérature : celle qui a eu cours en France au lendemain de la Libération. Tout auteur, sauf s'il écrit pour amuser la galerie ou sans ressentir le besoin d'écrire, est engagé. Exprimer sa propre vision du monde est déjà un engagement. Il y a des engagements métaphysiques. Je ne crois pas que ceux-là tendent à disparaître. J'ai plutôt l'impression que l'engagement s'est élargi.

Quant aux grands romans d'amour, ils ne tendent pas à disparaître non plus. Ils sont rares parce que les grands romans sont rares. Il faut aussi admettre que l'amour-dans-le-monde a pris la place de l'amour-en-soi. Dans l'univers complexe qui est le nôtre, il est peu d'amoureux qui ne mêlent à leurs préoccupations sentimentales des soucis sociaux, matériels ou intellectuels. J'aurais tendance à penser que l'amour s'en trouve enrichi.

Le roman aussi.

PHILIPPE SOLLERS. — Disparaître ? Sans blague ! Mais il y en a toujours eu, des romans « engagés » ! Et si c'est un très grand roman, on s'en fout, qu'il soit ou non « engagé ». La preuve : Malraux. Et de nos jours il y a Schwarz-Bart. Est-ce une littérature vacillante, ça ? Ça a l'audience des foules, en un mot : le pouvoir... Quant au roman d'amour, il n'y en a jamais eu tant.

Mais un roman qui n'est que d'amour n'est rien. De même pour l'« engagement ». Laissons tomber ces abstractions. La littérature contemporaine leur tourne le dos. Aujourd'hui l'écrivain est un pudique : il a horreur des définitions a priori. Il essaie d'approcher son but sans trop se faire remarquer, dans une sorte d'entre-deux. Je ne regrette pas que disparaissent les romans trop bruyants, trop noirs et blancs. J'aime mieux l'approche moderne : neutre, par en dessous, nuancée... Le Français est le contraire de quelqu'un de nuancé : il exige des catégories pour tout. Il simplifie à outrance, comme les journalistes... Pourtant, on n'écrit pas avec des idées, mais avec des *mots*. Si seulement les gens comprenaient cela...

LES SUCCÈS D'AOUT

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats d'août.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de juillet	Présence sur la liste
1	**G. des Cars**	***Le Grand Monde.***	**Flammarion**	4	2ᵉ mois
2	**F. Sagan**	***Les Merveilleux Nuages.***	**Julliard**	1	3ᵉ mois
3	**E. Barbier**	***Dominique Vernet.***	**Julliard**	6	2ᵉ mois
4	**J. Perret**	***Les Biffins de Gonesse.***	**Gallimard**		
5	**C. Saint-Laurent**	***Les Agités d'Alger.***	**Pr. de la Cité**	2	2ᵉ mois
6	**W. Shirer**	***Le IIIᵉ Reich.***	**Stock**	3	4ᵉ mois
7	**L. Uris**	***Exodus.***	**Laffont**	7	2ᵉ mois*
8	**H. Amouroux**	***La vie des Français sous l'occupation.***	**Fayard**	9	3ᵉ mois
9	**M. West**	***L'Avocat du Diable.***	**Plon**	5	11ᵉ mois
10	**J. Lacouture**	***Cinq hommes et la France.***	**Seuil**	8	3ᵉ mois

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Brentano's », 37, avenue de l'Opéra ● Max-Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe ● Echanges, 11, avenue de La Motte-Picquet ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione ● Librairie de Paris, 7, 9, 11, place Clichy ● Presses Universitaires de France, 49, bd Saint-Michel ● Tschann, 84, bd Montparnasse Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Biarritz : Riquelme, 50, Arceaux Lacombe ● Bordeaux : Mollat, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes ● Deauville : Librairie du Ciro's, 91, rue Eugène-Colas ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Arthaud, 23, Grande-Rue ● Le Touquet : Giardot, boulevard Daloz ● Lille : « Le Furet du Nord », 11, place du Général-de-Gaulle ● Marseille : Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nantes : Coiffard, 7, rue de la Fosse ● Nice : Maison de la Presse, 1, place Masséna ● Rudin, 14, av. Félix-Faure ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● Royan : Maison de la Presse, 1, rue Gambetta ● Saint-Etienne : Plaine, 27, avenue de la Libération ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt ● Vittel : Aubry, Galeries du Parc, et 37, rue de Verdun.

* Après avoir été absent de la liste depuis janvier 1960.

POLITIQUE

« La Chine au défi » par François Mitterrand

● A quelques mois de distance, deux Français en Chine. Entre temps : la famine.

CE qu'il y a de moins bon, dans le livre de François Mitterrand sur la Chine, c'est son titre. A qui, à quoi est lancé le défi ?

Le générique nous apprend que l'auteur a passé trois semaines en Chine, sans doute pour provoquer ce réflexe *« que peut-on en voir en si peu temps ? »*

A la lecture on reste confondu de l'étendue des faits, de la connaissance approfondie de la doctrine et des hommes de la Chine nouvelle, rassemblés avec autant de clarté en si peu de pages.

Tibor Mende a apporté dans « La Chine et son ombre » une documentation certes plus complète, plus touffue. Il n'est pas certain que son initiation du lecteur au climat moral et aux réalisations de la Chine moderne vaille celle de François Mitterrand.

Si « L'Express » m'a demandé de faire la critique de ce livre, c'est parce que j'ai moi-même six mois avant lui, effectué le même voyage — ou presque — et publié mes impressions.

Entre l'été 60, date de mon voyage, et l'hiver 61, date de celui de Mitterrand, un fait nouveau important est intervenu : la famine, selon la presse occidentale, la disette selon les déclarations officielles chinoises.

C'est la faillite du système disent les anticommunistes, c'est, témoigne François Mitterrand, les calamités naturelles qui ont battu leur record en 1960. Plus de la moitié des terres cultivées ont été dévastées par les inondations, la sécheresse, les typhons, les insectes nuisibles.

Ce côté-ci de la terre

Il est exact que les rations alimentaires quotidiennes ont été réduites de 190 à 125 grammes par personnes, que les cartes d'alimentation ont été rétablies, que les Chinois ont revécu les privations que nous avons connues sous l'occupation.

Mais de là à se vautrer dans la « schadenfreude », la joie de la catastrophe, non. L'état d'esprit de ceux qui attendent chaque soir que le lion mange le dompteur, les Occidentaux l'avaient déjà pour l'U.R.S.S. dès 1917. Ils récidivent et vont vers les mêmes déboires.

« *Si nulle part, je n'ai constaté la prospérité ou l'euphorie*, écrit honnêtement François Mitterrand, *nulle part non plus, je n'ai rencontré la misère physiologique et les horribles stigmates de la faim.* »

Puis il attaque : « *L'Ouest ne bronche pas devant la lèpre dont il profite. En Chine, je n'ai rien vu qui ressemblât à ces villages de ruines ou de lésine, qui prolongent les banlieues orgueilleuses du Brésil, aux rues morbides de Calcutta, aux débris vivants entassés dans l'île de la Réunion. Je n'ai pas été entouré par ces nuées de vieillards pouilleux et d'enfants aux regards voilés par le trachome, qui quêtent en Afrique du Nord et dans les pays arabes une obole dérisoire.* »

Est-ce à dire que tout est pour le mieux en Chine ? Evidemment non. « *L'anarchie politique et économique a cédé la place à un système minutieux, tracassier, fastidieux, adapté aux tâches pour lesquelles il a été imaginé.* »

Il a permis d'établir un Etat fort qui a mis fin à la corruption, à la spéculation, qui a développé de façon extraordinaire l'instruction et la production, qui s'est battu victorieusement contre la misère, contre le désordre, contre les fleuves, contre les déserts, contre les insectes, contre les rats, contre les ordures, contre les fièvres, contre la faim, contre les intérêts, contre les féodaux, contre l'encerclement stratégique.

C'est la justification d'une révolution par rapport à la Chine d'avant, dont j'ai connu le luxe tapageur d'une minorité étrangère et chinoise, la misère affreuse des masses.

Cependant, le communisme n'est pas une religion révélée. Il lui est arrivé de se tromper, et lourdement. Cela lui arrivera encore.

Pas plus que François Mitterrand, je ne souhaite à la France ce genre de régime autoritaire, totalitaire. Cette mobilisation, cette militarisation de tout un peuple semble cependant être le seul moyen de tirer de leur sous-développement les pays moralement et physiquement misérables.

Comme l'écrit en conclusion François Mitterrand : « *La foi intense des hommes et des femmes de Chine, engagés dans un combat prodigieux et qui, par idéal, ont renoncé à posséder les joies d'un accomplissement personnel, méritent mieux que la réponse qu'ils ont coutume d'entendre de ce côté-ci de la terre.* »

EMILE SERVAN-SCHREIBER.

Julliard, éditeur. 204 p. 9,90 NF.

JEAN DARBOIS

EROS TRAQUÉ

ou

le pseudo Don Juan

Un homme ne vit que pour l'amour ...et en meurt

FERENCZI - 7 nf

Le livre qui explique toute l'histoire contemporaine

COMMUNISME ET FRANC-MAÇONNERIE

par

Guy VINATREL

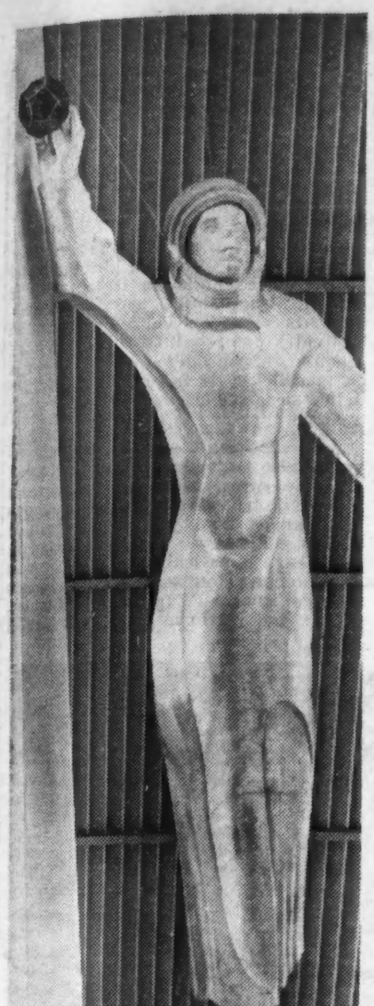
9 NF

Diffusion :

LES LETTRES MENSUELLES

62, rue Nationale - PARIS (13ᵉ)

C.C.P. PARIS 18.009-63



(Roustan.)

A L'ENTRÉE.
Un Robic du cosmos.

REPORTAGE

Les Russes à Paris

● ***Qu'est-ce qui manque à l'exposition russe à Paris ? s'est demandé Michel Cournot. Il répond : des pommiers en fleurs.***

Il vous attend derrière la porte. Vous ne pouvez pas le manquer. Il porte un casque à la Robic et une très longue chemise de nuit. Suspendu par les omoplates à la pointe d'une flèche en argent, il crawle à vingt mètres dans le cosmos. Il doit être l'emblème du Soviétique de choc. Un monsieur affable, vêtu et charpenté plus modestement, surveille l'arrimage du champion. Bon, attaquons sec, ça vaut mieux :

— Qui est responsable de cette figure de proue ?

— Tout le monde et personne. C'est un travail d'équipe.

— Il y a quand même un sculpteur, quelqu'un qui a fait la maquette ?

— Oui. Il s'appelle Zelienski.

— Vieux ? Jeune ?...

— Ça dépend... Il a quarante-cinq ans...

— Est-ce que j'ai pu voir des sculptures de lui, à Moscou ?

— Non.

— Et ailleurs en U.R.S.S. ?

— Non plus.

— Il est passé par quel institut ?

— C'est un homme très énergique.

— Il a eu quels professeurs ?

— Il est de première force, en culture physique... Spécialement aux anneaux...

— Vous le connaissez ?

— Oh oui... Il est grand chasseur. Chaque dimanche, il...

— Merci !

J'allais oublier de dire que le Robic du cosmos brandit de la main droite, en dévisageant les visiteurs, une grenade. Aucune allusion à telle ou telle dépêche, à telle ou telle explosion, de ces tout derniers jours. Non, il s'agit d'une grenade-fruit, je ne devrais pas avoir à le préciser, une de ces grenades-fruits dont Valéry écrivait :

« Je crois voir des front souverains
« Eclatés de leurs découvertes. »

Un front souverain

Exactement l'Exposition, d'ailleurs : le front souverain de l'Union Soviétique éclatant de ses découvertes ! Ce n'est pas une exposition, c'est les trompettes de Jéricho. Graphiques, slogans, maquettes, projets. La Russie de l'an 2.000, à cette différence près que l'Union Soviétique a fait avancer l'an 2.000 d'une trentaine d'années. Un lancer de fusées, de colombes, et de bonnes résolutions, voilà le panorama. Avec grand soleil branchant sur le tout, et M. Vinogradov nous a dit ce qu'il signifie pour les Russes, ce soleil : « Pain, progrès, liberté, bonheur ». Quand même, dans ce dédale d'apophtegmes philosophiques en bas-reliefs, de formules chimiques en relief, et de machines électroniques en maquettes, le Français moyen comme moi se sent un peu perdu. L'œil se raccroche heureusement à une demi-douzaine de grands objets genre farces et attrapes, sortes de machines à laver un peu dingues qu'on a posées dans les fougères, dans les bégonias : spoutniks et luniks.

> — **Toutes ces constructions atomiques, ça sert à quoi?**
>
> — **Mais, à rien ! me dit l'ingénieur Kalinine.**

Bien, on n'est pas là pour se décourager. Faisons un effort pour comprendre. L'ingénieur et camarade Valerii Kalinine, chargé de la section « L'atome pour la paix », fait ce qu'il peut pour m'expliquer ce qu'il a à l'étalage. Voici une centrale atomique « où le surchauffage de vapeur se fait à l'intérieur de la pile elle-même »...

— Et ça marche ? dis-je très décontracté, vous n'avez pas d'ennuis ?

— Ah ça, on verra plus tard : cette centrale n'est qu'en construction.

— Où ?

— A Bielorask... Ceci, c'est un réacteur à neutrons rapides... Le mélange eau-sodium est un échangeur plus rapide que l'eau, comme vous savez...

— Naturellement, dis-je d'une voix froide, c'est d'ailleurs la méthode que nous suivons aussi : on mélange...

— Ça alors, ça m'étonnerait : le mélange eau-sodium est très difficile à réussir dans ce genre d'installation... Nous-mêmes, nous n'y arrivons pas...

— Mais alors, dis-je, ce réacteur ?

— C'est un projet !

— Et cette centrale, elle existe ?

— Elle existera... Elle est en construction, à Novoronitch...

— Dites-moi, en U.R.S.S., vous avez des centrales atomiques... qui existent déjà ? qui fonctionnent ?

— Oui, il y a celle d'Obninsk, qui est en service depuis 1954, c'est la première du monde... Et puis il y en a une en Sibérie...

Le bouchon et la noisette

— Où ça ?

— Je ne me souviens plus... Tenez, une autre centrale... On y fait la synthèse du noyau de deutérium... C'est le plasma... Pour maîtriser le plasma, il y a deux méthodes... Naturellement, vous les connaissez ?

— Je les connaissais, dis-je d'une voix faible, la même voix exactement que j'avais à Henri-IV, à Louis-le-Grand...

— Il y a la méthode du bouchon, et celle de la noisette...

— Ah ! ah ! dis-je, revenant soudain à la vie... Laquelle est la meilleure ?

— Ça devrait être la noisette, logiquement...

— Il me semble, dis-je...

— Mais jusqu'ici, elle ne marche pas mieux que l'autre ! me dit Valerii Kalinine d'un ton triomphal.

— Vrai ?

— Absolument vrai ! Jusqu'ici, le plasma ne veut rien savoir !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est capricieux... Capricieux comme une jeune fille...

Par la fenêtre

Le visage de l'ingénieur Kalinine rayonne de satisfaction. Il en est fier, de son plasma qui ne veut rien savoir...

— Dites-moi, ces études, ces constructions atomiques, ça doit coûter cher ?

— Très très cher, ça ne se chiffre pas...

— Et ça sert à quoi, exactement ?

— Pardon ?

— Toute cette industrie atomique, ça sert à quoi ?

— Mais... A rien, me dit Valerii Kalinine d'un air surpris.

— Comment, « à rien » ?

— A rien... Oh, plus tard, peut-être, on se servira de ça pour fabriquer de l'énergie... Mais vous savez, des sources d'énergie, nous en avons tellement... Et nous en trouverons d'autres... Non, pour l'instant l'étude de toutes ces centrales sert seulement à découvrir celle qui fonctionnera le mieux, qui sera la plus économique... C'est tout... Sur le plan pratique, c'est des roubles jetés par la fenêtre...

— Vous plaisantez ?

— Non...

La jeune fille plasma

Mais qui n'aurait pas envie de plaisanter, de prendre un peu l'air, dans cet immense laboratoire qu'est l'exposition ? Les ouvriers français qui la montent ne plaisantent-ils pas, eux ? En voici qui viennent de mettre en place un panneau archi-prometteur : « *Charge résultant des atomes cendinyles, M(C5H5)2* », et pour se remontraux (zeff) *dans les bis-cyclopenta*ter le moral, ils ont collé au milieu une photo de pin-up italienne, nue à peu de chose près, alors là une fille à tomber par terre...

— Là, ce ne sont plus des projets, dis-je à l'ingénieur Kalinine... Ça prend quand même tournure...

— Oui, dit-il d'un air rêveur... La « jeune fille plasma »... Tout le mal que nous nous donnons, elle le mérite bien, non ?...

Je quitte à regret l'atome soviétique, sa modestie, sa gentillesse, son jeu du bouchon et de la noisette, et je m'approche non sans appréhension de la section «Métallurgie». Et, à ma grande stupéfaction, je me trouve en pleine galerie rive gauche : avec les morceaux de tôles, de tubes, de barres, qu'on lui avait confiés, le responsable du stand de l'industrie métallurgique du Donbass et d'ailleurs a carrément réalisé des assemblages étranges, qui ne sont pas autre chose que de la sculpture abstraite. Poussons un peu dans ses retranchements le coupable que voici, Lev Samoïlev, blond jeune homme de trente ans, aux traits fins, qui enlève sa blouse d'alpaga noir pour se présenter en veston.

— Vous êtes sculpteur ?

— Non, architecte.

— Quelles études avez-vous faites ?

— L'Institut d'architecture de Moscou.

— Quelle est votre spécialité ?

— Les magasins. Je viens de terminer un magasin « Maison et chaussures », prospect Lénine, à Moscou.

— Ce que vous avez fait là, c'est de la sculpture abstraite, vous le savez ?

— Non, ce n'est pas de la sculpture.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous voyez : je disposais d'un certain nombre de formes, faites d'un certains nombre de matières. Comme l'exposition s'adresse au grand public, j'ai assemblé ces éléments d'une manière un peu attrayante, en m'efforçant de respecter... disons des lois de l'esthétique. Mais ce n'est pas de la sculpture. Ce n'est rien. Une sculpture, c'est par exemple un homme qui marche...

— Vous venez de donner une définition assez juste de ce qu'est chez nous l'art abstrait. Incomplète, mais assez juste...

— Mais vos abstractions, ce n'est pas de l'art. L'art invente, tandis que vos abstraits copient purement et simplement la nature, telle qu'on la perçoit aujourd'hui. A l'Exposition française de Moscou, j'ai vu une grande toile beige intitulée peinture, qui était une copie pure et simple d'une certaine espèce de linoléum. Une autre, c'était un port vu d'avion. Une autre, des cellules vues au microscope. Une autre, tout simplement une galaxie. Vos artistes ne font que copier la réalité nouvelle.

— Pas tous. Et puis trouvez-vous normal de continuer à peindre des pommes et des sous-bois quand l'homme se promène dans les galaxies ?

— En tout cas, copier les galaxies et appeler ça « Svetlana entre chien et loup », ça ne me semble pas normal.

Il se peut que les tendances, les préoccupations des artistes se trouvent un peu changées avec toutes les conquêtes de la science, eh bien ! les artistes n'ont qu'à peindre les pommes, les sous-bois, et surtout les hommes, tels qu'ils apparaissent, ou peut-être même tels qu'ils sont, à la lumière d'un monde nouveau. C'est tout... Mais un assemblage de boulons n'est pas une sculpture en soi. Le moteur de la « Volga » non plus... Si

→

(Roustan.)

L'ARCHITECTE LEV SAMOILEV.
Un abstrait clandestin.

vous voulez, la différence entre ceci et vos sculptures, n'est peut-être pas dans l'objet, elle est dans l'esprit.

— C'est une question de modestie ?

— Non, de bon sens.

Continuons : optique, chimie, polymères, tracteurs, machines à extraire le charbon, machines à mesurer par isotopes l'épaisseur des tôles laminées, machines de commande à distance des grues de construction, et même, plus tentantes parce que plus réservées, « machines logiques », tout ça sera pour un autre jour, moi j'ai besoin de souffler...

Les livres

n'est pas l'architecte Samoïlev qui les a assemblés : ils sont punaisés comme ça, l'un au-dessus de l'autre, en rang par quatre, pas trop bien imprimés, pas trop bien fichus, et pourtant... Je les ai trop vus, ces livres, pour faire la fine bouche, je les ai vu lire par les marins d'Odessa dans les escaliers du métro, par les vignerons de Gurdjiani assis dans la cour de l'usine du kolkhoze, sur leurs charrettes à bœufs, en attendant de faire pointer leur raisin, par les ouvrières du barrage de Stalingrad surveillant quand même d'un œil le débit des vannes, par les bûcherons de Sibérie couchés sur le ventre dans la neige, à l'heure de la pause, en croquant des concombres en boîte importés de Chine, par les fondeurs d'Azovstal accoudés face à la mer en attendant l'heure de la coulée, ah ! oui je les ai vu lire, romans d'Hemingway, grammaires espagnoles, précis d'électronique, pièces de Sartre ou de Ionesco (oui, de Ionesco), correspondance de Lénine, histoires détaillées de la Commune de Paris, poésies d'Eluard, et aussi la Bible, je les ai vu lire le jour au restaurant, la nuit dans les gares, le dimanche dans les forêts, par les cheminots, par les petites filles, par les invalides stationnés à l'ombre des tilleuls de Kuntsevo, d'Ostankino, dans leurs petites torpédos décapotables individuelles, livres traduits de partout, distribués partout, imprimés et réimprimés à des millions d'exemplaires, alors quand je les vois à Paris, ces livres, je ne peux pas m'empêcher de penser à la culture moyenne des paysans ou des ouvriers de France, à ce que nos gouvernements ont fait pour ça, et je ne suis pas fier...

Quand même, on va un peu enquiquiner le camarade libraire... Je prends un livre sur une table, une étude sur Marx, je ne sais plus de qui, et à la dernière page je lis, comme d'habitude : « Rédacteur : untel. Deuxième rédacteur : untel. Rédacteur technique : untel », etc.

— Vous vous occupez des livres, à l'Exposition ?

— Oui...

— Je suis en train de feuilleter les livres qui sont là...

— Il n'y en a que très peu...

— Je sais. Mais sur tous, je remarque la mention d'un « emploi » qui n'est pas marquée sur les livres français... Qu'est-ce que c'est qu'un « rédacteur » ?

— Un rédacteur ?

— Oui...

— C'est très simple : c'est la personne qui lit la première le manuscrit. Elle donne son avis au Conseil de Rédaction. Puis le rédacteur peut être amené, le cas échéant, ce n'est pas obligatoire, à rencontrer l'auteur... A lui faire remarquer certains défauts...

— Qu'est-ce que vous appelez des « défauts » ?

Les mannequins

— Eh bien... des fautes de style, des imperfections de forme. Il peut arriver aussi que l'auteur, à un moment quelconque, ait eu une petite absence, et que ce qu'il a écrit ne corresponde pas exactement à ce qu'il avait voulu mettre...

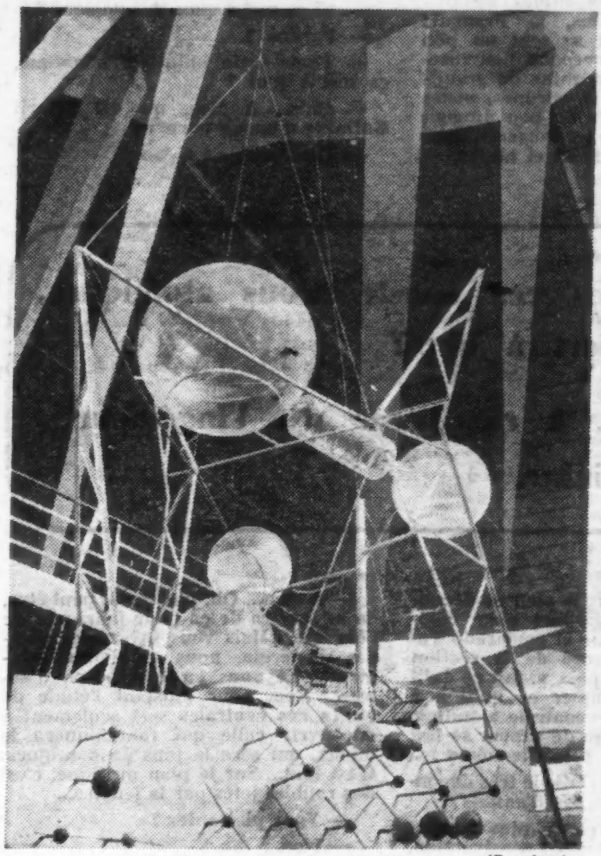
— Ah ! oui... En somme le rédacteur, loin de faire par exemple opposition à l'auteur, abonderait au contraire dans son sens...

— Vous y êtes, me dit le libraire... Le rédacteur n'est pas là pour exercer une censure...

— Ah ! mais... moi je ne parlais pas de censure...

— Vous ne pensiez quand même qu'à ça... Non, le rédacteur, c'est un peu ce que l'on appelle, dans vos maisons d'édition, le « lecteur »...

Le libraire me regarde souriant des yeux. C'est toujours ce qui m'arrive quand je « cherche » un Soviétique... Courtoisie, calme, à-propos, sourire... Comment employer les grands moyens ?



(Roustan.)

Au stand de la chimie.

(Rapho.)

Un pommier en fleurs.

A tu et à toi avec la nature.

— Si je posais la question, dis-je, c'est que pour écrire un scénario à Moscou, moi j'ai eu un rédacteur qui était drôlement tatillon...

— Ah ! vous savez, là comme ailleurs, c'est quand même une question de personnes... Il y a de mauvais rédacteurs... Remarquez qu'il y a surtout, je ne dis pas ça pour vous, de mauvais auteurs... Ça se trouve...

Laissons les livres. Allons bon, qu'est-ce que c'est que ça ? Musique douce, fourrures... Défilé de mannequins !

On en parle beaucoup, de ces mannequins, à Paris. Des étudiantes, nous dit-on, des chimistes, des professeurs... Formidable, s'exclame-t-on, coiffées à merveille, la taille fine, des Parisiennes !... Des jolies filles en Russie, incroyable, non ?

Alors là, moi je donne tout de suite mon avis : les mannequins, qu'ils soient de Moscou ou de Paris, j'ai horreur de ça ! Quand je vois des filles de Moscou, les yeux bourrés de noir, les mains suspendues en l'air par je ne sais pas quelles ficelles, marcher d'une façon pas normale sur un échafaudage pour mettre soi-disant en valeur des robes qu'elles ne porteraient pas dans la vie pour un empire, j'ai envie de leur donner une fessée et de leur dire : « Remettez votre jupe et votre tricot de tous les jours, et rentrez à la maison sans marcher avec des manières. »

Un vison blanc

J'ai vu une présentation de mode avec mannequins à Moscou, place du Manège. Plusieurs défilés par jour. Ouvert à tout le monde. C'était un peu plus proche de la réalité soviétique que le défilé de l'Exposition, parce qu'il y avait des mannequins d'un certain âge, et à un certain âge beaucoup de Soviétiques, comme beaucoup de Françaises, ne sont pas minces, minces. Et puis ils défilaient surtout par couples. On voyait leurs préoccupations : ils étaient censés s'habiller le matin, chez eux, pour aller à l'usine, mais le soir ils allaient directement à l'Opéra en sortant de l'usine, sans avoir le temps de repasser chez eux, alors ils ne savaient pas quoi mettre... Il y avait aussi les voyageurs qui allaient passer huit jours dans le train, et qui se demandaient quoi porter... Surtout, il y avait cette jolie phrase, à la fin du défilé : « Vous venez de voir des modèles nouveaux, qui vous ont peut-être étonnés, et pourtant il faudra bien un jour ou l'autre les mettre, parce qu'il faut être élégant, et pour cela aussi il faut du courage. » N'empêche que les Soviétiques regardaient ces mannequins d'un air fort réservé, ils ne reconnaissaient pas là des citoyennes de chez eux, et à mon avis ils avaient raison. Je suis sûr que l'industrie soviétique du textile arrivera à vendre ses tissus et ses modèles sans l'intermédiaire de ces très étranges créatures, ni actrices ni gugusses, ni respectueuses ni déesses, ni chair ni poisson : les mannequins.

Du calme ! Elles sont charmantes quand même, ces créatures ! La brune, là, qui semble glisser sur la mer d'Azov avec un manteau de fourrure noire à col de vison blanc, c'est tout de même autre chose que Samoïlova... Avance, veux-tu, la visite n'est pas terminée...

Logement-type 1962

Et voici ce que j'attendais, la pierre de touche de toutes les expositions : l' « appartement-type » ! Meubles modernes, grandes penderies encastrées dans le mur, espaces dégagés, harmonie beige reposante, luxe calme et volupté. Je n'ai jamais vu un appartement comme ça en Union Soviétique, inutile de le dire. Bon, le responsable est là :

— Qui est le décorateur de cet appartement ?

— Il n'y a pas de décorateur, c'est un travail d'équipe.

— Quelle équipe ?

— L'atelier de Vulno.

— Cet appartement est en vente ?

— Non. Il va l'être l'année prochaine. C'est le logement-type 1962.

— Vous aimez ça ?

— Oui, beaucoup. Pas vous ?

— Oui et non. On dirait un appartement suédois, italien... Ce que j'aime dans les appartements soviétiques, c'est les rideaux, les fleurs, la lumière rose, le piano noir avec les tasses de thé...

— Monsieur est amateur de « vieille Russie » ?

— Non. J'aime la Russie socialiste. Mais la Russie d'autrefois avait un style, et ce style était très prenant... Dans cet appartement, il n'y a ni style russe ni style soviétique... C'est international...

La bonne Russie

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire... Mais il faut se faire une raison... Un appartement, c'est fait pour s'asseoir, lire, faire la cuisine... Votre appartement style russe, pensez une seconde au mal qu'il demandait à la maîtresse de maison... Tout ce désordre apparent à tenir propre d'un jour à l'autre... La touche nationale, elle sera donnée par des objets, des tableaux... Il faut penser aux femmes qui travaillent et qui doivent tenir la maison...

— Les maris ne les aident pas ?

— A peine plus que chez vous...

— Est-ce que je peux rentrer ? M'asseoir ?

— Je vous en prie...

Je m'assieds. Je crois qu'il a raison, cet homme, et je crois qu'on a toujours raison d'exposer « le logement-type » de l'année suivante. C'est celui-là qui nous intéresse. J'ai lu cette semaine dans un journal du soir, qui est pourtant l'un des plus raisonnables, cette phrase : « On s'en va perplexe en se demandant : des deux Russies, quelle est la bonne : celle de Paris, ou celle que nous parcourions il y a quinze jours à Moscou ? » Cette phrase est idiote. La France, de son côté, n'est pas allée exposer à Moscou un morceau de Paris tel quel, par exemple un tronçon de la rue du 4-Septembre avec ses appartements sales, ses courettes noires et ses cafés pas repeints. Quand on sort, quand on va chez quelqu'un, on a la gentillesse de faire un brin de toilette, si possible. Le contraire serait mal vu.

Elle ne faisait pas de mauvais esprit, cette jeune femme de Leningrad qui me disait hier, au bureau de l'exposition : « Nous avons beaucoup de travail, nous avons très peu de temps, mais je me suis tout de même promenée dans les environs et je suis très déçue : toutes les belles choses que j'ai vues à l'Exposition française, je ne les retrouve pas... Où faut-il aller pour les voir ? » En effet, la France du boulevard Victor et du bout de la rue de Vaugirard, la France des quartiers un peu pauvres, un peu tristes, qui sont comme les scories du centre, on ne va pas les montrer ailleurs, et cette jeune femme le comprenait. Je dois dire aussi que l'Exposition française à Moscou *profite* de l'environnement féerique du parc Sokolniki, alors que l'Exposition soviétique à Paris n'a pas grand-chose à tirer de l'environnement des boulevards extérieurs. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus injuste. Voici :

La France ne peut pas montrer à l'étranger, c'est sûr, le jour qui se lève sur la campagne d'Aix avec les odeurs des garrigues qui commencent à pointer, mais elle peut quand même emporter à Moscou, à très peu de chose près, ce qu'elle a fait de mieux. L'Union Soviétique, elle, ne peut pas. Parce que ce que l'Union Soviétique a fait de mieux, à part les machins cosmiques dont tout le monde parle, c'est une certaine manière d'être entre soi, une certaine liberté différente de la nôtre, une certaine douceur de vivre différente de la nôtre, et que tous les graphiques sur la suppression des impôts et la réduction des heures de travail ne peuvent pas faire comprendre.

Prenons un exemple. Je suis assis dans cet appartement. Il sera en vente l'année prochaine, si on nous le dit c'est vrai. Il sera plus facile à tenir que les vieux appartements, c'est vrai aussi. Mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, il est resté là-bas, même dans un vieil appartement.

Voyons, on est dimanche après-midi, il est six heures du soir. Dans le village ouvrier où je passais d'habitude mes dimanches après-midi, il est quatre heures. Je ferme les yeux. J'y suis. On a tiré sur le côté les rideaux blancs, les rideaux tout blancs. Les Russes lavent leurs rideaux pour un oui ou pour un non, comme leurs chemises. La fenêtre est grande ouverte sur les pommiers et sur des arrière-plans de fleurs, de prairies, d'enfants qui jouent, de chiens, qui semblent étagés en verticale, comme dans le grand Bonnard du musée Pouchkine, « Un déjeuner en Normandie ». Mais au premier plan, les pommiers. Ce sont les habitants qui les ont voulus, après des hésitations. Ils s'étaient d'abord prononcés pour des tilleuls. Ils les ont eus. Ils les ont eu deux ans, parce que l'odeur des tilleuls, à la belle saison, les gênait. Bien : réunion générale des locataires, et on demande des bouleaux. Les bouleaux, au bout d'un an, non ils en avaient assez. Les bouleaux c'est joli, bien sûr, l'hiver ça reste pas mal, mais on en voit partout. Nouvelle réunion générale, et on demande des pommiers. Ils sont là, les pommiers. Ils sont là à l'essai.

Un bouquet pour moi

Dans le jardin, j'aperçois le voisin du dessus, professeur d'anglais à la Faculté de Journalisme et sosie frappant du maréchal Montgomery, qui joue aux échecs avec son voisin de palier qui reprendra ce soir le volant de l'autobus 73, lequel fait la navette entre ce village et la gare de Kiev. Le conducteur d'autobus a un pansement à la main gauche. Avec une branche de pommier, sa femme bat sa vareuse d'hiver, étendue sur une barrière de bois peinte en vert. Ils sont touffus, les pommiers municipaux, on les a plantés déjà grands, mais ils perdent quelques plumes : bâtons pour battre les fourrures, branches minces pour faire des arcs, ça file... Les pommiers des villages ouvriers russes sont à personne et tout le monde.

Ça me fait penser qu'hier, j'étais au jardin public d'Ostankino : bain de soleil sur un banc. Un jardinier était là, en blouse blanche avec des lunettes d'acier, prenant des notes. Puis il a sorti un canif, et s'est composé un bouquet, un bouquet personnel, joli. « Ne te gêne pas, me disais-je, les visiteurs se brosseront... » Non, le bouquet c'était pour moi. Il me l'a tendu avec un air sévère, en me disant : « Vous devez bien aimer quelqu'un. » Il avait deviné que j'étais étranger.

Revenons au village. On sonne. La grand-mère va ouvrir, la grand-mère habite la plus belle chambre de l'appartement, elle s'entête à faire cuire ses purées avec une batterie de cuisine en bois, elle trouve que l'aluminium, ça fait voyou. Son mari est mort avant la guerre, il était mécanicien de locomotive. Les deux visiteurs entrent, avec de la vodka et un gâteau au chocolat de Leningrad. Ils sont komsomols, et étudiants de philo à la Faculté de Moscou. Ils viennent voir leur camarade, Nella Vassilievna. Nella Vassilievna est dans la salle de bains. Elle y passe le plus clair de son temps, elle lave ses cheveux tous les jours, elle lave ses cheveux trois fois plus souvent que ses rideaux, pour maintenir son « visage moral ».

Dix kilos de confiture

La voici quand même, avec un fichu à fleurs, parce qu'elle a mis des bigoudis : ce soir, elle va voir une pièce du poète turc Nazim Hikmet au théâtre Maïakovski. Philosophe comme les autres, komsomol aussi. Elle a perdu ses sandales, elle appelle sa mère. Sa mère n'a pas le temps, elle dépose la théière et s'en va à l'hôpital : le père a quelque chose au cœur, elle va lui porter des confitures de cerises que sa sœur de Sinelnikovo (Ukraine) a apportées hier par le train quand elle a appris qu'il était malade. Les confitures russes que l'on trouve dans le commerce sont une des choses qui sont nettement meilleures qu'en France, je ne sais pas pourquoi. Mais les confitures faites à la maison ont des charmes familiers. Le pot est énorme, plus de 10 kilos, et l'un des deux garçons s'offre à le porter. Oui. Il s'en va avec la mère, qui cueille en passant des dahlias de sa production personnelle.

Iouri Nikolaievitch parle avec Nella Vassilievna : il s'agit d'une réunion de komsomol, projetée pour la semaine suivante, au cours de laquelle on voudrait remettre en question l'attitude des membres du secrétariat, qui sont, d'après ce que je comprends, un peu vachards. Mais une voisine passe sa tête par la fenêtre : elle voudrait qu'on lui prête Stiopka, le petit chat noir de la grand-mère, parce que seule la présence de Stiopka décide son nouveau-né à manger. J'y vais, d'ailleurs cette histoire de réunion de komsomol ne me regarde pas... La grand-mère n'est pas là : elle discute chiffons avec des voisines de son âge, sur un banc... Je trouve Stiopka dans l'escalier, il a chipé une cuisse de canard. Je le passe à la voisine, et vais dans la cuisine.

« Buvons, camarades »

Vadim, le frère de Nella Vassilievna, y potasse une grammaire anglaise. Il est ingénieur d'aéronautique. Il a baissé l'accompagnement sonore, mais laissé l'image de la télévision qui passe un vieux film de Chaplin, une histoire d'enfant adopté. Au mur, il y a une grande photo de Lénine, pas le Lénine des portraits officiels, non, le vrai Lénine, tel qu'on peut le voir justement à l'Exposition soviétique, dans le hall d'accueil, sur un écran de cinéma. Là, il assiste à une parade, les yeux un peu voilés, la tête un peu penchée, avec cet air d'être toujours en mouvement, cet air fébrile. Il y a sur ce visage inquiet une très grande passion, et une très grande douceur. Il a posé la main sur un jeune garçon en chapka, aux grands yeux noirs.

Dans un autre coin de la cuisine, Nella Vassilievna a épinglé une photo qu'elle aime beaucoup, où l'on voit Lénine en melon noir, en costume noir, qui dispute une partie d'échecs avec Gorki, un été à Capri, par une chaleur torride semble-t-il. Gorki est dans une tenue blanche d'une élégance crapuleuse.

Nella Vassilievna m'appelle dans la chambre. Elle est au piano. Elle joue une valse d'Odessa, une valse que les déportés chantaient en chœur en Sibérie. Sur le piano, à côté d'un vase en cristal et d'une statuette de clown, il y a le manuscrit du diplôme que Nella Vassilievna va défendre dans quelques jours : critique marxiste du dernier livre de Sartre, « Critique de la Raison Dialectique ». « Buvons, camarades ! », dit-elle.

Sur l'appui de la fenêtre, Iouri Nicolaïevitch trinque avec le professeur et le conducteur d'autobus. J'entends le train, qui passe à cinq cents mètres d'ici avec un long cri de loup. J'écoute toujours le train, car c'est par cette ligne-là que passe celui de Paris.

Pour être heureux

Voilà... J'ai raconté, exprès, parce qu'on croirait que j'en rajoute, dix minutes dans un appartement soviétique pendant lesquelles il ne s'est pas passé grand-chose. Je n'ai peut-être pas su décrire cette manière d'être, directe, simple, cet appartement où la vie est à tu et à toi avec la nature, où les gens sont à tu et à toi avec ceux des autres générations, avec ceux des autres métiers, où les yeux plissés de Lénine, les confitures de cerises, la réunion des komsomols, les bigoudis pour le théâtre et les chansons des déportés se mêlent ensemble, au fil des heures, passent et rentrent par la fenêtre comme le chat Stiopka, où tout semble aller d'un seul cours, sans apartés, sans quant-à-soi, sans mesquinerie, sans envie. Ce que je disais : une certaine liberté, une certaine douceur de vivre.

Je rouvre les yeux. Cet appartement n'a pas de fenêtre, pas de chat, pas de Lénine à Capri, pas de komsomol jouant au piano. Je ne vois que des machines, parce qu'il fallait les montrer ; que des graphiques et des tableaux, parce qu'il fallait expliquer. Alors, vous qui verrez l'exposition, je voulais seulement vous dire : faites attention, ne vous laissez pas contrarier par tout ça. La Russie, c'est beaucoup plus beau, vous pouvez me croire. Visitez cette exposition en pensant aux gens qui travaillent sur ces machines, en pensant aux écoliers qui usent leurs culottes sur ces bancs, aux amoureux qui lisent ces livres par-dessus l'épaule l'un de l'autre. Il leur faut peut-être, comme on leur disait à Moscou, « du courage pour être élégants ». Mais il ne leur faut pas, comme à la plupart d'entre nous, trop de courage pour être heureux.

MICHEL COURNOT.

AUTOMOBILISTES ! Vous qui exigez de votre voiture, en toutes circonstances un rendement efficace, ne négligez pas ce nouvel appareil.

Evitez désormais cette perte de temps avec CEOFLEX Gonfleur express

CEOFLEX Vous mettra à l'abri des inconvénients d'une simple crevaison.
Vous dépannera en 5 secondes en regonflant votre pneu crevé pour plus de 2 heures.

S'il est indéniable que de bons pneus protègent des crevaisons il n'en demeure pas moins vrai que ceux-ci ne sont pas invulnérables. Vous, dont la voiture est l'indispensable outil de travail ou plus fréquemment l'inséparable compagnon de vos loisirs vous savez combien il est désagréable d'être à la merci du moindre incident.
Les causes de crevaison sont multiples... et les inconvénients qui en résultent encore plus nombreux... Vous le savez par expérience !

Avec de la neige, ou du verglas, en pleine nuit, sur une route de montagne ou une voie bombée, sur une artère à grande circulation, ou en centre ville, tous les inconvénients d'une crevaison deviennent alors de vrais cauchemars !
Alors pour votre tranquillité et pour votre sécurité prenez la route sans souci avec CEOFLEX, gonfleur express, utile et indispensable à tout automobiliste.

60 NF

CEOFLEX contient sous pression 165 litres de gaz, ni toxique, ni explosif, ni dangereux et qui, de surcroit, n'altère pas le caoutchouc. Introduit dans un pneu crevé ou à plat CEOFLEX ne peut s'en échapper que très difficilement, car il se dilate à l'échauffement par suite de l'entraînement de la roue sur le sol. De plus cette dilatation maintient une pression suffisante permettant de rouler pendant plus de 2 heures sans devoir changer de roue.

CEOFLEX permet de regonfler en 5 secondes un pneu crevé ou à plat et de repartir en toute tranquillité vers le garage de votre choix qui réparera et changera votre roue.
A titre d'exemple, CEOFLEX contient la charge nécessaire au gonflage de :
- 5 à 6 pneus de 4 CV ou voiture similaire
- 3 à 4 pneus de 404 ou voiture similaire

CEOFLEX dont le maniement est particulièrement facile et propre (bouteille en acier plastifié) se case très aisément dans un vide-poche ou sous un siège.

CEOFLEX dès son acquisition dure indéfiniment car l'appareil peut être rechargé une fois vide.
Il suffit de renvoyer l'appareil à la Société Française de Vente d'Accessoires qui vous le retournera rechargé sous 48 heures moyennant 6 NF + frais de port, ou alors directement, et sans attente, au siège de la Société Française de Vente d'Accessoires.

CEOFLEX permet de stopper tout début d'incendie.

INSTRUCTIONS POUR L'EMPLOI DE CEOFLEX :

A Visser le raccord d'une part au robinet de la bouteille, d'autre part à la valve.

B Pour lâcher la pression dévisser légèrement la poignée pliante. Après gonflage revisser soigneusement la poignée.

C Vérifier la pression du pneu à l'aide du manomètre

CEOFLEX
Gonfleur express
Marque déposée

d'un poids de 1.700 grs et d'un encombrement de 28 x 6 cm, est présenté sous une luxueuse housse plastique, grain peau de porc, garnie intérieurement de mousse de nylon et renfermant : l'appareil, son raccord ainsi qu'un manomètre permettant de vérifier votre pression exacte.

IMPORTANT

Nous tenons à votre disposition, sur simple demande de votre part, le fac similé du constat, dressé par Mᵉ WAGON, huissier à Paris, en date du 31 juillet 1961, confirmant et prouvant la véracité des réels avantages de CEOFLEX.

RENVOYEZ IMMÉDIATEMENT CE COUPON A
Société Française de Vente d'Accessoires
61, RUE MESLAY - PARIS 3ᵉ - TUR. 39-29

Veuillez m'envoyer immédiatement un CEOFLEX
Noircissez la case de votre choix de paiement
☐ Je paierai contre remboursement la somme de 60 NF + frais d'envoi.
☐ Pour éviter les frais je vous envoie ci-joint un chèque bancaire ou mandat de 60 NF ou je vire 60 NF à votre
☐ C.C.P. 18.156-51 Paris.
Nom
Adresse
Ville
EXP

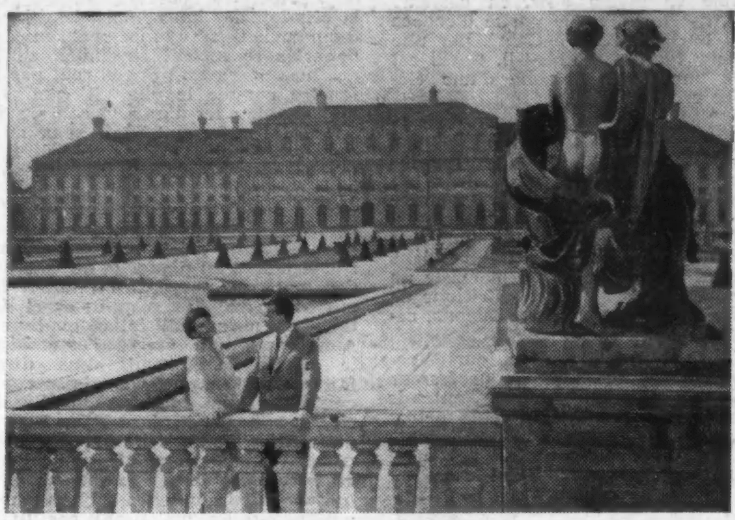
REPÈRES POUR

« L'ANNEE dernière à Marienbad », qui vient d'obtenir le Lion d'Or au Festival de Venise, est un film qui sort des voies ordinaires. Le premier souci de ses deux auteurs, l'écrivain Alain Robbe-Grillet et le cinéaste Alain Resnais, lorsqu'ils se sont rencontrés, n'a pas été de chercher quelle histoire ils allaient bien pouvoir raconter, mais de quelle manière nouvelle le cinéma pouvait bien raconter une histoire.

Là-dessus, Robbe-Grillet est rentré chez lui et a ébauché quatre thèmes. L'un d'eux était « L'Année dernière à Marienbad ». « Nous l'avons choisi parce qu'il était le moins complaisant. »

Cela ne veut pas dire le plus intellectuel : pour Robbe-Grillet et Resnais, c'est le cinéma habituel qui est intellectuel. Il obéit à des cadres, des schémas, des formules qui n'ont rien à voir avec ce qui se passe dans le réel, c'est-à-dire « dans notre tête ».

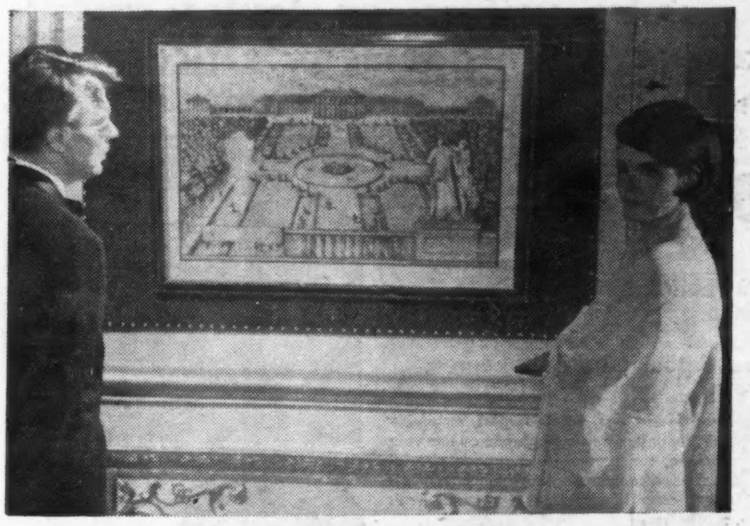
« L'Année dernière à Marienbad », en effet, n'a



Le lieu « L'Année dernière à Marienbad » a été tourné dans trois des extraordinaires châteaux de Louis II de Bavière, le roi fou. Mais, dans le film, toute l'action se déroule en un seul et même endroit, « une construction d'un autre siècle, un hôtel immense, luxueux, baroque, lugubre... ».

Cet hôtel a un grand parc, un jardin à la française où l'on voit les personnages se promener.

On les voit aussi, à l'intérieur des couloirs, regarder sur une gravure la représentation du jardin et de l'hôtel où on les a vus : premier dédoublement, première ambiguïté.



Trois personnages

Cet hôtel fantastique est habité par des hommes et des femmes anonymes, qui se rassemblent dans les salles de jeu, se dispersent, se retrouvent dans le jardin.

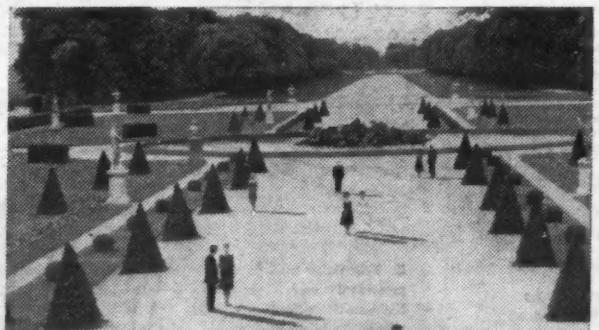
Ils n'ont guère plus de présence que les couloirs, les galeries, les salons de l'hôtel, ces couloirs interminables, surtout, qui succèdent aux couloirs — « silencieux, déserts, surchargés d'un décor sombre et froid de boiserie, de stuc, de panneaux moulurés, marbres, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, lourdes tentures... ».

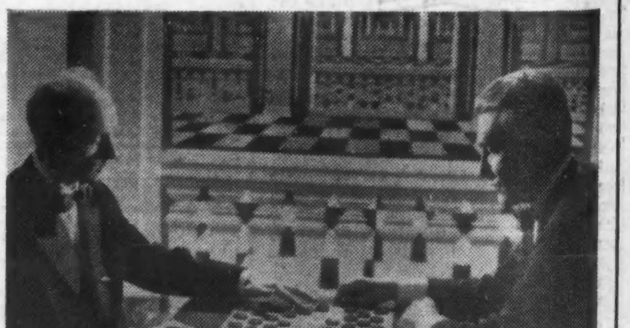
Outre ces couloirs et cette clientèle anonyme, cependant, trois personnages privilégiés, simplement désignés par les lettres M, A et X.

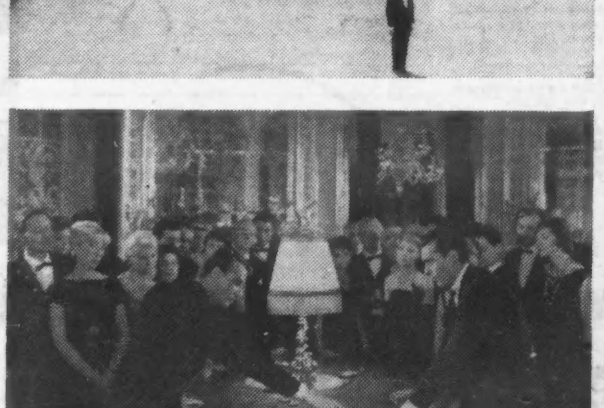
M, le joueur imbattable au jeu de Marienbad, est le Mari, interprété par Sacha Pitoëff ; A, la Femme, c'est Delphine Seyrig, créatrice des « Exaltés » de Musil avec la troupe de Sacha Pitoëff ; X, l'Amant, c'est l'acteur italien Georgio Albertazzi, créateur à Rome des « Séquestrés d'Altona ».

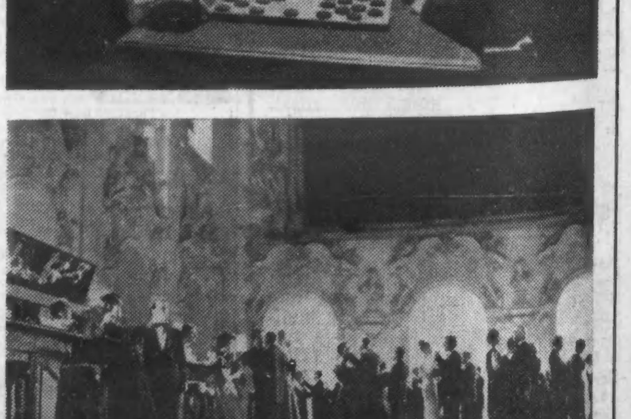
Les jeux « Je voulais, dit Robbe-Grillet, qu'il y ait des jeux dans les salles de notre hôtel. Dans ce genre de grands hôtels, en plus des réceptions et des distractions, on joue. Mais Resnais avait une répugnance contre les jeux de boule et de baccarat qui, normalement, devaient figurer là. Il n'avait pas envie de les tourner. Je lui ai dit : « Et si on jouait beaucoup à un jeu qui n'existe pas ? » J'ai songé alors à un jeu que je croyais avoir inventé quelque temps auparavant. Mais il paraît qu'il est déjà connu, que d'autres personnes l'ont inventé avant moi... »

Le jeu de Marienbad consiste à étaler quatre rangées de sept, cinq, trois et un éléments, puis à éliminer, dans une seule rangée à la fois, le nombre d'éléments qu'on veut. Le perdant est celui qui ramasse le dernier élément. Ce jeu est fondé, paraît-il, sur le principe de la numération binaire, et qui connaît le «truc» gagne à tous les coups. Certains spectateurs ont même relevé dans une des parties du film une grossière erreur qui aurait dû normalement faire perdre le joueur réputé invincible et qui a échappé, sur le moment, aux auteurs du film...









MARIENBAD

aucune autre ambition que celle-là : présenter sur un écran ce qui se passe dans l'esprit de quelqu'un qui vit une aventure. Et ils sont persuadés que moins les gens auront l'habitude du cinéma, plus ils seront sensibles à leur film.

De quelle aventure s'agit-il ? « On ne peut dissocier une histoire de la façon de la raconter, dit Robbe-Grillet. « L'Année dernière à Marienbad », ce sont des images cinématographiques arrangées dans un certain ordre. Si cela pouvait se raconter en mots, ce serait un livre et plus un film. »

Pour vous donner quand même une idée d'une œuvre qui se veut déroutante, nous vous présentons quelques photos de « L'Année dernière à Marienbad », représentant le décor, les personnages et quelques-unes de leurs singulières attitudes. Accompagnent ces images des extraits d'un entretien que nous avons eu avec Alain Robbe-Grillet et Alain Resnais. Le reste, c'est du cinéma...

Reflets

« Si le spectateur, disent Resnais et Robbe-Grillet, croit qu'il y a une signification seconde, une intention cachée, des symboles derrière les images, alors, il est perdu... »

Non seulement les images et les mots du film se succèdent sans ordre chronologique ni logique, mais le plus souvent, ces images elles-mêmes se dédoublent en reflets dans des miroirs, en ombres sur les murs, en plans qui se succèdent, apparemment semblables et pourtant différents par la couleur d'une robe, l'enjolivure d'un meuble. Les dialogues se poursuivent d'un lieu dans un autre ou s'interrompent brusquement, mais plus souvent encore, la voix est « off ».

L'amour

Entre A, X et M, une histoire s'ébauche, qui sera ponctuée de coups de revolver. Mais est-ce vraiment une histoire ?

« X, dit Robbe-Grillet, raconte à A qu'ils se sont aimés autrefois. Il crée pour elle une histoire d'amour qui se serait passée entre elle et lui. Il lui fait, en quelque sorte, une espèce de cour au passé. X est-il un banal séducteur qui a trouvé ce procédé un peu inaccoutumé ? Est-ce un fou, ou est-ce quelqu'un qui se trompe de personne ? On ne sait pas. Ni le spectateur, ni l'héroïne, ni le héros, ni Resnais, ni moi, plus personne ne sait plus quand il dit la vérité et quand il invente, s'il dit la vérité ou s'il invente... »

« On peut dire, poursuit Robbe-Grillet, que ce film est une tentative pour reconstruire un temps mental, un temps imaginaire, dans lequel les éléments ne sont pas véritablement datés : il y en a qui appartiennent au présent, d'autres au passé, d'autres sont ambigus, ils relèvent de l'avenir, du projet, ou même de la fantasmagorie pure. Au fond, on pourrait dire qu'il s'agit d'une espèce de cinéma intérieur, de celui qui se joue sans arrêt dans notre tête.

« Il y a des gens qui vont se plaindre : on ne s'y reconnaît pas. Mais est-ce qu'on s'y reconnaît dans la vie ? Dès qu'il s'agit d'art, de cinéma, on ne voit pas pourquoi il faudrait que le moindre détail, la moindre chose ait un sens et un seul. »

Sculptures

« L'Année dernière à Marienbad », dit Resnais, est un film à regarder comme une sculpture. »

Pas une attitude, en effet, qui ne soit « sculpturale ». Et en particulier, les attitudes, les gestes de Delphine Seyrig. Anecdote : il a été un moment question, pour son rôle, d'Annette Vadim.

Robbe-Grillet n'a pas assisté au tournage, laissant faire Resnais. Pourtant, en dehors de la suppression de trois plans, le film terminé, on a retrouvé exactement le projet de départ, tel qu'il avait été écrit, directement au niveau du découpage.

Les producteurs avaient laissé carte blanche à Robbe-Grillet, à condition qu'Alain Resnais soit d'accord.

« Au fond, dit Resnais, je suis comme les moules à gaufre. On y met la pâte et elle se répand librement... selon la forme du moule. »

L'imaginaire

Alors, film difficile, ou bien film où il ne faut pas chercher à comprendre ?

Ecoutons les auteurs :

« Il y a quand même des repères dans le film, qui permettent de distinguer la réalité de l'imaginaire. Certains tiennent au décor, au jeu des personnages, à leur intonation, à la musique, à l'éclairage, à la couleur de leurs vêtements. Il y a des scènes où la chambre est tellement ornementée que c'est un peu suspect, vous ne croyez pas ? »

FESTIVAL DU FILM SOVIETIQUE
LA KHOVANTCHINA
de MOUSSORGSKY avec la troupe du Bolchoi
STUDIO BERTRAND

THEATRE HEBERTOT
MIRACLE EN ALABAMA
LOCATION OUVERTE

BIARRITZ

ODÉON THÉATRE DE FRANCE
Renaud-Barrault
Réouverture le 15 septembre
10 Représentations exceptionnelles
CLAUDEL
PARTAGE DE MIDI
avec
EDWIGE FEUILLERE
Vendr. 15 - Samedi 16 Dimanche 17 (mat. soir.)
Samedi 23 - Dimanche 24 (matinée soirée)
Jeudi 28 - Vendredi 29
SHAKESPEARE
LE MARCHAND DE VENISE
Mercredi 20 - Jeudi 21 - Vendredi 22
Lundi 25 - Mercredi 27 - Samedi 30

LA PAGODE
Un très bon spectacle burlesque inédit
W. C. FIELDS
et Charlie Mac CARTHY
LAUREL et HARDY

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

REOUVERTURE
APRES RENOVATION COMPLETE DU CELEBRE CABARET ESPAGNOL
PUERTA del SOL
52, rue Pierre-Charron - ELY. 35-30
Rentrée de l'orchestre
PEPE NUNEZ
avec le sensationnel
CUADRO FLAMENCO
de Jose MOTOS

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

SUZANNE FLON.
Elle porte bonheur.

(Archives.)

LA RENTRÉE

Premières soirées

● ***L'Opéra de Vienne : l'oreille dans des pantoufles. — Suzanne Flon : un virage. — A l'écran : un moyen pour ne jamais aller à Tahiti et les savoureuses insolences de « l'esprit Sinatra ». — La recette pour devenir collectionneur : fabriquer des armements.***

BRONZES et guillerets, les invités de la première « générale » parisienne (« La Chauve-Souris », de Johann Strauss, par l'Opéra de Vienne), sont sortis de l'Alhambra en fredonnant « Le Beau Danube Bleu ». On a peine à croire qu'un jour cette valse et quelques autres aussi familières ont été chantées une première fois devant un public qui ne les avait jamais entendues.

Ceux qui sont sensibles au charme d'avoir « l'oreille dans des pantoufles » assisteront avec plaisir à ce spectacle désuet, délicieux, où la pauvreté des décors et des costumes attendrit autant que la richesse des voix.

Au théâtre, la saison parisienne démarre cette semaine avec deux pièces : l'une sans hommes : « Huit Femmes », une comédie policière humoristique de Robert Thomas ; l'autre sans femmes : « Lawrence d'Arabie », une pièce de Terence Rattigan, adaptée par Pol Quentin, dans laquelle Pierre Fresnay revient à la scène, qu'il avait abandonnée depuis deux ans.

Un bonjour-au revoir, celui de Robert Lamoureux, qui a lancé ses invitations pour l'Olympia en précisant bien : « Pour sa rentrée au music-hall et ses adieux à la scène » !

Au cinéma, les nouveautés se bousculent sur les écrans des Champs-Elysées. La plus discutée : « Une femme est une femme » de Jean-Luc Godard (« A bout de souffle »).

Mais Morvan Lebesque est à Rome où il assiste au tournage du dernier film de Michelangelo Antonioni, « L'Eclipse ». Il reprendra sa chronique habituelle la semaine prochaine.

Nous avons vu, en son absence, deux nouveaux films :

Si l'envie vous a jamais effleuré d'aller passer un moment radieux et déshabillé à Tahiti, eh bien allez voir « Odyssée nue » : vous serez débarrassé de cette envie pour le reste de vos jours.

Parmi de clairs paysages qui n'ont pas le moyen, les pauvres, de manifester leur indignation, on voit des individus qui se disent Italiens mais dont la vulgarité est le triste apanage de toutes les nations, secouer avec une idiote frénésie les cocotiers, les filles et les idées. Ça, c'est la partie jouissance. Vient ensuite le châtiment : le héros du film, qui se prend pour Ulysse et Don Juan réunis, apprend que sa vieille maman est morte dans le chagrin de ne pas recevoir de lettres, tandis que lui-même ne songeait qu'à souhaiter leur fête aux vahinés.

Débâcle, regrets, remords, ongles dans la poitrine... loin de moi femmes, monceaux d'ananas, arbres à pain... voici les soucis existentiels.

Puis c'est la rédemption avec ce qu'il faut de sœurs de charité énergiques et de curés joueurs de football.

Fin sur l'adieu aux mœurs naturistes, le retour aux lois exaltantes de la civilisation, au si difficile métier d'homme — toutes choses bien entendu inaccessibles à la cervelle fleurie des indigènes...

Qu'un tel mélange de larme à l'œil et de mépris raciste puisse venir d'Italie est tout à fait étonnant.

Rire américain

Frank Sinatra a produit et joué lui-même « L'Inconnu de Las Vegas ».

Certainement un film très drôle. Certains moments sont même d'un comique irrésistible. Mais il y en a d'autres où on sent qu'on va rire... et puis la scène s'achève et on reste en plan. C'est qu'on n'est pas Américain, pas au courant de l'« esprit Sinatra ».

Frank Sinatra et quelques autres — Dean Martin, Peter Lawford, autrefois Humphrey Bogart, Lauren Bacall, Shirley Mac Laine — sont les acteurs terribles de Hollywood. Ils vivent en bande, se moquent du conformisme et cultivent ouvertement les blagues de préférence morbides.

« L'Inconnu de Las Vegas » est l'histoire d'une bande de onze anciens combattants qui n'ont rien fait de bien grandiose depuis leur retour à la vie civile. Un jour l'un d'entre eux propose de reconstituer leur groupe de commando en vue d'une opération secrète et périlleuse qui leur apportera la fortune. Objectif : Las Vegas, mission : libérer des millions de dollars...

Si on ne le savait pas, on ne se douterait pas que le metteur en scène, Lewis Milestone, fut autrefois l'auteur d'un chef-d'œuvre : « A l'Ouest, rien de nouveau ». Mais la parodie des films d'action militaire est excellente.

Et puis il y a la série d'insolences plus ou moins savoureuses, plus ou moins perceptibles au spectateur français. Par exemple : quatre des fameux « onze » munis chacun d'une boîte de cirage, se transforment en nègres sous l'œil supérieur et amusé de Sammy Davis Jr (acteur juif et noir dont le mariage avec la blanche May Britt fit récemment scandale). « Je savais bien, leur dit Davis, qu'un jour cette couleur serait à la mode... »

Rêve suisse

Nous ne verrons vraisemblablement pas en France, où sa projection risque d'être interdite, le film de Claude Autant-Lara sur l'objection de conscience : « Tu ne tueras point » (présenté sous pavillon yougoslave).

Dommage pour Suzanne Flon, qui lui doit le prix d'interprétation qu'elle vient de recevoir à Venise.

Ancienne speakerine à l'A.B.C., Suzanne Flon, grande comédienne, a surtout prouvé son talent au théâtre où elle a la réputation de porter bonheur (« La Petite Hutte », « L'Heure éblouissante », « L'Alouette », « Le Mal court »).

La Coupe Volpi a presque toujours été décernée à des vedettes en renom : Eleanor Parker, Sophia Loren, Lilli Palmer, Maria Schell, Shirley Mac Laine, etc.

Cette distinction marquera peut-être un virage dans sa carrière cinématographique. En attendant, pour la voir, il faut aller au Théâtre des Ambassadeurs où elle joue « La Nuit des Rois » de Shakespeare.

Les amateurs de peinture devront, eux, aller en Grande-Bretagne pour voir 78 toiles françaises du XIXᵉ siècle, admirables, présentées actuellement à Edimbourg dans le cadre du Festival et qui feront ensuite un séjour de cinq semaines à la National Gallery de Londres.

Elle ont été réunies par le célèbre critique anglais Douglas Cooper, qui a puisé dans les trésors d'un collectionneur suisse, Emile Bührle.

En visitant, en 1913, au musée de Berlin, une salle consacrée à des impressionnistes français, le jeune Bührle, alors âgé de 23 ans, résolut de devenir collectionneur : « Mon émotion fut telle, dit-il, que je décidai sur-le-champ de tout mettre en œuvre pour accrocher un jour sur mes murs des Manets, des Monets, des Renoirs, des Degas, des Cézannes. »

A sa mort, en 1956, il laissa une extraordinaire collection. Il a pu réaliser son rêve grâce à son sens artistique... et à l'énorme fortune qu'il amassa en fabriquant des armements.

LOUISIANE
« LOUISIANE », la nouvelle pièce de Marcel AYME, mise en scène de André VILLIERS, musique de Jean WIENER, sera créée au THEATRE DE LA RENAISSANCE-VERA KORENE, avec Magali NOEL et Marpessa DAWN, Bernard NOEL, Hermann GANTT, Madeleine BARBULEE, Robert PARTY. Première publique : vendredi 15 septembre. Location ouverte.

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente le nouveau spectacle de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

TÉLÉVISION

Avant le cocktail

Que doit-on attendre de la rentrée sur le petit écran ? Jacques Mourgeon répond : une nouvelle conception de la télévision qui prépare la deuxième chaîne.

CE temps des bonnes résolutions et des cahiers neufs, la télévision ne peut pas y échapper.

Les nouveaux programmes de l'année ont été annoncés par le directeur général de la R.T.F., lui-même, au cours d'une conférence de presse, avant le cocktail et après avoir dressé un brillant bilan de son activité et justifié les interdits de l'année.

Alors, commencent les déceptions. M. Janot nous a dit en subtance que cette année télévisée ressemblera à la précédente, que les innovations consisteront à donner d'importants moyens à M. Gilles Margaritis qui se propose de filmer une luxueuse émission de variétés : « Made in Paris ». Il nous a dit que MM. Roger Pierre et Jean-Marc Thibault nous entraîneront dans une « Grande Farandole », que « Carte blanche » sera donnée à MM. Tati, Louis de Funès, Francis Lopez ; que M. Pierre Sabbagh prendra le relais de M. Pierre Bellemare le jeudi soir (au chagrin de M. Guy Lux dont la « Roue tourne » se verra ainsi détournée vers un jour moins officiellement consacré aux jeux), avec « L'Homme du XX^{e} siècle », jeu nouveau qui fera appel, dit-on, aux téléspectateurs.

Au chapitre des nouveautés, il nous a annoncé que M. Jacques Goddet, directeur de « L'Equipe », dressera les Cinq colonnes du Sport, que par discrétion sans doute, on nommera « Les Coulisses de l'Exploit ».

C'est tout pour le côté positif des nouveaux programmes. On ne peut guère, à leur propos, parler de révolution. Ils marquent cependant une évolution, perceptible aussitôt qu'on les examine d'un peu près. C'est la liste des absents surtout qui en indiquera le sens et en marquera le côté négatif puisque aussi bien rien d'équivalent ne viendra combler les vides. Certains de ces départs ne sont pas récents mais nous les rappelons tous puisqu'ils dessinent une sorte de graphique de l'état de santé de la télévision : « A la découverte des Français », « Le Fil de la Vie », « Le Magazine du Temps passé », « Les Croquis ». Enfin, dernier venu à ce générique des sacrifiés : « En français dans le texte ». Quels qu'aient pu être les défauts de cette émission, on ne voit pas pourquoi l'ostracisme devait s'étendre jusqu'au genre qu'elle représentait.

Retour au feuilleton

Ainsi se précise une tendance qui correspond, en somme, à un abandon du *commentaire* pour une illustration plus sommaire de l'événement.

La venue à la télévision de grands journalistes, ou plus exactement de journalistes de grands journaux, ne peut que modifier le ton général, aller à l'encontre d'un style proprement télévision dont on pressentait le caractère « analytique » en regardant des émissions comme : « A la découverte des Français ».

A la vérité, il ne s'agit plus de penser, mais de montrer. « Cinq Colonnes à la Une » a, si l'on veut, sonné le glas d'une certaine manière d'appréhender les hommes et les faits.

Désormais, on attaque de front, on expose à coup d'images-titres. La disparition plus ou moins délibérée d'émissions qui se rapprochaient plus de l'article de revue que de la une des quotidiens n'a pas d'autre profonde explication.

Il s'agit d'acclimater le public à une autre télévision : la télévision « journalistique », qui composera, soyons-en certain, l'armature des programmes de la seconde chaîne. Psychologiquement, il faut préparer le terrain. Cela, M. Janot ne nous l'a pas dit.

Pour nous consoler, nous avons pu voir que « Les Misérables » sont découpés en tranches. Ce retour au feuilleton n'est pas une concession à la culture : ce n'est que le passage à l'écran de la bande dessinée.

JACQUES MOURGEON.

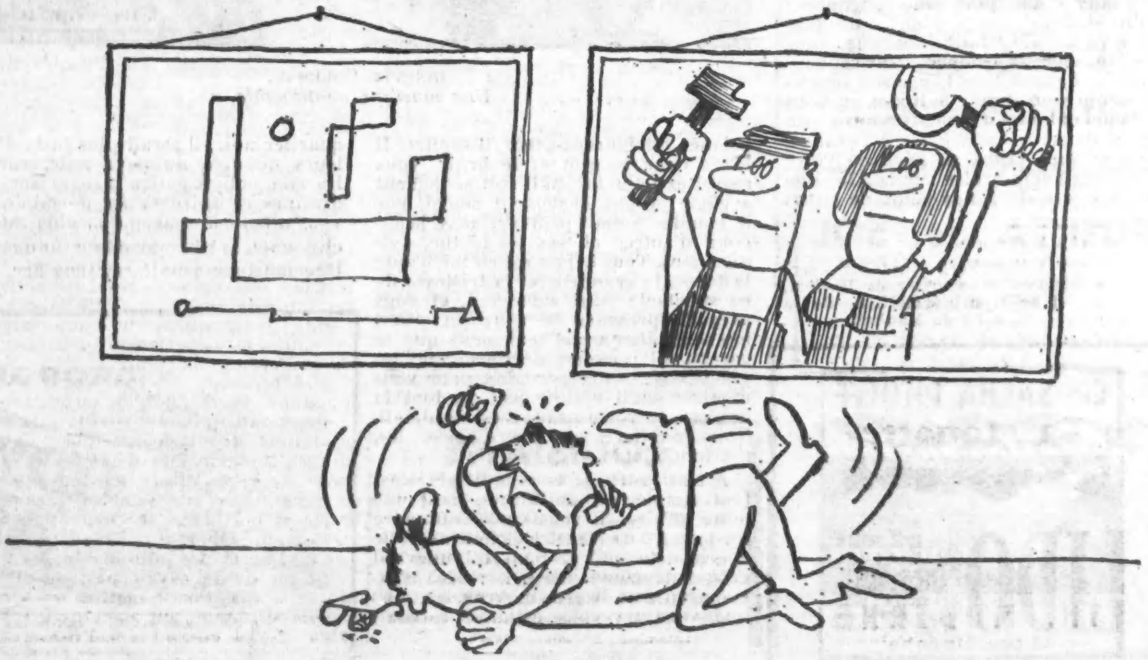
LE JOURNAL CUBAIN DE SINÉ (suite)

Le 29 août 1961,

Le 1er Congrès des écrivains et artistes cubains s'est déroulé à La Havane pendant 3 jours devant 1.050 artistes cubains. On a beaucoup parlé de l'engagement dans l'art. Il y avait les partisans et les adversaires. Et il y avait Siné qui nous a envoyé ces nouvelles pages de son journal cubain.

L'art engagé.

— Espèce d'abscon !...
— Sale concret !...



JAZZ

Au berceau

● ***Count Basie, Ornette Coleman, Ray Charles, Bill Doggett : « Touriste de jazz », Daniel Filipacchi les a écoutés sur place, aux Etats-Unis, avec des sentiments variés.***

IMAGINEZ un fanatique de l'accordéon débarquant à Paris, le berceau de la valse musette. Où joue donc Yvette Horner ?... Samedi soir dans un bal près de la Villette ?... Ou bien peut-être est-elle en tournée quelque part en France ? Elle sera sans doute à la Roche-sur-Yon un de ces jours, mais quand ?...

Si vous êtes « touriste de jazz » aux Etats-Unis, vous vous trouverez dans une situation presque analogue, mais n'oubliez pas, surtout, de multiplier les distances par cinq.

Bien sûr, à New York c'est tout simple : Ornette Coleman joue au « Five Spot » six mois par an. Un taxi vous emmènera assez facilement là-bas, à Cooper Square, près de Greenwich Village. Si ce n'est pas un vendredi ou un samedi — jours de bousculade — vous pourrez entrer et constater avec seulement quelques dizaines de New-Yorkais attentifs que Ornette Coleman est un musicien bien ennuyeux, qu'il est déjà prisonnier de sa réputation, qu'il se tape douloureusement la tête contre le fond de l'impasse dans laquelle il a eu l'imprudence de s'aventurer, que son saxophone en plastique est très joli et qu'il n'y a qu'un mot pour désigner sa musique, également en plastique : abominable.

Bien sûr, il y a Count Basie. Count Basie joue à « Freedom Land », une espèce de Disney Land pour adultes, près de New York, à New York même, en un sens, mais il faut quarante-cinq minutes pour rejoindre le freeway(1), plus quarante-cinq minutes sur le freeway, plus quarante-cinq minutes pour trouver « Freedom Land » quand vous avez quitté le freeway, plus quarante-cinq minutes pour trouver Count Basie dans « Freedom Land ». Il y a trois heures que vous êtes parti, mais cela en valait la peine : l'orchestre est toujours merveilleux, il vient d'entamer un superbe « One O'clock Jump » qui carbure comme il y a vingt ans. Le seul ennui, c'est qu'il s'agit de l'indicatif final de la formation. Le spectacle est terminé et vous pensez qu'il aurait été plus pratique d'attendre que Basie repasse à l'Olympia.

Chez « Smalls »

Bien sûr, Ray Charles est à Manhattan, lui. Mais qui osera vous dire qu'il se produit chez « Smalls », à Harlem ?... D'ailleurs, qui le sait ?... Les journaux, quels qu'ils soient, ignorent qu'il existe des clubs de jazz « uptown » (2). Enfin, comme vous êtes un heureux veinard, vous rencontrez par hasard dans la rue son imprésario qui vous donne le tuyau, en vous recommandant d'aller prendre un ticket deux ou trois jours à l'avance. Ce que vous faites au péril de votre vie après avoir croisé sur la 125e Rue une cohorte de Noirs vêtus de robes de bure et coiffés de turbans, brandissant des pancartes portant l'inscription « Freedom Africa » (3) et des hommes blancs pendus en effigie. Intelligemment, vous n'ouvrez pas la bouche pour ne pas révéler que vous êtes Français car cela aggraverait singulièrement votre cas. Finie l'heureuse époque où l'accent de Maurice Chevalier déclenchait des sourires hospitaliers.

Vous avez la chance d'obtenir une table près de l'orgue. La chance, enfin cela dépend si vous voulez voir Ray Charles ou l'entendre car les deux sont incompatibles : les consommateurs du « Smalls' Paradise » ne s'intéressent guère à leur génie national. Ils font un vacarme assourdissant. Pour le voir donc, vous êtes bien placé, pour l'entendre il aurait mieux valu être près des haut-parleurs d'où l'on ne voit rien.

Dans la nuit et le bruit

Cependant le plus bouleversant des films muets se déroule sous vos yeux. Ray Charles est là, devant vous, il se balance douloureusement, il souffre. Il hurle dans la nuit et le bruit. Vous regrettez pour lui qu'il soit seulement aveugle et pas également sourd, car le monde — mais peut-être aussi beaucoup d'autres choses — le tue, évidemment. Tout le jazz est en lui. Toute la force, la grandeur et la tristesse de ce spectacle vous submerge, et vous avez l'impression de vivre un grand moment. Dommage seulement que le garçon ait renversé négligemment un gin fizz sur votre pantalon pour vous montrer qu'il n'aime pas du tout la couleur de votre peau. C'est un détail. Vous l'oublierez vite, Ray Charles, lui, est inoubliable.

A New York, je vous le disais, c'est tout simple. La Californie, c'est une autre affaire. Si vous voulez entendre du jazz à Los Angeles il faut avoir le courage de quitter Sunset Boulevard ce qui demande une petite dose d'inconscience et de gros moyens. A moins que vous ne vous estimiez satisfait d'une soirée à la « Renaissance » où se produisent deux vieux complices : Jimmy Whitherspoon et Ben Webster, tous deux d'ailleurs au sommet de leur art. Ils goûtent le juste fruit de leur talent, et se gardent bien de prendre le moindre risque qui pourrait heurter des tympans délicats et les faire glisser sur la pente savonneuse de l'innovation.

Au cœur du pays noir

Mais une nouvelle incroyable parvient à vos oreilles : Bill Doggett est en ville. Si vous avez des amis critiques de jazz, évitez de leur avouer que vous brûlez d'envie d'aller l'entendre. Bill Doggett est un de ces musiciens qui pratiquent ce que les gens bien élevés appellent le « rhythm and blues » et ceux qui ne mâchent pas leurs mots le « rock and roll ». Taisez-vous donc, pour ne pas devenir suspect d'être rongé par ce vice monstreux et trouvez-vous un guide de couleur, car il en faut un, de préférence en dehors du coup, qui vous emmènera sur Broadway, au « Five Four Ballroom » en plein cœur du quartier noir, il serait plus juste d'ailleurs de dire du pays noir, car le Harlem hollywoodien s'étend sur des dizaines et des dizaines de miles. Là vous attend la musique la plus rafraîchissante, la plus vivifiante du monde. Une musique sans fard, sans âge, qui se danse ou qui s'écoute, selon votre humeur.

(Charpentier.)
DANIEL FILIPACCHI.
Une nouvelle incroyable.

(Archives.)
ORNETTE COLEMAN.
Une musique abominable.

L'ambiance du « Five Four » est celle du « Savoy » de Harlem de la grande époque. Bill Doggett trône devant son orgue doré, un petit sourire satisfait au coin des lèvres. Ses yeux s'écarquillent à la vue d'un visage pâle : on n'a pas vu un touriste ici depuis des mois. Bill Doggett joue pour son peuple, pour les gens de sa race. Rien n'est truqué, l'épate n'existe pas, il faut que ça swingue, c'est tout. Les arrangements sont à la fois simples et astucieux, l'improvisation tient une place de choix et ça n'est pas l'inspiration qui manque aux solistes.

Des tremplins

Les cinq saxophonistes se déchaînent tour à tour, mais sans jamais forcer la dose, ils s'écoutent les uns les autres, se renvoient la balle et elle ne tombe jamais à côté. Bill Doggett est modeste et efficace à la manière de Count Basie : quelques accords de temps à autre pour garder le train sur les rails, de courts solos trapus, des introductions qui sont des tremplins irrésistibles. Mais le grand seigneur de la formation est sans aucun doute le guitariste Billy Butler dont la sonorité étrangement puissante et douce rappelle Django Reinhard. C'est une coïncidence, une « rencontre », car il n'a jamais entendu Django.

Alors vous penserez qu'il est tout de même bizarre qu'aucun disque de Bill Doggett n'ait jamais été chroniqué dans « Down Beat » la revue officielle du jazz aux Etats-Unis. Vous vous direz qu'il est étrange que Bill Doggett n'ait jamais été invité à un festival du genre Newport ou Monterrey. Mais vous cesserez vite de vous poser des questions car la musique de Bill Doggett ne vous permet pas de faire trente-six choses à la fois. Elle vous tient et ne vous lâche plus.

Et quand vous sortirez dans la rue, le corps détendu, l'âme reposée, vous aurez compris que grâce à des musiciens comme Bill Doggett — et ils sont nombreux heureusement — le jazz est toujours aussi neuf et vivant et que dans le fond, après tout, il vaut peut-être mieux qu'on ne parle pas de lui dans les magazines et qu'on ne l'attire pas dans les festivals de jazz.

Alors vous monterez dans votre voiture et si vous pensez par hasard au saxophone en plastique d'Ornette Coleman, vous éclaterez de rire.

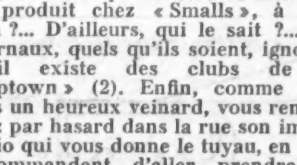
DANIEL FILIPACCHI.

(1) Autoroute.

(2) A New York « uptown » sert à désigner le quartier de Harlem, car il se trouve « en haut de la ville », au nord de Manhattan.

(3) Afrique libre.

Cie SACHA PITOEFF
La Mouette



TH. MODERNE
15 rue Blanche

GEORGE V · PLAZA
UN FILM DE
FRANCO ROSSI

AVEC
ENRICO MARIA SALERNO
PATRICIA DOLORES DONLON
EASTMANCOLOR

Quinze jours de rêve à TAHITI pour deux personnes (voyage par JET DC-8 de la T.A.I.) en participant au Grand Concours organisé par RADIO-LUXEMBOURG. Réclamez la carte concours à la caisse des Cinémas GEORGE V et PLAZA.

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues aux guichets
REGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)
La ligne se compose de 38 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

AUTOMATISME ET TECHNIQUE
89, av. du Maine, Paris-14e rech. pour son département METHODES à PARIS :
1° INGENIEURS METHODES expérimentés ayant sérieuses références (méthode et fabrication) dans le domaine des ind. mécaniq. ;
2° TECHNICIENS 1er ORDRE sér. expérience études et projets mach.-outils, méthodes et fabricat. dans les industries mécaniques :
— doués d'esprit d'analyse et de synthèse
— appelés à déplacements en prov. et pays limitr.
— connaissance d'une langue étrang. sera apprée.
— travail en équipe, réelles perspectives d'avenir dans un département en plein essor, rémunérat. en rapport.
3° DESSINATEURS PROJETEURS III ET INGENIEURS D'ETUDES en machines spéciales pour ses divers bureaux d'études.
Adresser 1re lettre manuscrite et curriculum vitae à AUTOMATISME ET TECHNIQUE

AGENCE DE PUBLICITE en plein développement (proximité Champs-Elysées)
engage
ASSISTANT
CHEF DE PUBLICITE
Ce poste conviendrait à un homme jeune 22 à 26 ans possédant une bonne culture générale, niveau secondaire minimum indispensable. Avenir certain pour élément de valeur. Formation assurée par nos soins.
Env. C.V. dét. photo et prét. à
ESSOR INTERNATIONAL
(Réf. 151 X), 63, av. Marceau PARIS-16e
Discrétion absolue assurée.

INGENIEURS

C. S. F.
CIE GENERALE DE TELEGRAPHIE SANS FIL
recherche
INGENIEURS
GRANDES ECOLES
Position I-II et III A.
AGTS TECHNIQUES RADIO
pour Laboratoire matériel radars prototypes
Ecr. ou tél. pr. rendez-vous M. DECARLI, 66, av. Pierre-Brossolette Malakoff ALE 69-60

DIVERS

MADAME vous avez 30 à 45 ans, vous êtes obligée de commencer à travailler. Si vous répondez à ces qualités
Bonne présentation
Facilité d'élocution
Aimer les contacts humains
Absolument libre de voyager
Permis de conduire
Téléphone si possible
NOUS VOUS OFFRONS
une situation non sédentaire, sans l'obligation de vendre quoi que ce soit, en vous formant au métier d' **ENQUETRICE**
Ecrire Journal n° 91.895.

Rech. pour 2 croisières culturelles en Asie janvier et avril 1962, directeur artistique. Très sérieuses connaissances INDES, ANKOR-JAPON indispens. Rémunér. élevée. Ecr. seulem. TEYNAC, 89, r. Université-7e

Rev. Techn. indust. ch. Chef de Pté (H ou F), courtiers(res) import. % après essai. Fixe, commiss., avant. soc. Se prés. Bur. 120, 91, r. Fg-St-Denis.

Emplois intérimaires

bureau central
SEEKS
for immediate temporary jobs
BILINGUAL SECRETARIES
Frensch-English shorthand
Report Monday thru Friday from 9.30 AM to 6.00 PM to BUREAU CENTRAL
340, R. ST-HONORE-1er
(near Place Vendôme)

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Travaux à façon

DEMANDES

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr., peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne. MOL. 20-96.

Demandes d'emploi

CADRES

JOURNALISTE
actuellement chroniqueur spectacles, spécialiste questions jeunesse et enseignement, cherche emploi. Ecrire JI 91.703.

Ing. Gde Ecole 34 a. ch. poste Province demandant initiative, goût du nouveau, savoir faire, imagination et originalité. Lib. rapid. Ec. n°10.414 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris q. tr.

DIVERS

Dame 50 ans excel. présentat. références morales 1er ordre gde habitude commerciale et contacts humains, cherche situation commerce luxe, représentation ou autres, mi-temps ou temps compl. Ec. JI n° G. 8803

J. F. ch. trav. secrétariat, aide-comptable, trav. varié. Si poss. prox. Vincennes, 40 h. NETTER 10, villa du Trocadéro, Le Perreux - DAG. 11-51

Jeune homme 25 ans, sérieuse culture, goût relations publiques, instinct créateur développé, ch. situation publicité, attaché presse ou petite porte journalisme.
R. TEULET, chez Voguet, 74, rue Myrrha, Paris (18e).

J. F. excel. présent. Etalagiste décoratrice. Etudes second. parl. angl. esp. ch. situat. stable. LEMOINE 26, av. Lowendal-15e

Constructions

NEUVES

5e LUXEMBOURG
(à 150 m. des Jardins)
25, R. HENRI-BARBUSSE
Appts 2 et 3 p., gd standing. gros œuvre terminé livraison Hiver 61-62
CREDIT POSSIBLE
60 %
G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL. 99-19**

Appartements

LOCATIONS DEMANDE

Couple cadres avec enf. rech. Paris offres honnêtes location 4-5 p. cft, bonne surf. av. ou sans repr., ensol., calme, poss. éch. neuf Maisons-Laff. Tél. heures bureau LOU. 13-30.

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ecr. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur. ELV. 23-89. Poste 95.

Jeune couple cherche petit logement PARIS. Loyer modeste, reprise évent. Tél. ODE. 46-01

Cherche Paris, longue durée, deux pièces cuisine, vides, confort, calme, loyer suivant standing. Ecr. Journal 91.726.

Collaborateur de L'Express cherche studio avec téléphone Urgent. Ecrire L'Express : 91, Champs-Elysées

TARIFS
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

Autos

VENTES

PORÉ
110, rue des Rosiers
SAINT OUEN - MON 22-37
concessionnaire SIMCA-FIAT-NSU
OUVERT LE DIMANCHE
UN APERÇU DE NOS PRIX
MONTHLERY 61 Super Rush. 6.500 NF
MONACO 1960 .... 6.300 NF
ELYSEE 57 ...... 2.900 NF
DAUPHINE 60 .... 4.400 NF
DYNA 59 gd stand. 4.300 NF
80 VOITURES EN MAGASIN
VENDUES AVEC GARANTIE
PIECES ET MAIN-D'ŒUVRE DANS TOUTE LA FRANCE
CREDIT 18 MOIS AVEC 1/4 COMPTANT
REPRISE DE VOTRE ANCIENNE VOITURE
LOCATION
SANS CHAUFFEUR

SIMCA CARDINET
23-25, r. Cardinet (17e)
CAR 45-00 - WAG 32-35
DES OCCASIONS... ! DES PRIX... ! DU CREDIT... !
CITROEN 2 CV 1959
PANHARD 4 CV 1953
PANHARD DYNA 1959
PEUGEOT 403 Cie .. 1958
RENAULT DAUPHINE. 1957
RENAULT ONDINE .. 1961
ARONDE 1953
ARONDE 1955
VERSAILLES 1956
ELYSEES 1957-58
SUPER DELUXE 1959
OCEANE 1958
ARIANE 1959
CHAMBORD 1958
CARTE GRISE ET VIGNETTES INCLUSES
REPRISES
GARANTIE - ASSURANCE

GROUP'MARELLO
CONCESSIONNAIRE SIMCA - FIAT - NSU
61-63 rue Rochechouart (9e)
12, rue Turgot (9e)
LAM. 87-89
100
VOITURES TOUTES MARQUES
OUVERT DE 8 H. A 20 H. ET DIMANCHE MATIN
ARONDES 54-55 avec 300 NF
ARONDE 55 m. nf av. 400 NF
ELYSEE 56 ...... 2.500 NF
ELYSEE 57 ...... 3.200 NF
MONTLHERY 58 .. 3.500 NF
CHATELAINE 57 .. 3.300 NF
P 60 - ELYSEE 59 mot. neuf
MONACO 59 mot. Super Rush
MONTLHERY 61 rad. 4.000 km
ARIANE 61 - 5.500 kms
CHAMBORD 59 avec 1.200 NF
RENAULT 4 CV - 54 et 55
BREAK JUVA 50.. 600 NF
DAUPHINE 58 avec 700 NF
DAUPHINE 59 avec 800 NF
CITROEN 11 BL. 50 600 NF
ID 19 confort 59
VESPA 400-60 avec 400 NF
GARANTIE TOTALE
POSSIBILITES CREDIT TOTAL
MEILLEURES REPRISES

SACAM-SIMCA
OCCASIONS DU JOUR
2 CV 1957-1958
ARONDES .... 1956 à 1961
GRAND LARGE 1955
REGENCE 1957
ARIANE 1958
ARIANE (6.000 km.).. 1961
BEAULIEU-CHAMBORD 58-59
PLYMOUTH Découvrable. 1955
FORD VEDETTE 1959
62, boulevard de Reims (17e)

Bonnes adresses

Les IMPERMEABLES les VETEMENTS de PEAU et sa nouvelle collection de ROBES ET MANTEAUX A VOS MESURES
BERYL
115, av. Gal-Leclerc - 14e

TEINTURE SUR CUIR
Sacs, chaussures, Vêtements
NETTOYAGE DAIM
Germ. Lesèche. ANJ.12-38
11 bis, rue de Surène

PLACEMENT AU PAIR

SPECIALISTE PLACEMENT AU PAIR, dispose nombreux postes, milieux choisis en Angleterre. Place jeunes filles étrangères sélectionnées dans FAMILLES EN FRANCE
CONDUIT BUREAU
68, r. Lafayette-9e. LAF. 02-25

Occasions

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS. 25-65

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Allo ! *Allo !*
ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »
Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant
GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

La science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :
— la mise en condition du cheveu,
— des massages manuels ou infrasonores,
— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-90-17
Résidence Negresco, Nice Tél. : 88-39-51.
47, cours G.-Clemenceau, Bordeaux Tél. : 44-36-44.
24, rue du 22 Novembre, Strasbourg. Tél. : 32-32-01.

COMMUNIQUÉ.

LA LIGNE CHAGRIN

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

De Gaulle ressemble davantage à un grand couturier qu'à un homme d'Etat : il ne fait pas de politique, il fait de la mode.

Voilà que la mode gaulliste est au désenchantement. Il a trouvé pour cela un joli mot. Le mot : chagrin.

Au moment où il craignait, à la fin du mois de mai 1958, que l'Assemblée Nationale ne lui barrât la route du pouvoir, il écrivit une belle lettre à M. Vincent Auriol se terminant — qui ne s'en souvient ? — par cette phrase à vous tirer les larmes du corps : « Quant à moi, en attendant la mort, il ne me resterait plus qu'à me retirer dans mon chagrin. »

Les députés, socialistes spécialement, en furent tout attendris, et lui ouvrirent la porte. Aussitôt après, la mode changea. Plus question de chagrin. La France retrouvait « la grandeur ».

La France allait créer une grande communauté, offrir à ces braves Algériens la paix dans l'honneur, et entre l'Est et l'Ouest faire la synthèse.

Un peu plus de trois ans après, nous revoici au chagrin que de Gaulle a ressorti dans l'épilogue de sa conférence de presse. Après avoir constaté que sur l'Algérie ses espoirs avaient été déjoués par « le cours des choses » ; que, même avec des hommes aussi gaullistes que Bourguiba, il n'y avait rien à faire ; que les parlementaires français et les autres forces du « petit jeu » (syndicats, en particulier) n'étaient plus tellement sous le charme ; qu'entre Kennedy et Krouchtchev notre rôle était finalement des plus réduits, etc. (il n'a pas ajouté, mais c'était implicite, que la grande communauté franco-africaine dont il avait rêvé se disloquait, et que l'Armée, son armée, ne le suivait plus), il a relancé la mode « chagrin », puisqu'à l'évidence la ligne «grandeur » ne va plus. (« Telle est la France d'aujourd'hui... Combien souvent, je puis le dire, j'en aurai éprouvé le chagrin et l'inconvénient. »)

C'est bien un sentiment de tristesse profonde, d'impuissance que le Général a communiqué à ses auditeurs et, à travers la presse, à tous les Français.

La magie du verbe, et le prestige du vieux maître, sont tels que nous risquons de nous y laisser prendre. Cela paraît tellement raisonnable. Et puisqu'il le dit, c'est bien la réalité, c'est bien la fatalité, non ?

Non.

C'est du sommeil et du cauchemar. Si au lieu de nous laisser entraîner dans cette vision désabusée d'un homme sur le déclin, nous tentons de crever les nuages, de détruire les décors du théâtre gaulliste, nous pouvons toucher du doigt des choses très simples et banales. Rien d'inexplicable dans tout cela, ni même de très original.

Un seul exemple, sans aucun doute le plus significatif, car il restera dans l'Histoire comme la pierre angulaire et la pierre d'achoppement du régime gaulliste : la paix en Algérie.

En gros, de Gaulle est arrivé à faire croire que ses échecs successifs (Melun, Evian, Lugrin, sans compter les rencontres clandestines en Suisse) étaient dus à quelques « forces obscures » — comme dirait le bon Quadros — à quelque impasse du destin. Et chacun de se lamenter.

Regardons les choses plus concrètement.

La dernière conversation entre les plénipotentiaires français et algériens — au château de Lugrin — a échoué sur le problème du Sahara. Le F.L.N. voulait qu'on en parlât. La délégation française avait reçu comme instruction de l'Elysée de s'y refuser : le Sahara n'est pas l'Algérie. Le dialogue fut rompu.

Rien à faire pour « leur lâcher le Sahara », avait dit de Gaulle. Il y a quelques semaines de cela.

Et voici qu'en conférence de presse à l'Elysée, à la cantonade, et comme s'il s'agissait d'une évidence, il renonce à la souveraineté française sur le Sahara. « En ce qui concerne la France, la discussion sur la souveraineté dans le Sahara est un coup d'épée dans l'eau. » **Et plus précisément :** « Ce qui nous intéresse, c'est la libre exploitation du pétrole et du gaz, et la libre disposition des terrains d'aviation. » **C'est tout. Que le drapeau de l'Etat algérien flotte sur le Sahara, dit aujourd'hui de Gaulle, pourquoi pas ? Et même :** « Si un Etat algérien était constitué, la grande majorité de la population saharienne tendra sans aucun doute à se rattacher à cet Etat. » **On croit rêver.**

Que M. Louis Joxe n'ait pas démissionné le soir même est très étonnant. Lui qui voulait, énergiquement et sérieusement, réussir la négociation avec le G.P.R.A., il a été paralysé par un veto absolu sur le Sahara : question réservée, interdit d'en parler. Conséquences en chaîne : fin brutale des pourparlers de paix, reprise des opérations militaires et du terrorisme, mise à l'écart de Ferhat Abbas, etc.

Comment, dit alors de Gaulle, le Sahara ? Mais, bien sûr, pourquoi pas ?

Si M. Joxe avait été autorisé à avancer sur la table de la négociation la moitié de ce que le chef de l'Etat vient de lâcher, il y aurait aujourd'hui un armistice en Algérie.

Depuis deux ans, on joue à ce jeu-là. Accorder trop tard, et en échange de rien, ce qui aurait pu être négocié contre des garanties d'avenir, et amener la paix.

L'explication à cette étrange méthode, qui cumule tous les inconvénients et n'aboutit jamais, on la cherche dans le caractère propre du chef de l'Etat. Il n'aime pas concéder à l'adversaire, nous dit-on, il préfère octroyer. D'où les retards, les fautes de calcul, et finalement le prolongement indéfini de la guerre. Mais enfin, ajoute-t-on, il faut prendre les personnages hors série comme ils sont.

Pardon. La technique, si l'on peut dire, de ce genre d'échec ne lui est pas personnelle du tout. M. Joseph Laniel (président du Conseil des ministres en 1953), un personnage de série s'il en fut, l'avait inventée tout seul. Le Vietminh réclamait l'indépendance, et il était prêt à rentrer dans l'Union française. Seulement, c'était l'adversaire. Il n'est pas honorable de concéder sous la menace. Alors, on donna à Bao Daï, et à son gouvernement fantôme, tout ce qu'Ho Chi Minh réclamait, et davantage. L'indépendance, l'évacuation, des crédits, tout. Tout, mais pas à l'adversaire.

De Gaulle a beau être un plus « grand homme » (il serait intéressant qu'on nous expliquât ce qu'est, en politique, un grand homme qui n'arrive à rien), il fait exactement comme son prédécesseur Laniel il y a huit ans.

Puisque le F.L.N. s'est montré, comme on dit, intraitable à Evian (il réclamait le Sahara), on va former en dehors de lui un Exécutif algérien, fabriqué tant bien que mal ; à cet Exécutif, on donnera une force armée (les harkis, comme autrefois les troupes vietnamiennes), on lui accordera la souveraineté sur l'Etat algérien après un vote de pure forme, et, de surcroît, il est naturel qu'à cet Etat le Sahara se rattache...

Nous sommes en terrain archiconnu. On lâche tout, à condition que ce ne soit pas à ceux qui le réclament, pas à ceux qui représentent la population autochtone et qui pourraient donc nous offrir des garanties en échange. Cela serait contraire à notre dignité. On fabrique d'autres interlocuteurs qui ne peuvent rien nous donner bien sûr, mais qui sont gentils, et c'est à eux qu'on abandonne le bébé.

Fallait-il vraiment qu'un de Gaulle remplaçât un Bourgès-Maunoury ou un Pflimlin pour retourner à cette triste politique ? Fallait-il cautionner un coup d'Etat militaire, liquider nos institutions, aliéner notre Armée, et gaspiller le prestige de l'homme du 18 Juin pour en arriver là — et que la guerre continue ?

La seule consolation, mais elle est considérable, c'est qu'au moins il n'y a rien là-dedans de mystérieux. La même méthode aboutit aux mêmes effets. Nous en sommes sortis, la dernière fois, par un simple effort de bon sens et de réalisme. Nous en sortirons de nouveau.

La pire aberration serait de suivre de Gaulle dans sa tristesse et son découragement, comme s'il s'agissait d'une irrésistible fatalité historique. S'il veut s'enfermer avec son « chagrin », libre à lui. Il n'est pas nécessaire que la France aille leur tenir compagnie.

J.-J. S.S.

BACCALAUREAT 1962

Pour beaucoup d'élèves et pour leur famille, cette année scolaire 1961-1962 est l'année de l'incertitude.

Après une seconde médiocre ou une première infructueuse, de nombreux candidats se trouvent devant des difficultés trop rapidement jugées insurmontables :

- **Incapacité de travailler seul ;**
- **Lacunes dans les programmes antérieurs ;**
- **Manque d'entrainement au passage d'examen.**

Pour de tels élèves, une méthode spéciale d'enseignement est nécessaire.

Elle comporte essentiellement :

- **Un horaire de cours renforcé ;**
- **Un nombre important d'heures de travaux dirigés par groupes restreints au cours desquelles le candidat est en contact direct avec le professeur qui peut ainsi combler les lacunes antérieures, déceler à temps les points d'incompréhension et y remédier immédiatement ;**
- **Une répétition hebdomadaire d'examens dans les conditions du baccalauréat permettant de contrôler régulièrement le niveau du candidat tout en l'entraînant aux épreuves réelles.**

Une telle préparation nécessite un horaire et une discipline de travail très stricte. Elle s'applique exclusivement aux candidats des sections scientifiques :

1re partie - C, M, M', T ;
2^{e} partie - Mathématiques élémentaires.

COURS AMPERE
34, rue de Liège - PARIS (8^{e})
EUR. 14-34
(Réception des familles sur rendez-vous)

COMMUNIQUE.